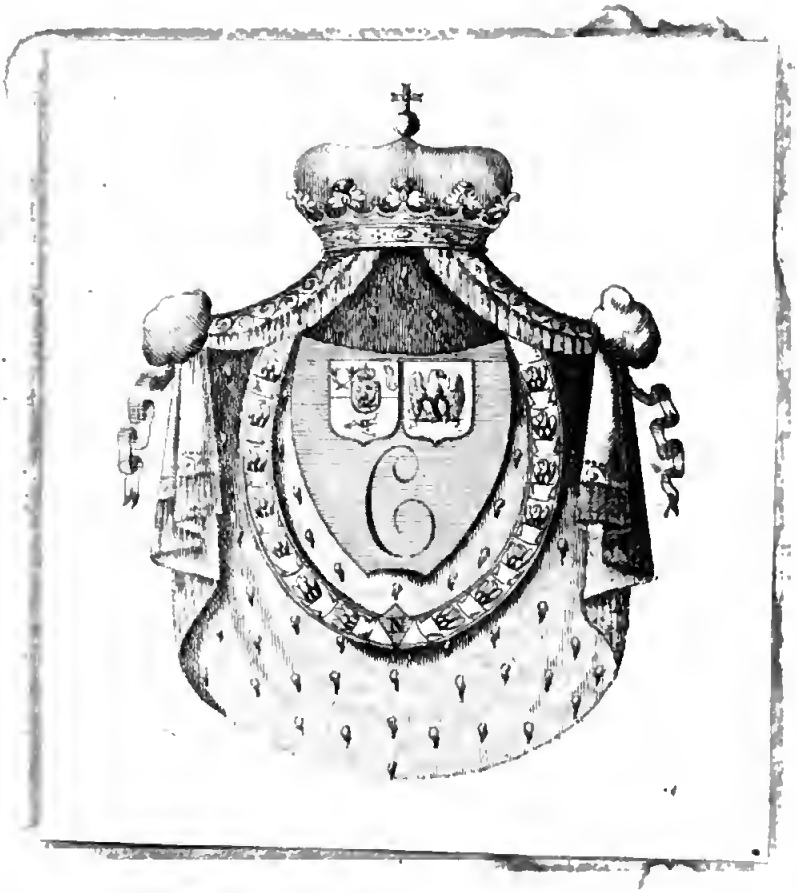

1102

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 631 633
Sala Grande
Scansia 7 Palchetto 3
N.° d'ord. 64 2.a l

Part VII 16

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

CATHERINE II.
Imperatrice de toutes les Russies.

J. B. Fosseyeux, Sculp. 1788.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

568329

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

LETTRES

DE L'IMPERATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DE L'IMPERATRICE

DE RUSSIE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE L'IMPERATRICE.

J'AI mis ſous les vers du portrait de *Pierre le grand* que M. de *Voltaire* m'a envoyés, par M. de *Balk*, *Que Dieu le veuille !* 1763.

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adreſſée au géant (1) : j'ai quitté un tas de ſuppliques, j'ai retardé la fortune de pluſieurs perſonnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de caſuiſtes dans mon empire, et juſqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le beſoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder

(1) M. *Pictet*, génevois d'une très-grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a trouvé ni la lettre dont M. de *Voltaire* l'avait chargé pour l'impératrice, ni les vers pour le portrait de *Pierre le grand*.

1763. au tourbillon qui m'emporte et de prendre la plume pour prier M. de *Voltaire*, très-ſérieuſement, de ne me plus louer avant que je l'aye mérité. Sa réputation et la mienne y ſont également intéreſſées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne, mais en vérité, dans l'immenſité de la Ruſſie, un an n'eſt qu'un jour, comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excuſe de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de *Jean-Jacques Rouſſeau* en lui donnant, j'eſpère, auſſi long-temps que je vivrai, un démenti fort impoli. Voilà mon intention; reſte à voir les effets. Après cela, Monſieur, j'ai envie de vous dire: *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu auſſi avec beaucoup de reconnaiſſance le ſecond tome de *Pierre le grand*. Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je ſuis aujourd'hui, j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il eſt vrai qu'on ne peut aſſez s'étonner du génie de ce grand homme. Je vais faire imprimer ſes lettres originales que j'ai ordonné de ramaſſer de toutes parts. Il s'y peint lui-même. Ce qu'il y avait de plus beau dans ſon caractère, c'eſt que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours ſur lui un aſcendant infaillible: et pour cela ſeul il mériterait, je penſe, une ſtatue.

Je regrette aujourd'hui pour la première fois de ma vie de ne point faire de vers; je ne peux répondre aux vôtres qu'en proſe, mais je peux vous aſſurer que depuis 1746, que je diſpoſe de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne liſais que des romans, mais par haſard vos ouvrages

me tombèrent dans les mains; depuis je n'ai ceſſé de les lire et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fuſſent auſſi bien écrits, et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournais donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amuſement. Aſſurément, Monſieur, ſi j'ai quelques connaiſſances, c'eſt à lui ſeul que je les dois. Mais puiſqu'il ſe défend par reſpect de me dire qu'il baiſe mon billet, il faut par bienſéance que je lui laiſſe ignorer que j'ai de l'enthouſiaſme pour ſes ouvrages. Je lis à préſent l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale: je voudrais ſavoir chaque page par cœur, en attendant les œuvres du grand *Corneille*, pour leſquelles j'eſpère que la lettre de change eſt expédiée. 1763.

CATERINE.

LETTRE II.

DE L'IMPERATRICE.

L'IMPERATRICE de Ruſſie eſt très-obligée au neveu de l'abbé *Bazin* de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage (1) de ſon oncle qui aſſurément n'a rien de commun avec *Abraham Chaumeix*, maître d'école à Moſcou, où il enſeigne l'*abc* aux petits enfans. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaiſir, et ne s'eſt point trouvée ſupérieure à ce qu'elle a lu parce qu'elle fait partie de ce genre-humain ſi enclin à goûter les abſurdités les 1765.

(1) La première édition de la Philoſophie de l'hiſtoire, que l'auteur a fait ſervir depuis d'introduction à l'Eſſai ſur les mœurs, &c.

1765. plus étranges ; elle eſt perſuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver ſa part, et qu'à Paris il ſera infailliblement livré au feu, au pied d'un grand eſcalier; ce qui lui donnera un luſtre de plus.

Comme le neveu de l'abbé *Bazin* a gardé un profond ſilence ſur le lieu de ſa réſidence, on a adreſſé cette réponſe à M. de *Voltaire* ſi connu pour protéger et favoriſer les jeunes gens dont les talens font eſpérer qu'ils feront un jour utiles au genre-humain. Cet illuſtre auteur eſt prié de faire parvenir ce peu de lignes à ſa deſtination; et ſi par haſard il ne connaiſſait point ce neveu de l'abbé *Bazin*, on eſt perſuadé qu'il excuſera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme.

CATERINE.

LETTRE III.

DE L'IMPERATRICE.

Le 22 d'auguſte.

MONSIEUR, puiſque, Dieu merci, le neveu de l'abbé *Bazin* eſt trouvé, vous voudrez bien qu'une ſeconde fois je m'adreſſe à vous pour lui faire parvenir dans ſa retraite le petit paquet ci-joint, en témoignage de ma reconnaiſſance pour les douceurs qu'il me dit. Je ſerais très-aiſe de vous voir aſſiſter tous les deux à mon carrouſel, duſſiez-vous vous déguiſer en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps: la pluie continuelle qui tombe depuis

pluſieurs ſemaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine. 1765.

Ma deviſe eſt une abeille qui volant de plante en plante amaſſe ſon miel pour le porter dans ſa ruche, et l'inſcription eſt l'*Utile*. Chez vous les inférieurs inſtruiſent, et il ſerait facile aux ſupérieurs d'en faire leur profit : chez nous c'eſt tout le contraire ; nous n'avons pas tant d'aiſance.

L'attachement du neveu *Bazin* pour feue ma mère lui donne un nouveau degré de conſidération chez moi : je trouve ce jeune homme très-aimable, et je le prie de me conſerver les ſentimens qu'il me témoigne. Il eſt très-bon et très-utile d'avoir de pareilles connaiſſances. Vous voudrez bien, Monſieur, être aſſuré que vous partagez avec le neveu mon eſtime, et tout ce que je lui dis eſt également pour vous auſſi.

CATERINE.

P. S. Des capucins qu'on tolère à Moſcou, car la tolérance eſt générale dans cet empire (il n'y a que les jéſuites qui ne ſont pas ſoufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un français (qui était mort ſubitement), ſous prétexte qu'il n'avait pas reçu les ſacremens, *Abraham Chaumeix* fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquiſitions du gouverneur ne purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choiſir, ou de paſſer la frontière, ou d'enterrer ce français. Ils partirent ; et j'envoyai d'ici des auguſtins plus dociles qui, voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout

1765. ce qu'on voulut. Voilà donc *Abraham Chaumeix* devenu raiſonnable en Ruſſie ; il s'oppoſe à la perſécution. S'il prenait de l'eſprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impreſſion de l'Encyclopédie.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

L'ABEILLE eſt utile ſans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, ſa cire éclaire :
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce ſuperflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre,
Inſtruiſit les groſſiers humains,
Planta l'olivier de ſes mains,
Et battit le dieu de la guerre.

Cependant elle diſputa
La pomme due à la plus belle ;
Quelque temps Pâris héſita,
Mais Achille eût été pour elle.

MADAME,

Que votre Majeſté impériale pardonne à ces mauvais vers ; la reconnaiſſance n'eſt pas toujours

éloquente : ſi votre deviſe eſt une abeille, vous avez une terrible ruche ; c'eſt la plus grande qui ſoit au monde ; vous rempliſſez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi ſont les médailles qui vous repréſentent. Les traits de votre Majeſté me rappellent ceux de la princeſſe votre mère. 1765.

J'ai encore un autre bonheur, c'eſt que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre Majeſté ſont mes amis ; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait ſi généreuſement pour les *Diderot*, les d'*Alembert* et les *Calas*. Tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'eſt vous, Madame, qui faites les miracles ; vous avez rendu *Abraham Chaumeix* tolérant ; et s'il approche de votre Majeſté il aura de l'eſprit ; mais pour les capucins, votre Majeſté a bien ſenti qu'il n'était pas en ſon pouvoir de les changer en hommes, depuis que St *François* les a changés en bêtes. Heureuſement votre académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à St *François*.

Je ſuis plus vieux, Madame, que la ville où vous régnez et que vous embelliſſez. J'oſe même ajouter que je ſuis plus vieux que votre Empire, en datant ſa nouvelle fondation du créateur *Pierre le grand* dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je ſens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vaſte ruche, ſi les maladies qui m'accablent, me permettaient, à moi pauvre bourdon, de ſortir de ma cellule.

Je me ferais préſenter par M. le comte de *Schouvalof* et par madame ſa femme que j'ai eu

1765. l'honneur de poſſéder quelques jours dans mon petit hermitage. Votre Majeſté impériale a été le ſujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oſerais-je, Madame, dire que je ſuis un peu fâché que vous vous appeliez *Catherine:* les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de ſaintes: *Homère*, *Virgile* auraient été bien embarraſſés avec ces noms-là; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais ſoit *Junon*, *Minerve* ou *Vénus*, ou *Cérès*, qui s'ajuſtent bien mieux à la poëſie en tout pays, je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec reconnaiſſance et avec le plus profond reſpect.

LETTRE V.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 28 novembre.

MONSIEUR, ma tête eſt auſſi dure que mon nom eſt peu harmonieux; je répondrai par de la mauvaiſe proſe à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont ſi bien gâtée que je ne puis preſque en ſouffrir d'autres. Je me renferme dans ma grande ruche; on ne ſaurait faire différens métiers à la fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothéque m'attirerait tant de complimens: tout le monde m'en fait ſur celle de M. *Diderot*. Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le

foutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la perſonne des *Calas*, qu'il aurait été cruel et injuſte de ſéparer un ſavant d'avec ſes livres. 1765.

Démétri, métropolite (*a*) de Novogorod n'eſt ni perſécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le Mandement d'*Alexis* (1) qu'il n'avouât, ne préchât, ne publiât, ſi cela était utile ou néceſſaire : il abhorre la propoſition des *deux puiſſances*. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer, je les mettrais ſur une feuille ſéparée afin de la brûler ſi vous ne vouliez pas la lire.

La tolérance eſt établie chez nous : elle fait loi de l'Etat ; et il eſt défendu de perſécuter. Nous avons, il eſt vrai, des fanatiques qui, faute de perſécution, ſe brûlent eux-mêmes ; mais ſi ceux des autres pays en feſaient autant, il n'y aurait pas grand mal ; le monde n'en ſerait que plus tranquille, et *Calas* n'aurait pas été roué. Voilà, Monſieur, les ſentimens que nous devons au fondateur de cette ville que nous admirons tous deux.

Je ſuis bien fâchée que votre ſanté ne ſoit pas auſſi brillante que votre eſprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de *Mathuſalem*, duſſiez-vous tenir dans le calendrier la place que vous trouvez à propos de me refuſer. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuſe et jalouſe *Junon* : je n'ai

(*a*) Les métropolites ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche ; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée.

(1) Voyez le volume des Facéties.

1765. pas assez de présomption pour prendre celui de *Minerve;* je ne veux point du nom de *Vénus*, il y en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne suis pas *Cérès* non plus; la récolte a été très-mauvaise en Russie cette année : le mien au moins me fait espérer l'interceſſion de ma patronne là où elle est; et à tout prendre je le crois le meilleur pour moi. Mais en vous assurant de la part que je prends à ce qui vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition.

CATERINE.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

1766. La lettre, dont votre Majesté impériale m'honore, m'a tourné la tête; elle m'a donné des patentes de prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de Novogorod se fût en effet déclaré contre le système absurde des *deux puissances*. J'avais raison sans le savoir, ce qui est encore un caractère de prophétie. Les incrédules pourront m'objecter que cet archevêque ne s'appelle pas *Alexis*, mais *Démétri*. Je pourrai répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de l'obscurité dans les prophéties, et que cette obscurité rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé*, et *is* en *tri*, pour avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura

certainement que des impies qui puiſſent ne ſe pas rendre à des preuves ſi évidentes. 1766.

Je ſuis ſi bien prophète, que je prédis hardiment à votre Majeſté la plus grande gloire et le plus grand bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de grand et d'utile; cette prédiction même vient un peu comme les autres, après l'événement.

Il me ſemble que ſi cet autre grand homme, *Pierre premier*, s'était établi dans un climat plus doux que ſur le lac Ladoga, s'il avait choiſi Kiovie ou quelque autre terrain plus méridional, je ſerais actuellement à vos pieds en dépit de mon âge. Il eſt triſte de mourir ſans avoir admiré de près celle qui préfère le nom de *Catherine* aux noms des divinités de l'ancien temps et qui le rendra préférable. Je n'ai jamais voulu aller à Rome; j'ai ſenti toujours de la répugnance à voir des moines dans le Capitole, et les tombeaux des *Scipions* foulés aux pieds des prêtres; mais je meurs de regret de ne point voir des déſerts changés en villes ſuperbes, et deux mille lieues de pays civiliſés par des héroïnes. L'hiſtoire du monde entier n'a rien de ſemblable, c'eſt la plus belle et la plus grande des révolutions; mon cœur eſt comme l'aimant, il ſe tourne vers le Nord.

D'*Alembert* a bien tort de n'avoir pas fait le voyage, lui qui eſt encore jeune. Il a été piqué de la petite injuſtice qu'on lui feſait; mais l'objet qui eſt fort mince ne troublait point ſa philoſophie. Tout cela eſt réparé aujourd'hui. Je crois que l'Encyclopédie eſt en chemin pour aller demander une place dans la bibliothéque de votre palais.

1766. Que votre Majeſté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaiſſance, mon admiration, mon profond reſpect.

Feu l'abbé Bazin.

LETTRE VII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 9 juillet.

MONSIEUR, la lueur de l'étoile du Nord n'eſt qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention, ne m'appartiennent pas : les *Calas* doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis ; M. *Diderot* la vente de ſa bibliothéque, au ſien ; mais les *Calas* et les *Sirven* vous doivent tout. Ce n'eſt rien que de donner un peu à ſon prochain de ce dont on a un grand ſuperflu ; mais c'eſt s'immortaliſer que d'être l'avocat du genre-humain, le défenſeur de l'innocence opprimée. Ces deux cauſes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes : la ſuperſtition, le fanatiſme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges, et la partie du pouvoir qui repoſe entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour ſurmonter ces obſtacles. Vous avez montré que vous les poſſédez : vous avez vaincu.

Vous déſirez, Monſieur, un ſecours modique pour les *Sirven* : le puis-je refuſer ! me louerez-vous de

cette action ? y a-t-il de quoi ? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre de change. Si cependant vous penſez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il eſt, faſſe quelque bien à ces victimes de l'eſprit de perſécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez, pourvu ſeulement que cela même ne leur nuiſe pas. J'ai mes raiſons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Roſtof ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, Monſieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique. 1766.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il eſt bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureuſement le grand nombre y ſera long-temps oppoſé. Il eſt cependant poſſible d'émouſſer la pointe des opinions qui mènent à la deſtruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inféré entre autres choſes à ce ſujet dans une inſtruction au comité qui refondra nos lois :

„ Dans un grand empire qui étend ſa domination „ ſur autant de peuples divers qu'il y a de différentes „ croyances parmi les hommes, la faute la plus „ nuiſible au repos et à la tranquillité de ſes citoyens „ ſerait l'intolérance de leurs différentes religions. „ Il n'y a même qu'une ſage tolérance également „ avouée de la religion orthodoxe et de la politique, qui puiſſe ramener toutes les brebis égarées „ à la vraie croyance. La perſécution irrite les „ eſprits ; la tolérance les adoucit et les rend moins „ obſtinés ; elle étouffe ces diſputes contraires au „ repos de l'Etat et à l'union des citoyens. „

1766. Après cela ſuit un précis du livre de l'Eſprit des lois, ſur la magie, &c. qu'il ſerait trop long de rapporter ici. Il y eſt dit tout ce qu'on peut dire pour préſerver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accuſations, ſans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni ſcandaliſer les conſciences des croyans. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raiſon, que de l'appuyer ſur le fondement de la tranquillité publique dont chaque individu ſent continuellement le beſoin et l'utilité.

Le petit comte de *Schouvaloſ* de retour dans ſa patrie m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude.

CATERINE.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 22 décembre.

MADAME,

Que votre Majeſté impériale me pardonne; non, vous n'êtes point l'*Aurore boréale;* vous êtes aſſurément l'aſtre le plus brillant du Nord, et il n'y en a jamais eu d'auſſi bienfeſant que vous. *Andromède*, *Perſée* et *Caliſto* ne vous valent pas. Tous ces aſtres-là auraient laiſſé *Diderot* mourir de faim. Il a été perſécuté dans ſa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher.

chercher. *Louis XIV* avait moins de magnificence que votre Majeſté; il récompenſa le mérite dans les pays étrangers, mais on lui indiquait ce mérite; vous le cherchez, Madame, et vous le trouvez. Vos ſoins généreux pour établir la liberté de conſcience en Pologne ſont un bienfait que le genre-humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oſer parler au nom du genre-humain, ſi ma voix peut encore ſe faire entendre. 1766.

En attendant, Madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au ſujet de l'archevêque de Novogorod, et ſur la tolérance. Ce que vous écrivez eſt un monument de votre gloire; nous ſommes trois, *Diderot*, d'*Alembert* et moi qui vous dreſſons des autels; vous me rendez païen: je ſuis avec idolâtrie, Madame, aux pieds de votre Majeſté, mieux qu'avec un profond reſpect.

Le prêtre de votre temple.

LETTRE IX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 9 janvier.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 22 de décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les aſtres. Je ne ſais ſi ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être miſe au rang de ceux que le genre-humain 1767.

1767. a adorés pendant ſi long-temps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour propre qu'on ſe ſente, il eſt impoſſible de déſirer de ſe voir l'égal des oignons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de ſerpens, des crocodiles, des bêtes de toute eſpèce, &c. &c. &c. Après cette énumération, quel eſt l'homme qui voulût des temples?

Laiſſez-moi donc, je vous prie, ſur la terre; j'y ſerai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'*Alembert* et les *Diderot :* j'y ſerai témoin de la ſenſibilité avec laquelle vous vous intéreſſez à tout ce qui regarde les lumières de notre ſiècle, partageant ſi parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux perſécuteurs! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place.

Au reſte, Monſieur, ſoyez perſuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me ſouviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je penſais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod; cet eccléſiaſtique a donné depuis peu encore une preuve des ſentimens que vous lui connaiſſez. Un homme qui avait traduit un livre, le lui porta : il lui dit qu'il lui conſeillait de le ſupprimer, parce qu'il contenait les principes qui établiſſent les *deux puiſſances.*

Soyez aſſuré, Monſieur, que tel titre que vous preniez, il ne nuira jamais chez moi à la confidé-

ration qui eſt due à celui qui plaide avec toute l'étendue de ſon génie la cauſe de l'humanité. 1767.

CATERINE.

L'imprimé ci-joint (*) vous fera juger ſi la juſtice eſt de notre côté.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre-humain. Ce juge eſt trop corrompu et trop perſuadé qu'on ne peut répondre que des ſottiſes tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen parce qu'on croit que le Saint-Eſprit ne procède que du Père, me paraît ſi fou et ſi ſot, que je ne croirais pas cette bêtiſe ſi celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne ſuis pas fait pour pénétrer dans vos ſecrets d'Etat; mais je ſerais bien attrapé ſi votre Majeſté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il eſt philoſophe, il eſt tolérant par principe; j'imagine que vous vous entendez tous deux comme larrons

(*) Manifeſte ſur les diſſentions de Pologne.

——— en foire pour le bien du genre-humain, et pour
1767. vous moquer des prêtres intolérans.

Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord : votre Majeſté impériale a beau dire ; je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes reſteront en Eſpagne ; et à la fin même, elles ſe diſſiperont. Vous ne ſerez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis ; vous ne ſerez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les ſages feront votre apothéoſe de votre vivant ; mais vivez long-temps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité ; ſi vous voulez faire des miracles, tâchez ſeulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre Majeſté fait, je croirai que c'eſt pure malice à elle, ſi elle n'entreprend pas ce changement : j'y ſuis un peu intéreſſé ; car dès que vous aurez mis la Ruſſie au trentième degré au lieu des environs du ſoixantième, je vous demanderai la permiſſion d'y venir achever ma vie ; mais en quelque endroit que je végette, je vous admirerai malgré vous, et je ſerai avec le plus profond reſpect, Madame, de votre Majeſté impériale, &c.

LETTRE XI. 1767.

DE L'IMPERATRICE.

A Moſcou, le 26 mars.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 27 février où vous me conſeillez de faire un miracle pour changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était autrefois très-accoutumée à voir des miracles, ou plutôt les bonnes gens prenaient ſouvent les choſes les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai lu dans la préface du concile du tzar *Ivan Baſilewitz*, que lorſque le tzar eut fait ſa confeſſion publique, il arriva un miracle: le ſoleil parut en plein midi, ſes rayons donnèrent ſur lui, et ſur tous les pères raſſemblés. Notez que ce prince, après avoir fait une confeſſion générale, à haute voix, finit par reprocher au clergé, dans des termes très-vifs, tous ſes déſordres, et conjura le concile de le corriger, lui et ſon clergé auſſi.

A préſent les choſes ſont changées. *Pierre le grand* a mis tant de formalités pour conſtater un miracle, et le ſynode les remplit ſi ſtrictement, que je crains d'expoſer celui dont il vous plaît de me charger avant votre arrivée. Cependant je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg un meilleur air. Il y a trois ans qu'on eſt après à ſaigner par des canaux les marais qui l'entourent, à abattre les forêts de ſapins qui la couvrent au midi; et à préſent il y a déjà trois grandes terres

1767. occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait paſſer ſans avoir de l'eau juſqu'à la ceinture : les habitans ont ſemé l'automne dernière leurs premiers grains.

Comme vous paraiſſez, Monſieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaiſe traduction françaiſe du Manifeſte que j'ai ſigné le 14 décembre de l'année paſſée, et qui a été ſi fort eſtropié dans les gazettes d'Hollande, qu'on ne ſavait pas trop ce qu'il pouvait ſignifier. En ruſſe c'eſt une pièce eſtimée : la richeſſe et les expreſſions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin cette grande aſſemblée commencera ſes ſéances, et nous dira ce qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois que l'humanité, j'eſpère, ne déſapprouvera pas. D'ici à ce temps-là j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga ; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Aſie.

Je ſerai là, comme par-tout ailleurs, remplie d'eſtime et de conſidération pour le ſeigneur du château de Ferney.

CATERINE.

LETTRE XII. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 mai.

UN voyage en Aſie ! allez-vous l'entreprendre,
Belle et ſublime Taleſtris ?
Que ferez-vous dans ce pays ?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas ! votre Majeſté impériale ferait le tour du globe qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme *Cérès* la légiſlatrice, en feſant du bien au monde. Je ne ſais point la langue ruſſe ; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inverſions et des tours qui manquent à la nôtre. Je ne ſuis pas comme une dame de la cour de Verſailles qui diſait : C'eſt bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confuſion des langues, ſans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, *Cam-hi*, votre voiſin, demandait à un miſſionnaire ſi on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe ; il ne pouvait le croire.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer mes ſentimens et le très-profond reſpect de ce vieux ſuiſſe, &c.

1767.

LETTRE XIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Caſan, le 29 mai.

Je vous avais menacé d'une lettre de quelque bicoque de l'Aſie, je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me ſemble que les auteurs de l'Anecdote ſur Bélifaire (*) et de la Lettre ſur les panégyriques (**) ſont proches parens du neveu de l'abbé *Bazin*. Mais, Monſieur, ne vaudrait-il pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconſéquence et le peu de ſtabilité des choſes humaines? Je ne ſais ſi, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de *Louis XIV:* les réfugiés au moins n'étaient pas diſpoſés à leur donner du poids.

Je vous prie, Monſieur, d'employer votre crédit auprès du ſavant du canton d'Uri, pour qu'il ne perde pas ſon temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne ſont point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'eſt la poſtérité, et non pas nous, en vérité, qui ſera à portée de décider cette queſtion. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent ſervir pour

(*) Volume des Facéties.

(**) Mélanges littéraires, tome III.

l'Europe et pour l'Aſie : et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même ! 1767.

Me voilà en Aſie ; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers qui ne ſe reſſemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur ſoit propre à tous. Ils peuvent ſe bien trouver des principes généraux ; mais les détails ? Et quels détails ! J'allais dire, c'eſt preſque un monde à créer, à unir, à conſerver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

Si tout cela ne réuſſit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé, paraîtront oſtentation (et que ſais-je moi ?) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'eſtime, et ne ſauraient être bonnes à l'impreſſion. Il eſt vrai qu'il m'eſt bien flatteur et honorable de voir par quel ſentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la Lettre ſur les panégyriques ; mais Bélisaire dit que c'eſt-là juſtement le moment dangereux pour mon eſpèce. Bélisaire ayant raiſon par-tout, ſans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre eſt finie, et va être imprimée. Pour faire l'eſſai de cette traduction, on l'a lue à deux perſonnes qui ne connaiſſaient point l'original. L'un s'écria : Qu'on me crève les yeux pourvu que je ſois *Bélisaire*, j'en ſerai aſſez récompenſé ; l'autre dit : Si cela était, j'en ſerais envieux.

En finiſſant, Monſieur, recevez les témoignages de ma reconnaiſſance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez ; mais, s'il eſt poſſible, préſervez mon griffonnage de l'impreſſion.

CATERINE.

1768.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

MADAME,

On dit qu'un vieillard, nommé *Siméon*, en voyant un petit enfant, s'écria dans ſa joie : Je n'ai plus qu'à mourir *puiſque j'ai vu mon ſalutaire.* Ce *Siméon* était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit juif devait faire.

Moi qui ne ſuis ni juif ni prophète, mais qui ſuis auſſi vieux que *Siméon*, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la raiſon, auſſi inconnue au patriarche *Nicou* qu'au ſacré collége, et auſſi mal-voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moſcou, à la voix d'une princeſſe née en Allemagne, et qu'elle aſſemblerait dans ſa Grand'Salle, des idolâtres, des muſulmans, des grecs, des latins, des luthériens, qui tous deviendraient ſes enfans.

C'eſt ce triomphe de la raiſon qui eſt mon *ſalutaire ;* et en qualité d'être raiſonnable, je mourrai ſujet dans mon cœur de votre Majeſté impériale, bienfaitrice du genre-humain.

Je ſuis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitans, et la diſcorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que *Catherine ſeconde*, qui eſt bien la *première*, réunit

tous les esprits dans un empire plus vaste que l'empire romain. 1768.

Je ne suis pas en tout de l'avis du respectable auteur de l'Ordre essentiel des sociétés : je vous avoue, Madame, qu'en qualité de voisin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puissance législatrice soit de droit divin copropriétaire de mes petites chaumières ; mais je crois fermement que de droit humain on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé *Bazin* disait souvent qu'il craignait horriblement le froid ; mais que s'il n'était pas si vieux, il irait s'établir au midi d'Astracan, pour avoir le plaisir de vivre sous vos lois.

J'ai rencontré ces jours passés son neveu qui pense de même. Le professeur en droit *Bourdillon* (1) est dans les mêmes sentimens; ce pauvre *Bourdillon* s'est plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé sur l'évêque de Cracovie. Je l'ai consolé en lui disant qu'il avait raison sur tout le reste, et que l'événement l'a bien justifié. Votre Majesté impériale ne saurait croire à quel point ce pédant républicain vous est attaché, toute souveraine que vous êtes.

Je ramasse, Madame, toutes les sottises sérieuses ou comiques de feu l'abbé *Bazin* et de son neveu, et même celles qu'on leur attribue ; il y en a qu'on n'oserait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothéque d'une impératrice philosophe. Ce recueil assez gros partira dès qu'il sera relié.

L'empereur *Justinien* et le grand capitaine *Bélisaire*

(1) Nom sous lequel l'ouvrage sur les dissentions de Pologne a été publié. Voyez Politique et Législation, tome II.

1768. ont été impitoyablement déclarés damnés par la ſorbonne. J'en ai été très-affligé, car je m'intéreſſais beaucoup à leur ſalut. Je ne ſais pas encore bien poſitivement ſi votre Egliſe grecque eſt damnée auſſi ; je m'en informerai, Madame, car je vous ſuis encore plus attaché qu'à l'empereur *Juſtinien*. Je ſouhaite que vous viviez encore plus long-temps que lui.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect, l'admiration et l'attachement inviolable du vieux ſolitaire, moitié français, moitié ſuiſſe, couſin germain du neveu de l'abbé *Bazin*.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 novembre.

MADAME,

J'EUS l'honneur de dépêcher à votre Majeſté impériale, le 15 mars dernier, à l'adreſſe du ſieur *B. Le Maiſtre* à Hambourg, un aſſez gros ballot, marqué I. D. R., N° 1.

Votre Majeſté a des affaires un peu plus importantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force les Polonais à être tolérans et heureux en dépit du nonce du pape ; et de l'autre elle paraît avoir affaire aux muſulmans malgré *Mahomet*. S'ils vous font la guerre, Madame, il pourra bien leur arriver ce que *Pierre le grand* avait eu autrefois en vue,

c'était de faire de Conſtantinople la capitale de l'empire ruſſe. Ces barbares méritent d'être punis par une héroïne du peu d'attention qu'ils ont eu juſqu'ici pour les dames. Il eſt clair que des gens qui négligent tous les beaux arts, et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'eſpère tout de votre génie et de votre deſtinée. *Mouſtapha* ne doit pas tenir contre *Catherine*. On dit que *Mouſtapha* n'a point d'eſprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point le français; il ſera battu ſur ma parole. Je demande à votre Majeſté impériale la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds et de paſſer quelques jours à ſa cour dès qu'elle ſera établie à Conſtantinople, car je penſe très-ſérieuſement que ſi jamais les Turcs doivent être chaſſés de l'Europe, ce ſera par les Ruſſes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles. 1768.

Que votre Majeſté daigne agréer les ſouhaits et le profond reſpect de votre admirateur, de votre très-zélé, très-ardent ſerviteur.

LETTRE XVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 17 décembre.

MONSIEUR, je ſuppoſe que vous me croyez un peu d'inconſéquence: je vous ai prié, il y a environ un an, de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages; j'ai reçu au mois de mai paſſé le ballot que j'ai déſiré,

1768. accompagné du buſte de l'homme le plus illuſtre de notre ſiècle.

J'ai ſenti une égale ſatisfaction de l'un et l'autre envoi : ils ſont depuis ſix mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière ; mais juſqu'ici je ne vous en ai accuſé ni la réception ni fait mes remercîmens. Voici comme je raiſonnais : un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, eſt un remercîment ſtérile pour un tel homme ; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puiſſe lui plaire. Différens faits ſe ſont préſentés ; mais le détail en ſerait trop long : enfin j'ai cru que le meilleur ſerait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me ſuis ſouvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur : le fameux docteur *Dimſdale* s'eſt réſolu de paſſer en Ruſſie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un ſeul inſtant, et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais tout de ſuite faire inoculer mon fils unique.

Le grand maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, ce héros qui reſſemble aux anciens Romains du beau temps de la république, qui en a le courage et la généroſité ; doutant s'il avait eu cette maladie, eſt à préſent entre les mains de notre anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chaſſe dans une très-grande neige. Nombre de courtiſans ont ſuivi ſon exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela on inocule à préſent à Pétersbourg dans trois maiſons d'éducation et dans un hôpital établi ſous les yeux de M. *Dimſdale*.

Voilà, Monſieur, les nouvelles du pôle. J'eſpère qu'elles ne vous ſeront point indifférentes. 1768.

Les écrits nouveaux ſont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction françaiſe de l'inſtruction ruſſe donnée aux députés qui doivent compoſer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous envoyer le manuſcrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'eſpère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puiſſe avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres; mais qui n'a pas aſſez de cervelle pour en faire de bons, fait mieux de travailler de ſes mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique : j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la perſonne qui a pour vous le plus de conſidération; je n'ai pas beſoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aiſément.

J'oubliais, Monſieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellens ſpécifiques que je recommande à tout homme de bon ſens de ne point négliger en pareille occaſion. C'eſt de ſe faire lire l'Ecoſſaiſe, Candide, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, et la Princeſſe de Babylone. Il n'y a pas moyen après cela de ſentir le moindre mal.

P. S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois ſemaines. Elle attendait le manuſcrit; on a été ſi long-temps à le tranſcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, Monſieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais auſſi aiſément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire

1768. l'inoculation, vous courez riſque d'être ſommé à tenir bientôt la promeſſe que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, ſe ſont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire paſſer cette tentation à qui la prendra.

Je ne ſais ſi *Mouſtapha* a de l'eſprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit: *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injuſtes à ſes voiſins. Si le ſuccès de cette guerre ſe déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à mes envieux: ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne penſais pas.

Tant pis pour *Mouſtapha* s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il ſera bien attrapé ſi je parviens à mener les Turcs au même ſpectacle auquel la troupe de *Paoli* joue ſi bien. Je ne ſais ſi ce dernier parle français, mais il ſait combattre pour ſes foyers et ſon indépendance.

Pour nouvelles d'ici je vous dirai, Monſieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va ſubir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de perſonnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne ſaurais, Monſieur, vous témoigner aſſez ma reconnaiſſance pour toutes les choſes obligeantes que vous voulez bien me dire, mais ſurtout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre eſtime, et qu'il n'y a perſonne qui ait pour vous plus de conſidération que

CATERINE.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous ſervir de cette fourrure contre le vent

de

de biſe et la fraîcheur des Alpes qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, Monſieur; lors de votre entrée dans Conſtantinople j'aurai ſoin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit eſt bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait uſage, et dont aucun ſculpteur ne veut, ni ne peut vêtir ſes ſtatues, crainte de les faire paraître ridicules et meſquines. 1768.

LETTRE XVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 19 décembre.

MONSIEUR, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets numérotés 1, 2 et 3.

En ouvrant le premier, vous ſaurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuſes d'avoir tardé ſi long-temps: cent choſes enſemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince *Kouſlowſtki* lieutenant de mes gardes a regardé comme une faveur diſtinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en ſais gré. Si j'étais à ſa place, j'en ferais autant.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien, et ſoyez aſſuré que perſonne ne s'intéreſſe plus à tout ce qui vous regarde que

CATERINE.

1769.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, février.

CETTE belle et noire peliſſe
Eſt celle que perdit le pauvre Mouſtapha
Quand notre brave impératrice
De ſes muſulmans triompha ;
Et ce beau portrait que voilà,
C'eſt celui de la bienfaitrice
Du genre-humain qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, Madame, en voyant le cafetan dont votre Majeſté impériale m'a honoré par les mains de M. le prince *Kouſlowſky*, capigi-bachi de vos janiſſaires, et ſurtout cette boîte tournée de vos belles et auguſtes mains, et ornée de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ſes ſens à le conſidérer ;
Il oſe y porter une bouche
Qu'il n'ouvre déſormais que pour vous admirer.

Mais quand on a ſu que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma chambre ont dit avec moi :

Ces mains que le ciel a formées
Pour lancer les traits des amours

Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées 1769.
Au monarque ſarmate aſſurent des ſecours :
Et la Gloire a crié de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom ſoumet :
Victoire à Catherine,
Nazarde à Mahomet.

Qu'eſt devenu le temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonſtances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaiſſeaux les mers du Péloponèſe? Eh bien, Madame, vous triompherez ſeule. Montrez-vous ſeulement à votre armée vers Kiovie ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos ſoldats qui ne ſoit un héros invincible. Que *Mouſtapha* ſe montre aux ſiens, il n'en fera que de gros cochons comme lui.

Quelle fierté imbécille dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger le droit des gens que la Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil ſi groſſier?

Ce n'eſt pas aſſez de faire une guerre heureuſe contre ces barbares pour la terminer par une paix telle quelle; ce n'eſt pas aſſez de les humilier; il faudrait les reléguer pour jamais en Aſie. (1)

(1) M. de *Voltaire* avait envoyé à l'impératrice, dans cette même lettre, un mémoire d'un officier français qui propoſait de renouveler dans la guerre des Turcs, l'uſage des chars de guerre, abſolument abandonné par les anciens depuis l'epoque de la guerre médique.

1769.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

MADAME,

QUOI ! pendant que votre Majeſté impériale ſe prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'inſtruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. *Lycurgue* et *Solon* auraient ſigné votre ouvrage et n'auraient pas été peut-être capables de le faire. Cela eſt net, précis, équitable, ferme et humain. Les légiſlateurs ont la première place dans le temple de la gloire, les conquérans ne viennent qu'après. Soyez sûre que perſonne n'aura dans la poſtérité un plus grand nom que vous ; mais au nom de Dieu battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui eſt ſi bien avec eux.

De tous les préjugés deſtructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embraſſez le parti,
Soyez à la fois triomphante,
Et du ſaint-père et du muſti.

Eh, Madame, quelle leçon votre Majeſté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos ſages maitres de ſorbonne, à nos eſculapes des écoles de médecine ! Vous vous êtes fait inoculer avec moins d'appareil qu'une religieuſe ne prend un lavement. Le prince impérial a ſuivi votre exemple. M. le comte *Orlof* va à la chaſſe dans la neige après s'être fait donner

la petite vérole : voilà comme *Scipion* en aurait uſé, ſi cette maladie, venue d'Arabie, avait exiſté de ſon temps. 1769.

Pour nous autres, nous avons été ſur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne ſais pas ce qui eſt arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout ; mais nous ſommes bien barbares en certains cas, et bien puſillanimes dans d'autres.

Madame, je ſuis un vieux malade de ſoixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je penſe ; et cela eſt aſſez rare quand on parle à des perſonnes de votre eſpèce. La Majeſté impériale diſparaît ſur mon papier devant la perſonne. Mon enthouſiaſme l'emporte ſur mon profond reſpect.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

La lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 15 avril (1), m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos ſuccès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous ſentez que je vous ſuis attaché ; oui, Madame, je le ſuis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés ; il faudrait être bien inſenſible pour n'être pas touché de tout

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

1769. ce que vous faites de grand et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos Etats un ſeul homme qui s'intéreſſe plus que moi à l'accompliſſement de tous vos deſſeins.

Permettez-moi de vous dire, ſans trop d'audace, qu'ayant penſé comme vous ſur toutes les choſes qui ont ſignalé votre règne, je les ai regardées comme des événemens qui me devenaient en quelque façon perſonnels. Les colonies, les arts de toute eſpèce, les bonnes lois, la tolérance, ſont mes paſſions; et cela eſt ſi vrai qu'ayant, dans mon obſcurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitans, bâti leurs maiſons, civiliſé des ſauvages, et prêché la tolérance, j'ai été ſur le point d'être très-violemment perſécuté par des prêtres. Le ſupplice abominable du chevalier de *la Barre*, dont votre Majeſté impériale a ſans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors ſur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Pruſſe. Mais aujourd'hui c'eſt dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre Majeſté juge donc combien je ſuis affligé, quand je vois les Turcs vous forcer à ſuſpendre vos grandes entrepriſes pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très-diſpendieuſe, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien ſenſiblement votre Majeſté, j'écrivis à M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos

mains. Je me flatte qu'à préſent vous êtes auſſi maîtreſſe de Tangarock. 1769.

Plût à Dieu que votre Majeſté eût une flotte formidable ſur la mer Noire. Vous ne vous bornerez pas ſans doute à une guerre défenſive; j'eſpère bien que *Mouſtapha* ſera battu par terre et par mer. Je ſais bien que les janiſſaires paſſent pour de bons ſoldats; mais je crois les vôtres ſupérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore: il leur faut du temps pour en former. Ainſi toutes les apparences ſont croire que vous ſerez victorieuſe. Vos premiers ſuccès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre préſence ſerait encore davantage. Je ne ſerais point ſurpris que votre Majeſté fît la revue de ſon armée ſur le chemin d'Andrinople; cela eſt digne de vous. La légiſlatrice du Nord n'eſt pas faite pour les choſes ordinaires. Vous avez dans l'eſprit un courage qui me fait tout eſpérer.

J'ai revu l'ancien officier qui propoſa des chariots de guerre, dans la guerre de 1756. Le comte d'*Argenſon*, miniſtre de la guerre, en fit faire un eſſai. Mais comme cette invention ne pouvait réuſſir que dans de vaſtes plaines, telles que celle de Lutzen, on ne s'en ſervit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine ſeulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie où d'infanterie, pourraient déconcerter les janiſſaires de *Mouſtapha*, à moins qu'ils n'euſſent des chevaux de friſe devant eux. C'eſt ce que j'ignore. Je ne ſuis point du métier des meurtriers; je ne ſuis point homme à projets; je

1769. prie ſeulement votre Majeſté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il eſt dit dans un livre qui ne ment jamais, que *Salomon* avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il eſt dit encore dans le beau livre des Juges qu'*Adonaï* était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parce que les habitans avaient des chars de guerre.

Je ſuis bien loin de déſirer une ligue contre les Turcs; les croiſades ont été ſi ridicules qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que ſi j'étais vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre Majeſté battrait les Turcs vers Yaſſi ou ailleurs; ſi j'étais un jeune empereur des Romains, la Boſnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais enſuite vous demander à ſouper à Sophie ou à Philippopolis de Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable.

Je vous ſupplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchaîné ſi ſaintement les Turcs contre la tolérance, fût du ſouper; car je ſuppoſe qu'il ſerait votre priſonnier. Je crois, Madame, que votre Majeſté lui en dirait tout doucement de bonnes ſur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux diſſidens les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne ſais rien de ſi honteux et de ſi lâche dans ce ſiècle. On dit que les jéſuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthelemi continuelles qui déſolent ce malheureux pays. Ma ſeule

conſolation eſt d'eſpérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire : ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne ſeront parvenus qu'à faire graver ſur vos médailles : *Triomphatrice de l'empire ottoman, et pacificatrice de la Pologne.* 1769.

LETTRE XXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 14 juillet.

MONSIEUR, j'ai reçu le 20 de juin votre lettre du 27 mai. Je ſuis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre ſanté, quoique la politeſſe vous faſſe dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'oſe leur attribuer cette vertu. Soyez-en bien aiſe ; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir ſi ſouvent qu'à la fin elles vous ennuyeraient.

Tous vos compatriotes, Monſieur, ne penſent pas comme vous ſur mon compte ; j'en connais qui aiment à ſe perſuader qu'il eſt impoſſible que je puiſſe faire quelque choſe de bien, qui donnent la torture à leur eſprit pour en convaincre les autres : et malheur à leurs ſatellites, s'ils oſaient penſer autrement qu'ils ne ſont inſpirés ! Je ſuis aſſez bonne pour croire que c'eſt un avantage qu'ils me donnent ſur eux, parce que celui qui ne ſait les choſes que par la bouche de ſes flatteurs, les ſait mal, voit dans un faux jour, et agit en conſéquence. Comme au reſte ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me conſole

1769. de n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient.

Vous dites, Monſieur, que vous penſez comme moi ſur différentes choſes que j'ai faites, et que vous vous y intéreſſez. Eh bien, Monſieur, ſachez que ma belle colonie de Saratof monte à vingt-ſept mille ames, et qu'en dépit du gazetier de Cologne elle n'a rien à craindre des incurſions des Turcs, des Tartares, &c.; que chaque canton a des égliſes de ſon rite; qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne payeront aucune charge.

D'ailleurs, nos charges ſont ſi modiques, qu'il n'y a pas de payſan en Ruſſie qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que depuis quelque temps il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la ſortie du blé, permiſe avec certaines reſtrictions qui précautionnent contre les abus ſans gêner le commerce, ayant fait hauſſer le prix de cette denrée, accommode ſi bien le cultivateur que la culture augmente d'année en année; que la population eſt pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis ſept ans. Nous avons la guerre, il eſt vrai; mais il y a bien du temps que la Ruſſie fait ce métier-là, et qu'elle ſort de chaque guerre plus floriſſante qu'elle n'y était entrée.

Nos lois vont leur train: on y travaille tout doucement. Il eſt vrai qu'elles ſont devenues cauſes ſecondes, mais elles n'y perdront rien. Ces lois ſeront tolérantes; elles ne perſécuteront, ne tueront, ni ne brûleront perſonne. Dieu nous garde d'une hiſtoire pareille à celle du chevalier de *la Barre*! On mettrait

aux petites maiſons les juges qui oſeraient faire de pareilles procédures. 1769.

Depuis la guerre j'ai fait deux nouvelles entrepriſes : je bâtis Azof et Tangarock, où il y a un port commencé et ruiné par *Pierre I.* Voilà deux bijoux que je fais enchâſſer, et qui pourraient bien n'être pas du goût de *Mouſtapha.* L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à ſon corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays : à la ſortie des janiſſaires de la capitale, il y a eu plus de mille perſonnes de tuées ; l'envoyé de l'empereur, ſa femme, ſes filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et ſous les yeux du ſultan et de ſon viſir, ſans que perſonne osât empêcher ce déſordre : tant ce gouvernement eſt faible et mal arrangé.

Voilà donc ce fantôme ſi terrible, dont on prétend me faire peur !

L'on dirait que l'eſprit humain eſt toujours le même. Le ridicule des croiſades paſſées n'a pas empêché les eccléſiaſtiques de Podolie, foufflés par le nonce du pape, de prêcher une croiſade contre moi ; et les fous de ſoi-diſant confédérés ont pris la croix d'une main, et ſe ſont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi ? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et ſaccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis : conſéquemment les Vénitiens et l'empereur ſeraient excommuniés, je penſe, s'ils prenaient

1769. les armes contre ces mêmes Turcs, défenſeurs aujourd'hui des croiſés contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la loi romaine.

Vous verrez encore, Monſieur, que ce ſera le pape qui mettra oppoſition au ſouper que vous me propoſez à Sophie. Rayez, s'il vous plait, Philippopolis du nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont paſſé, parce qu'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, Monſieur, ſoyez perſuadé de la conſidération toute particulière que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 15 d'auguſte.

J'AI reçu, Monſieur, votre belle lettre du 26 février: je ferai mon poſſible pour ſuivre vos conſeils. Si *Mouſtapha* n'eſt pas roſſé, ce ne ſera pas aſſurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée: mes ſoldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans leſquels ce pauvre *Mouſtapha* ſe trouve à la ſuite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de ſon divan et des gens les plus raiſonnables, il y aurait des momens où vous ne pourriez vous empêcher de

le plaindre comme homme, et comme homme très-mal dans ſes affaires. 1769.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part ſincère que vous prenez, Monſieur, à ce qui me regarde que ce que vous me dites ſur ces chars de nouvelle invention; mais nos gens de guerre reſſemblent à ceux de tous les autres pays: les nouveautés non éprouvées leur paraiſſent douteuſes.

Vivez, Monſieur, et réjouiſſez-vous lorſque mes braves guerriers auront battu les Turcs. Vous ſavez, je penſe, qu'Azof, à l'embouchure du Tanaïs, eſt déjà occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix ſtipulait que cette place reſterait abandonnée de part et d'autre: vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différens endroits, lorſqu'ils ont voulu piller l'Ukraine: cette fois-ci ils s'en ſont retournés auſſi gueux qu'ils étaient ſortis de la Crimée. Je dis gueux, car les priſonniers qu'on a faits ſont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réuſſi ſelon leurs déſirs chez nous, en revanche ils ſe ſont dédommagés en Pologne. Il eſt vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je ſuis bien fâchée que votre ſanté ne réponde pas à mes ſouhaits: ſi les ſuccès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Juſqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très-bonnes nouvelles; de tous côtés on renvoye bien étrillé tout ce qui ſe montre de Turcs ou de Tartares, mais ſurtout les mutins de Pologne. J'eſpère avoir dans peu des nouvelles de quelque

1769. choſe de plus déciſif que des affaires de parti entre troupes légères.

Je ſuis avec un eſtime bien particulière, &c.

CATERINE.

LETTRE XXIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 22 ſeptembre.

J'AI vu, Monſieur, par votre lettre au comte de *Schouvalof*, que la prétendue dévaſtation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prônée, vous avait donné quelque appréhenſion; cependant il eſt très-vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de trois côtés, ont trouvé partout une réſiſtance convenable, et ſe ſont retirés ſans cauſer de dommages conſidérables. Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid exceſſif, mêlé de vent et de neige; ce qui a cauſé beaucoup de perte aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, Monſieur, lorſque vous ſaurez que les belles Circaſſiennes, indignées d'être renfermées dans le ſérail de Conſtantinople, comme des animaux dans une écurie, ont perſuadé à leurs pères et à leurs frères de ſe ſoumettre à la Ruſſie? Le fait eſt que les Circaſſiens des montagnes m'ont prêté ſerment de fidélité. Ce ſont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'eſt une ſuite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs ſoutenus de

troupes régulières, ſur les Tartares du Kouban ſujets de *Mouſtapha*, et qui habitent le pays que traverſe la rivière de ce nom au-delà du Tanaïs. 1769.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et moquons-nous de *Mouſtapha* le victorieux.

CATERINE.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Conſtantinople et à Paris mon inſtruction pour le code.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 ſeptembre.

MADAME,

La lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du 14 juillet, a tranſporté le vieux chevalier de la guerrière et de la légiſlatrice *Thomyris*, devant qui l'ancienne *Thomyris* ſerait aſſurément peu de choſe. Il eſt bien beau de faire fleurir une colonie auſſi nombreuſe que celle de Saratof malgré les Turcs, les Tartares, la gazette de Cologne et le Courrier d'Avignon.

Vos deux bijoux d'Azof et de Tangarock qui étaient tombés de la couronne de *Pierre le grand*, ſeront un des plus beaux ornemens de la vôtre, et j'imagine que *Mouſtapha* ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je ſuis, je m'intéreſſe à ces belles

1769. Circaſſiennes qui ont prêté à votre Majeſté ſerment de fidélité, et qui prêteront ſans doute le même ſerment à leurs amans. Dieu merci, *Mouſtapha* ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui compoſent le genre-humain doivent être vos très-obligées.

Il eſt vrai que votre Majeſté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. *Conſtantin* ne s'imaginait pas qu'un jour ſa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtiſſait ſa ville de Conſtantinople pour des Tartares. Mais auſſi il ne prévoyait pas qu'il ſe formerait un jour vers la Moska et la Néva un empire auſſi grand que le ſien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, Madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques enſorcelés par des moines. Les croiſades étaient bien ridicules; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans ſa croiſade contre vous, cela eſt digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche : je n'entends rien à la politique, mais je ſoupçonne pourtant que, parmi ces folies, il y a des gens qui ont quelques grands deſſeins. Si votre Majeſté ne voulait que de la gloire, on vous en laiſſerait jouir; vous l'avez aſſez méritée; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puiſſance égale votre renommée : on dit que c'eſt trop à la fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration ſans exciter l'envie.

Je vois, Madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre Majeſté cette année dans les Etats de *Mouſtapha*, le digne allié du pape. Il faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai à

la

la vérité ſoixante et dix-ſept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un turc; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir dans les beaux jours ſaluer l'étoile du Nord et maudire le croiſſant. Notre madame *Geoffrin* a bien fait le voyage de Varſovie, pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en ſeptembre; et ſi je mourais en chemin, je ferais mettre ſur mon petit tombeau: Ci gît l'admirateur de l'auguſte *Catherine*, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui préſenter ſon profond reſpect. 1769.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 26 ſeptembre.

MONSIEUR, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver: je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, ſi je n'oubliais en ce moment la ſatisfaction que j'aurais à vous voir pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je reſſens en penſant à quoi vous expoſerait un voyage auſſi long et auſſi pénible. La délicateſſe de votre ſanté m'eſt connue; j'admire votre courage, mais je ſerais inconſolable ſi par malheur votre ſanté était affaiblie par ce voyage: ni moi, ni toute l'Europe ne me le pardonnerions. Si jamais l'on feſait uſage de l'épitaphe

1769. qu'il vous a plu de compoſer, et que vous m'adreſſez ſi gaiement, on me reprocherait de vous y avoir expoſé. Outre cela, Monſieur, il ſe pourrait, ſi les choſes reſtent dans l'état où elles ſont, que le bien de mes affaires demandât ma préſence dans les provinces méridionales de mon empire; ce qui doublerait votre chemin et les incommodités inſéparables d'une telle diſtance.

Au reſte, Monſieur, ſoyez aſſuré de la parfaite conſidération avec laquelle je ſuis, &c.

CATERINE.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 octobre.

MADAME,

Le très-vieux et très-indigne chevalier de votre Majeſté impériale était accablé de mille faux bruits qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup la nouvelle conſolante qui ſe répand de tous côtés que votre armée a battu complétement les eſclaves de *Mouſtapha* vers le Nieſter. Je renais, je rajeunis, ma légiſlatrice eſt victorieuſe; celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts; elle eſt victorieuſe, elle jouit de toute ſa gloire. Ah, Madame, cette victoire était néceſſaire; les hommes ne jugent que par le ſuccès. L'envie eſt confondue. On n'a rien à répondre à

une bataille gagnée; des lauriers ſur une tête pleine d'eſprit et d'une force de raiſon ſupérieure, ſont le plus bel effet du monde. 1769.

On m'a dit qu'il y avait des français dans l'armée turque, je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant j'ai connu un colonel qui a ſervi en Corſe, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval; je lui en fis honte, je lui repréſentai combien ſa rage était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la ſupériorité du nouveau Teſtament ſur l'Alcoran, mais ſurtout je lui dis que c'était un crime de lèſe-galanterie françaiſe de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il eſt votre priſonnier, je ſupplie votre Majeſté impériale de lui ordonner de venir faire amende-honorable dans mon petit château, d'aſſiſter à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*, et de déclarer à haute voix que les *Mouſtapha* ne ſont pas dignes de vous déchauſſer.

Aurai-je encore aſſez de voix pour chanter vos victoires? J'ai l'honneur d'être de votre académie; je dois un tribut. M. le comte *Orlof* n'eſt-il pas notre préſident? Je lui enverrais quelque ennuyeuſe ode pyndarique, ſi je ne le ſoupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Céſars, chef du ſaint Empire romain, avocat de l'Egliſe latine, allons donc. Voilà une belle occaſion. Pouſſez en Boſnie, en Servie, en Bulgarie; allons, Vénitiens; équipez vos vaiſſeaux, ſecondez l'héroïne de l'Europe.

1769. Et votre flotte, Madame, votre flotte!..... Que Borée la conduiſe, et qu'enſuite un vent d'occident la faſſe entrer dans le canal de Conſtantinople!

Léandre et *Héro*, qui êtes toujours aux Dardanelles, béniſſez la flotte de Pétersbourg. Envie, taiſez-vous; peuples, admirez! C'eſt ainſi que parle le malade de Ferney; mais ce n'eſt pas un tranſport au cerveau, c'eſt le tranſport du cœur.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect et la joie de votre très-humble et très-dévot hermite.

LETTRE XXVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 18 octobre.

MONSIEUR, vous direz que je ſuis une importune avec mes lettres, et vous aurez raiſon; mais prenez-vous en à vous-même: vous m'avez dit plus d'une fois que vous ſouhaitiez d'apprendre la défaite de *Mouſtapha*: eh bien, ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yaſſi eſt pris; le viſir s'eſt enfui en grande confuſion au-delà du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la gazette de Paris, le Courrier d'Avignon, et le nonce qui fait la gazette de Pologne.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien, et ſoyez perſuadé que je réponds bien à l'amitié que vous me témoignez.

CATERINE.

LETTRE XXVIII. 1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 octobre.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale me rend la vie, en tuant des turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 ſeptembre, me fait ſauter de mon lit en criant: *Allah, Catharina!* J'avais donc raiſon, j'étais plus prophète que *Mahomet;* DIEU et vos troupes victorieuſes m'avaient donc exaucé quand je chantais: *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur.* L'ange *Gabriel* m'avait donc inſtruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la priſe de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yaſſi.

Je ſuis réellement, Madame, au comble de la joie; je ſuis enchanté; je vous remercie, et pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à M. le nonce. S'il n'avait pas déchaîné le divan contre votre Majeſté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma légiſlatrice entièrement victorieuſe. Je ne ſais pas ſi on a tâché de ſupprimer à Paris et à Conſtantinople votre Inſtruction pour le code de la Ruſſie; mais je ſais qu'on devrait la cacher aux Français; c'eſt un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne juriſprudence ridicule et barbare,

1769. preſque entièrement fondée ſur les décrétales des papes, et ſur la juriſprudence eccléſiaſtique.

Je ne ſuis pas dans votre ſecret; mais le départ de votre flotte me tranſporte d'admiration. Si l'ange *Gabriel* ne m'a pas trompé, c'eſt la plus belle entrepriſe qu'on ait faite depuis *Annibal*.

Permettez que j'envoye à votre Majeſté la copie de la lettre que j'écris au roi de Pruſſe: comme vous y êtes pour quelque choſe, j'ai cru devoir la ſoumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la ſanté, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, ſi je ne puis mieux faire.

Que votre Majeſté impériale pardonne au déſordre de ma joie, et agrée le profond reſpect d'un cœur plein de vous.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXIX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 9 novembre.

MONSIEUR, je ſuis bien fâchée de voir par votre obligeante lettre du 17 d'octobre que mille fauſſes nouvelles ſur notre compte vous aient affligé. Cependant il eſt très-vrai que nous avons fait la plus heureuſe campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin par le manque de fourrages était le ſeul déſavantage qu'on pouvait nous donner.

Mais quelle ſuite a-t-elle eue? La défaite entière de la multitude que *Mouſtapha* avait envoyée contre nous. 1769.

Ce n'eſt pas le grand-maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, qui a la préſidence de l'académie, c'eſt ſon frère cadet qui fait ſon unique occupation de l'étude. Ils ſont cinq frères; il ſerait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie par l'amitié. Le grand-maître eſt le ſecond; deux de ſes frères ſont préſentement en Italie. Lorſque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, Monſieur, que vous le ſoupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne poſſédait pas aſſez la langue françaiſe pour les entendre. Et je crois que cela eſt vrai, car il aime beaucoup la poëſie de ſa langue maternelle.

J'eſpère, Monſieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a paſſé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera: c'eſt un ſpectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La ſage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, Monſieur, que ce m'eſt toujours une ſatisfaction bien agréable lorſque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être aſſuré de la mienne.

CATERINE.

1769.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 novembre.

MADAME,

LA lettre du 18 octobre dont votre Majeſté impériale m'honore, me rajeunit tout d'un coup de ſeize ans, de ſorte que me voilà un jeune homme de ſoixante ans, tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre *Mouſtapha*. J'avais été aſſez faible pour être alarmé des fauſſes nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin, qu'ils s'en étaient rendus maîtres, et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne ſaurez croire de quel poïds énorme la lettre de votre Majeſté m'a ſoulagé.

Par les derniers vaiſſeaux arrivés de Turquie à Marſeille on apprend que le nombre des mécontens augmente à Conſtantinople, et que le ſérail eſt obligé d'apaiſer les murmures par des menſonges; triſte reſſource. La fraude eſt bientôt découverte, et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des ſept tours et de Topana, pour de prétendues victoires, la vérité perce à travers la fumée du canon, et vient effrayer *Mouſtapha* ſur ſes tapis de zibeline.

Je ne ſerais point étonné que ce tyran imbécille (qu'il me pardonne cette expreſſion) ne fût détrôné

dans quatre mois, quand votre flotte ſera près des Dardanelles, et que ſon ſucceſſeur ne demandât humblement la paix à votre Majeſté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir, encore moins même dans le préſent; mais je ne ſaurais m'imaginer que les Vénitiens ne profitent pas d'une ſi belle occaſion. Il me ſemble que votre Majeſté prend *Mouſtapha* de tous les ſens. 1769.

Quand une fois on a tiré l'épée, perſonne ne peut prévoir comment les choſes finiront; je ne ſuis point prophète, Dieu m'en garde, mais il y a long-temps que j'ai dit que ſi l'empire turc eſt jamais détruit, ce ne ſera que par le vôtre. Je me flatte que *Mouſtapha* payera bien cher ſon amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je ſais bien certainement, c'eſt que, Dieu merci, votre Majeſté eſt couverte de gloire. Je ne ſuis plus indigné contre ceux qui l'ont conteſtée, car leur humiliation me fait trop de plaiſir. Ce n'eſt pas ſur les ſeuls Turcs que vous remportez la victoire, mais ſur ceux qui oſaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre ame que j'ai toujours admirée.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer mon remercîment, ma joie, mes vœux, mon enthouſiaſme pour votre perſonne, et mon profond reſpect.

1769.

LETTRE XXXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 13 décembre.

MONSIEUR, nous ſommes ſi loin d'être chaſſés de la Moldavie et de Choczin, comme la gazette de France le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Galatzo, place fortifiée ſur le Danube, où un ſéraſquier et un bacha ont été tués, au dire des priſonniers. Mais ce qu'il y a de bien vérifié, c'eſt qu'entre ces derniers ſe trouve le prince de Moldavie *Morocordato*. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Bucharest, capitale de la Valachie, le prince hoſpodar, ſon frère et ſon fils à Yaſſi, au lieutenant général *Stoffeln* qui y commande. Tous ces meſſieurs paſſeront leur carnaval, non pas à Veniſe, mais à Pétersbourg. Bucharest eſt occupé préſentement par mes troupes. Il ne reſte plus guère de poſtes aux Turcs dans la Moldavie, de ce côté-ci du Danube.

Je vous mande ces détails, Monſieur, afin que vous puiſſiez juger de l'état des choſes, qui aſſurément n'ont point un aſpect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéreſſer à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar. Si elle n'a pas encore franchi ce détroit, vous ſaurez plutôt de ſes nouvelles que moi. Que Dieu conſerve *Mouſtapha!* Il conduit ſi bien ſes affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ſes liaiſons, tout

y contribue : ſon gouvernement eſt ſi aimé de ſes ſujets, que les habitans de Galatzo ſe joignirent à nos troupes, au moment même de la priſe, pour courir ſur le miſérable reſte du corps turc qui venait de les quitter et qui fuyait à toutes jambes. 1769.

Voilà, Monſieur, ce que j'avais à vous dire en réponſe à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces ſentimens, dont je fais un ſi grand cas, et d'être aſſuré des miens.

CATERINE.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 janvier.

MADAME,

J'APPRENDS que la flotte de votre Majeſté impériale eſt en très-bon état à Port-Mahon; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille par les ordres de votre Majeſté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. *Mouſtapha* ſera bien ſurpris quand il ſe verra attaqué par le Pont-Euxin et par la mer Egée, lui qui ne ſait ce que c'eſt que la mer Egée et l'Euxin; non plus que ſon grand-viſir ni ſon mufti. J'ai connu un ambaſſadeur de la ſublime Porte qui avait été intendant de la Romélie: je lui demandai des nouvelles de la Gréce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler 1770.

1770. de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui Sétine, il ne la connaiſſait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre Majeſté que ſon projet eſt le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé; que celui d'*Annibal* n'en approchait pas. J'eſpère bien que le vôtre ſera plus heureux que le ſien : en effet, que pourront vous oppoſer les Turcs ? Ils paſſent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très-peu de vaiſſeaux. *Léandre* et *Héro* vous favoriſeront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller ſervir dans l'armée du grand-viſir, n'a point mis ſon projet en exécution. Je lui avais conſeillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées; il voulait voir, diſait-il, comment les Turcs font la guerre; il l'aurait bien mieux vu ſous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeſte des Géorgiens qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à *Mouſtapha*. Je ſouhaite que cela ſoit vrai, et que toutes leurs filles ſoient pour vos braves officiers qui le méritent bien; la beauté doit être la récompenſe de la valeur.

Suis-je aſſez heureux pour que les troupes de votre Majeſté aient pénétré d'un côté juſqu'au Danube, et de l'autre juſqu'à Erzerom ? Je bénis Dieu, Madame, quand je ſonge que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à ſon nonce apoſtolique; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de ſi grands ſervices.

Je remercie votre Majeſté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui ſont l'ornement de votre cour.

Je commence à croire réellement qu'il vous accompagneront à Conſtantinople. 1770.

J'ai écrit deux lettres à M. de *Schouvalof* depuis quatre mois ; point de réponſe. Il y a bien plus de plaiſir à avoir affaire à votre Majeſté ; elle daigne écrire ; elle ſait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ſes victoires ; j'ai le plaiſir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre proſpérité, vous aime et vous admire. Puiſſe l'année 1770 être encore plus glorieuſe que 1769!

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

Le vieillard des Alpes.

LETTRE XXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 19 de janvier.

MONSIEUR, je ſuis très-ſenſible de ce que vous partagez ma ſatisfaction ſur l'arrivée de nos vaiſſeaux au Port-Mahon. Les voilà plus proches des ennemis que de leurs propres foyers : cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la ſaiſon avancée, puiſque les matelots ont compoſé des chanſons.

Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refuſent le tribut annuel de recrues pour le ſérail. *Héraclius*, le plus puiſſant de leurs princes, eſt un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde ſous le

—— fameux *Sha-Nadir*. Je tiens cette anecdote de la
1770. propre bouche du père d'*Héraclius*, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont paſſé le Caucaſe cette automne, et ſe ſont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps nous fera voir le reſte.

D'un autre côté nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais ce qu'il y a de mieux, c'eſt qu'on ſent ſi peu la guerre dans l'empire, qu'on ne ſe ſouvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les eſprits fuſſent plus portés à inventer des amuſemens que pendant celui de cette année. Je ne ſais ſi l'on en fait autant à Conſtantinople. Peut-être y invente-t-on des reſſources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur; mais je me félicite de n'en avoir pas beſoin, et me moque de ceux qui ont prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à ſe tromper; ils trouvent aiſément, pour de l'argent, des flatteurs qui leur en donneront à garder.

Puiſque mon exactitude ne vous eſt point à charge, ſoyez aſſuré, Monſieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous ſouhaite heureuſe. Que votre ſanté ſe fortifie comme Azof et Tangarock le ſont déjà.

Je vous prie d'être perſuadé de mon amitié et de ma ſenſibilité.

CATERINE.

LETTRE XXXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 février.

MADAME,

VOTRE Majeſté daigne m'apprendre que les hoſpodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Veniſe ; mais votre Majeſté ne pourrait-elle pas les faire ſouper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger? On dit que ces animaux d'Afrique ſe ſont approchés un peu trop près de quelques-uns de vos vaiſſeaux, et que vos canons les ont mis fort en déſordre : voilà un bon augure ; voilà votre Majeſté victorieuſe ſur les mers comme ſur la terre, et ſur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolution. Les ſultanes turques (1) ne réſiſteront pas plus que les Algériens. Pour les ſultanes du ſérail de *Mouſtapha* elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'aſſure que votre Majeſté très-impériale eſt à préſent maîtreſſe de la mer Noire, que M. de *Totleben* fait des merveilles avec les Mingreliennes et les Circaſſiennes, que vous triomphez par-tout. Je ſuis plus heureux que vous ne penſez, Madame, car, bien que je ne ſois ni ſorcier ni prophète, j'avais ſoutenu violemment qu'une partie de ces grands événemens arriverait, non pas tout. Je ne prévoyais

(1) On entend ici par ſultanes les vaiſſeaux commandans des flottes ottomanes.

pas qu'une flotte partirait de la Néva pour aller vers
1770. la mer de Marmara.

Cette entrepriſe vaut mieux que les chars de *Cyrus*, et ſurtout que ceux de *Salomon*, qui ne lui ſervirent à rien; mes chars, Madame, baiſſent pavillon devant vos vaiſſeaux.

Mais en feſant la guerre d'un pôle à l'autre, votre Majeſté n'aurait-elle pas beſoin de quelques officiers? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot, qui le ſert lui et ſon père depuis 1689. La religion l'a emporté ſur la reconnaiſſance; peut-être quelques officiers, quelques ſergens de ce régiment ambitionneraient la gloire de ſervir ſous vos drapeaux. Ils pourraient ſervir à diſcipliner des Monténégrins, ſi vos belliqueuſes troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave et ſage, qui aimerait mieux ſe battre pour vous que pour le grand-turc et ſes amis, s'il en a. Mais, Madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie exceſſive, la reconnaiſſance ſans bornes, le profond reſpect du vieil hermite des Alpes.

Votre Majeſté impériale a trop de juſtice pour ne pas gronder M. le chambellan, comte de *Schouvalof*, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthouſiaſte.

LETTRE

LETTRE XXXV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 février.

MADAME,

On dit qu'enfin *Mouſtapha* ſe réſout à demander grâce, qu'il commence à concevoir que votre Majeſté impériale eſt quelque choſe ſur le globe, et que l'étoile du Nord eſt plus forte que ſon croiſſant.

Je ne ſais ſi le chevalier de *Tott* ſera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins ſa Hauteſſe payera les frais du procès que ſa petiteſſe vous a intenté ſi mal à propos; et qu'il ſe défera de ſa belle coutume de loger aux ſept tours les miniſtres des puiſſances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devait armer l'Europe contre lui.

Votre Majeſté va reprendre ſes habits de légiſlatrice après avoir quitté ſa robe d'amazone: elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du Nord ſera bien plus brillante que nos ſoleils du Midi.

Je ſuis toujours fâché que mon étoile n'établiſſe pas ſon zénith directement ſur le canal de la mer Noire; mais enfin ſi la paix eſt écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguſte main la ſigne: je me ſoumets aux ordres du deſtin. C'eſt une autre ſacrée Majeſté qui de tout temps a mené les majeſtés de ce bas monde.

1770. Elle vient d'envoyer le duc de *Choiſeul*, et le duc de *Praſlin*, et le parlement de Paris à la campagne, au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape. Elle va ôter au pauvre *Ali-Bey* l'eſpérance d'être *Pharaon* en Egypte, et pourrait bien le réduire à l'état que *Joſeph* prédit au grand pannetier de *Pharaon*.

Le deſtin fait de ces tours-là tous les jours ſans y ſonger; les bons chrétiens comme vous, Madame, diſent que c'eſt la Providence, et je le dis auſſi pour vous faire ma cour.

Cependant, ſi votre Majeſté eſt prédeſtinée à ne point convenir des articles avec le divan, je ſupplie votre Providence de faire paſſer le Danube à vos troupes victorieuſes et de donner des fêtes à M. le prince *Henri* dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce deſtin qui m'a donné ſoixante et dix-ſept ans, et une ſanté ſi faible avec une paſſion ſi violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ſes héros.

J'ai le malheur de me mettre de loin à ſes pieds avec le plus profond reſpect.

L'hermite de Ferney.

P. S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemarck, dans laquelle ſe trouve le nom de votre Majeſté impériale, mais je n'oſe vous l'envoyer ſans votre permiſſion.

LETTRE XXXVI. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

Le premier mars.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hoſpodar de Moldavie eſt mort, que celui de Valachie qui ſe trouve ici, a beaucoup d'eſprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en chaſſent ſouvent.

Le ſultan avait fait un nouvel hoſpodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable ſe mettre en poſſeſſion de Buchareſt: il ne trouva que ſix à ſept mille hommes, avec leſquels il fut battu, comme il faut, au mois de janvier, et il penſa être fait priſonnier. La ſemaine paſſée j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Giorgione ſur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de ſeize mille hommes ſous cette place. Nous avons chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant d'autres remportés depuis le 4 de janvier.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut eſpérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui ſoutiennent qu'elle eſt hors d'état d'agir. Je trouve très-plaiſant que l'envie ait recours au menſonge pour en impoſer au monde. Un pareil aſſocié eſt toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaiſſeaux turcs qui exiſtent, manque de matelots. Les

1770. musulmans ont perdu l'envie de se laisser tuer pour les caprices de sa Hautesse.

M. *Totleben* a passé le Caucase, et il est en quartier d'hiver en Géorgie. Mais, comme la mauvaise saison est courte dans ces pays, j'espère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorsque la première division de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte *Czernischef*, alors ambassadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaisseaux avaient besoin de radoub, &c. L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'est faite sans de pareils inconvéniens : cela est neuf pour vous, chez nous c'est l'affaire de tous les jours.

Je souhaite, Monsieur, que vous ayez le plaisir de voir vos prophéties s'accomplir : peu de prophètes peuvent se vanter d'un tel avantage.

Soyez assuré, Monsieur, de mon amitié et de ma considération la plus distinguée.

CATERINE.

LETTRE XXXVII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 mars.

MADAME,

J'AURAIS eu l'honneur de remercier plutôt votre Majeſté impériale, ſi je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos ſujets. Il s'en faut beaucoup : je me flatte ſurtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre Majeſté m'a dit un grand mot ; je ne manque ni d'hommes, ni d'argent ; je m'en aperçois bien, puiſqu'elle fait acheter des tableaux à Genève, et qu'elle les paye fort cher. La cour de France ne vous reſſemble pas, elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

La lettre dont votre Majeſté a daigné m'honorer, m'était bien néceſſaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaiſir de mortifier les conteurs de mauvaiſes nouvelles.

Le roi de Pruſſe vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis ; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diverſion, et que vous tombaſſiez ſur *Mouſtapha* avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes diſent que ce gros cochon va ſe mettre à la tête de trois cents mille hommes ; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cents mille combattans avec tout ce qui ſuit pour le ſervice et la

1770. nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cents mille. Cela eſt bon du temps de *Cyrus* et de *Thomyris*, et lorſque *Salomon* avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliars de roubles en argent comptant, ſans parler de ſes flottes d'ophir.

Voici le temps où les flottes de votre Majeſté, qui ſont un peu plus réelles que celles de *Salomon*, vont ſe ſignaler. La terre et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fauſſes. J'oſe ſupplier votre Majeſté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoye les véritables. Ecrire un code de lois d'une main, et battre *Mouſtapha* de l'autre, eſt une choſe ſi neuve et ſi belle, que vous excuſez ſans doute, Madame, mon extrême curioſité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aye le plaiſir d'en parler à *Pierre le grand*, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'eſpère lui parler auſſi d'un jeune prince *Galitzin* qui me fait l'honneur de coucher ce ſoir dans ma chaumière de Ferney. Je ſuis toujours enchanté de l'extrême politeſſe de vos ſujets. Il ont autant d'agrément dans l'eſprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas ſi poli du temps de *Catherine première*. Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princeſſe votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuſe, Madame; achevez tous vos ouvrages; ſoyez la gloire du ſiècle et de l'Europe. Je recommande *Mouſtapha* à vos braves troupes: ne

pourrait-il pas aller paſſer le carnaval de 1771 à Veniſe avec *Candide*? 1770.

Je reçois une lettre de M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la petaudière polonaiſe ne les a pas arrêtées.

Que votre Majeſté impériale daigne toujours agréer mon profond reſpect, mon admiration et mon enthouſiaſme pour elle.

LETTRE XXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 31 mars.

MONSIEUR, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je ſouhaite que celle-ci trouve votre ſanté tout-à-fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de *Mathuſalem*. Je ne ſais pas au juſte ſi les années de cet honnête homme avaient douze mois; mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liſte civile en Angleterre.

Vous verrez, Monſieur, par la feuille ci-jointe ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, ſur le compte deſquelles je ne doute point qu'on ne débite mille fauſſetés. C'eſt la reſſource d'une cauſe faible et injuſte que de faire flèche de tout bois. Les gazettes de Paris et de Pologne ayant mis ſur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles ſe

font aviſées de faire mourir mon armée par la peſte.
1770. Ne trouvez-vous pas cela très-plaiſant? Au printemps apparemment les peſtiférés reſſuſciteront pour combattre. Le vrai eſt qu'aucun des nôtres n'a eu la peſte.

Je ne puis qu'être très-ſenſible à votre amitié, Monſieur: vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'aſſiſter. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Pruſſe, mais j'eſpère que je n'aurai pas beſoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre *Mouſtapha*.

Puiſque vous trouvez trop fort le compte de trois cents mille hommes à la tête deſquels l'on prétend que le Sultan marchera en perſonne; il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année paſſée; il vous fera juger de ce fantôme ſelon ſa vraie valeur. Au mois d'octobre *Mouſtapha* trouva à propos de déclarer la guerre à la Ruſſie: il n'y était pas plus préparé que nous. Lorſqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna; car on lui avait fait eſpérer beaucoup de choſes qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de ſon empire, un million cent mille hommes ſe rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, paſſer l'hiver à Moſcou, et écraſer la Ruſſie.

La Moldavie ſeule eut ordre de fournir un million de boiſſeaux de grains pour l'armée innombrable des muſulmans. Le hoſpodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impoſſible. Mais il reçut un ſecond commandement d'exécuter les ordres donnés; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait consister en six cents pièces de canon qu'on assigna des arsenaux; mais lorsqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laissa là le plus grand nombre; et il n'y eut qu'une soixantaine de pièces qui marchèrent. 1770.

Enfin, au mois de mars plus de six cents mille hommes se trouvèrent à Andrinople. Mais comme ils manquaient de tout, la désertion commença à s'y mettre. Cependant le visir passa le Danube avec quatre cents mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingt mille sous Choczin le 28 d'auguste. Vous savez le reste. Mais vous ignorez peut-être que le visir repassa, lui septième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorsqu'il se retira à Balada. C'était tout ce qui lui restait de cette prodigieuse armée. Ce qui n'avait pas péri, s'était enfui dans la résolution de retourner chez soi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la résistance. Ce que je vous dis est vrai; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choses, de peur qu'elles ne parussent fabuleuses.

Tout ce que je sais de ma flotte, c'est qu'une partie est sortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plutôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en son temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empressement que vous le souhaitez.

Vous me priez, Monsieur, d'achever incessamment

1770. et la guerre et les lois, afin que vous en puiſſiez porter la nouvelle à *Pierre le Grand* dans l'autre monde : permettez que je vous diſe que ce n'eſt pas le moyen de me faire finir de ſitôt. A mon tour, je vous prie bien ſérieuſement de remettre cette partie le plus long-temps que faire ſe pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui ſont dans l'autre. Si là bas, ou là haut, chacun a le choix de paſſer ſon temps avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et compoſé pour ma ſatisfaction. J'eſpère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de converſation dans la journée : *Henri IV* ſera de la partie, *Sully* auſſi, et point *Mouſtapha*.

Je vois toujours avec bien du plaiſir le ſouvenir que vous avez de ma mère, qui eſt morte bien jeune et à mon grand regret.

Soyez aſſuré, Monſieur, de tous les ſentimens que vous me connaiſſez, et de l'eſtime diſtinguée que je ne ceſſerai d'avoir pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXXIX. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

MADAME,

MON enthouſiaſme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre Majeſté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui ſoit plus enchanté de votre ſupériorité continuelle ſur les circoncis que moi miſérable baptiſé dans l'Egliſe romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au-delà du Caucaſe, les autres ſur les bords du Danube, et vos flottes dans la mer Egée. Je plains fort le hoſpodar de la Moldavie. Ce pauvre gète n'a pas joui long-temps de l'honneur de voir *Thomyris*. Pour le hoſpodar de la Valachie, puiſqu'il a de l'eſprit, il reſtera à votre cour.

Il ne reſte plus d'autre reſſource à vos ennemis, que de mentir.

Les gazetiers reſſemblent à M. de *Pourceaugnac* qui diſait : Il m'a donné un ſoufflet, mais je lui ai bien dit ſon fait.

Je m'imagine très-ſérieuſement que la grande armée de votre Majeſté impériale ſera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous ſupplie de me pardonner ſi j'oſe inſiſter encore ſur les chars

1770. de *Thomyris*. Ceux qu'on met à vos pieds ſont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne ſuis point du métier des homicides. Mais hier deux excellens meurtriers allemands m'aſſurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il ſerait impoſſible à un bataillon ou à un eſcadron de réſiſter à l'impétuoſité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains ſe moquaient des chars de guerre, et ils avaient raiſon; ce n'eſt plus qu'une mauvaiſe plaiſanterie quand on y eſt accoutumé : mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en déſordre. Je ne ſais d'ailleurs rien de moins diſpendieux et de plus aiſé à manier. Un eſſai de cette machine, avec trois ou quatre eſcadrons ſeulement, peut faire beaucoup de bien ſans aucun inconvénient.

Il y a très-grande apparence que je me trompe, puiſqu'on n'eſt pas de mon avis à votre cour; mais je demande une ſeule raiſon contre cette invention. Pour moi j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la choſe; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils diſent qu'il n'y a que les chevaux de friſe qui puiſſent rendre cette manœuvre inutile, car pour le canon le riſque eſt égal des deux côtés; et après tout, on ne haſarde de perdre par eſcadron que deux charrettes, quatre chevaux et quatre hommes.

Encore une fois, je ne ſuis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous ſervir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à ſervir votre

Majeſté impériale, ont pris parti; les uns ſont rentrés au ſervice ſavoyard, les autres ſont allés en France; il y en a un qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, conſiſtant en ſix cents hommes. Genève eſt actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en deçà du Rhin. Il y a eu même quatre perſonnes aſſaſſinées par derrière dans l'Egliſe militante de *Calvin*. Je m'imagine que dorénavant l'Egliſe grecque en uſera ainſi, et qu'elle ne verra plus que le dos des muſulmans; en ce cas, les chars ne feront bons qu'à courir après eux. 1770.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté, comme le hoſpodar de Valachie, et j'envie ſa deſtinée.

Que votre Majeſté impériale daigne toujours agréer le profond reſpect, la reconnaiſſance et l'admiration du vieil hermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan; mais il ne me dit point le jour où votre cour ſera dans Stamboul.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 18 mai.

MADAME,

Les glaces de mon âge me laiſſent encore quelque feu; il s'allume pour votre cauſe. On eſt un peu *Mouſtapha* à Rome et en France; je ſuis *Catherin*, et je mourrai *Catherin*. La lettre dont votre Majeſté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me

1770. comblait de joie; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de viciſſitudes, et je n'en voulais pas; on dit que les Turcs ont repaſſé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie; il faudra donc les battre encore : mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens ſont en petit nombre; enfin, on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponſe je maudis *Mouſtapha*, et je prie la *ſainte Vierge* de ſecourir les fidelles. Je ſuis sûr que vos meſures ſont bien priſes en Gréce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins ſe joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Egypte a ſecoué le joug de *Mouſtapha*, je ne doute pas que votre Majeſté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèſe, aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos ſaïques; ainſi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Egypte, ni de la Gréce, ni du Voncara d'Enghis. Vous aſſaillez ce vaſte empire depuis Colchos juſqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles ſont moins grandes que ce que votre Majeſté a fait juſqu'ici. Le revers, annoncé de la Valachie, m'ôte le ſommeil ſans m'ôter l'eſpérance : le roman des chars

de *Cyrus* me plaît toujours dans un terrain ſec comme les plaines d'Andrinople et le voiſinage de Stamboul. 1770.

Je ne trouve point que les tableaux génevois ſoient trop chers, je trouve ſeulement votre Majeſté impériale généreuſe; mais j'oſerais déſirer cent capitaines de plus au lieu de cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevaſſiez votre code, plus beau que celui de *Juſtinien*, dans la ville où il le ſigna. Si votre Majeſté veut me rendre la ſanté et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère *Ganganelli*, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec ſon cordon.

Je redouble mes vœux; mon ame eſt aux pieds de votre Majeſté impériale.

LETTRE XLI.

DE L'IMPÉRATRICE.

Le 20 de mai.

MONSIEUR, vos deux lettres, la première du 10, et la ſeconde du 14 d'avril, me ſont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluſes. Tout de ſuite j'ai commandé deux chars ſelon le deſſin et la deſcription que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous ſuis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma préſence, bien entendu qu'ils ne feront mal à perſonne dans ce moment-là. Nos militaires

1770. conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne paſſée était d'entourer nos troupes en ſe diſperſant, et qu'il n'y avait jamais un eſcadron ou un bataillon enſemble. Les janiſſaires ſeuls choiſiſſaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, &c. pour attaquer par troupes ; et alors les canons font leur effet. En pluſieurs occaſions nos ſoldats les ont reçus à coup de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raiſon, Monſieur ; l'Egliſe grecque voit juſqu'ici par-tout le dos des muſulmans, et même en Morée. Quoique je n'aye point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'eſt emparée du Péloponèſe, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en eſt quelque choſe. La moitié de la flotte n'y était point encore lorſque la deſcente s'eſt faite.

Soyez aſſuré, Monſieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je ſuis très-ſenſible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à *Mouſtapha* de près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

Quoi qu'il en ſoit, je vous prie d'être perſuadé que *Caterine II* ne ceſſera jamais d'avoir une eſtime et une conſidération particulière pour l'illuſtre hermite de Ferney.

LETTRE

1770.

LETTRE XLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 27 de mai.

MONSIEUR, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte *Féodor Orlof*, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello mes troupes ſe joignirent aux Grecs qui déſiraient de recouvrer leur liberté. Ils ſe partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte, et le ſecond celui de légion du nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Paſſava, de Berdoni, et de Miſiſtra qui eſt l'ancienne Sparte. La ſeconde s'en alla prendre Calamata, Léontari et Arcadie. Ils firent quatre mille priſonniers turcs dans ces différentes places qui ſe rendirent après quelque défenſe; celle de Miſiſtra ſurtout fut plus ſérieuſe que les autres.

La plupart des villes de la Morée ſont aſſiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron; mais cette dernière ville n'était point priſe encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait ſi bien la réduction dans peu, qu'on avait déjà dépêché trois vaiſſeaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était paſſée entre les Grecs et les Turcs, au paſſage de l'iſthme de Corinthe. Le

1770. commandant turc a été fait prisonnier en cette occasion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, Monsieur, parce que je sais qu'elles vous feront plaisir, et que cela est bien authentique puisqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte aussi par-là de la promesse que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles aussitôt que je les aurais reçues. Soyez assuré, Monsieur, de l'invariabilité de mes sentimens.

CATERINE.

Voilà la Grèce au point de redevenir libre, mais elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été: cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

LETTRE XLIII. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

A ma maiſon de campagne de Czarscozelo, le 6 juin.

MONSIEUR, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai que j'ai reçue hier au ſoir, parce que je vous vois en peine. Les viciſſitudes que les adhérens de *Mouſtapha* répandent que mon armée doit avoir eſſuyées, la perte de la Valachie, ſont des contes dont je n'ai ſenti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne ſoit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'exiſte. Je vous ai mandé, la poſte paſſée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraiſſent aſſez ſatisfeſantes. J'eſpère que par votre interceſſion la *ſainte Vierge* n'abandonnera pas les fidelles.

Dormez tranquillement, Monſieur; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne ceſſez de me témoigner, je prends hardiment ce titre) vont un train très-honnête: elle-même en eſt contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, eſt merveilleuſement équipée! Faute de matelots, on a mis ſur les vaiſſeaux de guerre les jardiniers du ſérail.

1770. Après avoir bien bataillé, viendra la paix ; temps pendant lequel j'eſpère achever mon code.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien, et ſoyez aſſuré qu'on ne ſaurait ajouter à la ſenſibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien auſſi n'égale l'eſtime que j'en fais.

CATERINE.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

MADAME,

J'AI reçu la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout ; mon admiration eſt ſtérile, mais elle voudrait vous ſervir : encore une fois je ne ſuis pas du métier, mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, ſoutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout eſcadron ennemi qui marcherait régulièrement ; vos officiers en conviennent : le cas peut arriver. Il eſt difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en déſordre, diſperſés et voltigeans vers les flancs de votre armée ; mais s'ils combattent d'une manière ſi irrégulière, en ſauvages ſans diſcipline, vous n'aurez pas beſoin des chars de *Thomyris ;* il ſuffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

Je ne conçois pas comment votre Majeſté n'eſt pas encore maîtreſſe de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris; mais peut-être ces deux places ſont-elles priſes, et nous n'en avons pas encore la nouvelle. 1770.

Les gazettes me ſont toujours une peine égale à mon attachement; je crains que les Turcs ne ſoient en force dans le Péloponèſe.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Egypte; tout cela m'inquiéte pour mes chers Grecs et pour vos armes victorieuſes qui ne me ſont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis; j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaiſſeaux de ligne contre Conſtantinople.

Votre entrepriſe ſur la Gréce eſt ſans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans; mais il faut qu'elle réuſſiſſe pleinement: ce n'eſt pas aſſez qu'elle vous faſſe un honneur infini. *Où eſt le profit, là eſt la gloire*, diſait notre roi *Louis XI* qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre Majeſté impériale ſur le ſofa de *Mouſtapha*. Son palais eſt aſſez vilain, ſes jardins auſſi; vous auriez bientôt fait de cette priſon le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire ſi vous eſpérez y parvenir. Il me ſemble qu'il ne faudrait qu'une bataille, elle ſerait déciſive.

Je ne reviens point de ma ſurpriſe. Votre Majeſté eſt obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Beſſarabie, dans la Géorgie; et elle

—— trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je
1770. ſuis ſtupéfait et confus autant que reconnaiſſant. Daignez toujours agréer mon profond reſpect et mon enthouſiaſme pour votre Majeſté impériale.

Le très-vieux hermite de Ferney.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

MADAME,

VOTRE lettre du 6 juin, que je ſoupçonne être du *nouveau ſtyle*, me fait voir que votre Majeſté impériale prend quelque pitié de ma paſſion pour elle. Vous me donnez des conſolations, mais auſſi vous me donnez quelques craintes afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes conſolations ſont vos victoires, et ma crainte eſt que votre Majeſté ne faſſe la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Gréce nous viennent quelquefois un peu plutôt par la voie de Marſeille qu'elles n'arrivent à votre Majeſté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèſe eſt à vous.

Si *Ali-Bey* s'eſt en effet emparé de l'Egypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croiſſant des Turcs ; et l'étoile du Nord eſt certainement beaucoup plus puiſſante que leur lune. Pourquoi

donc faire la paix quand on peut pouſſer ſi loin ſes conquêtes ? 1770.

Votre Majeſté me dira que je ne penſe pas aſſez en philoſophe, et que la paix eſt le plus grand des biens. Perſonne n'eſt plus convaincu que moi de cette vérité ; mais permettez-moi de déſirer très-fortement que cette paix ſoit ſignée de votre main dans Conſtantinople. Je ſuis perſuadé que ſi vous gagnez une bataille un peu honnête en de çà ou en de là du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occaſion ; ils ont des vaiſſeaux et quelques troupes. Lorſqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diverſion de l'empereur en Hongrie : ils ont aujourd'hui une protection bien plus puiſſante ; il me paraît que ce n'eſt pas le temps d'héſiter.

Mouſtapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte eſt encore que les princes chrétiens, ou ſoi-diſant tels, ne ſoient jaloux de l'étoile du Nord : ce ſont des ſecrets dans leſquels il ne m'eſt pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne ſoient dérangées par vos victoires mêmes ; mais je crois celles de *Mouſtapha* plus en déſordre par ſes défaites. On dit que votre Majeſté fait un emprunt chez les Hollandais ; le padisha turc ne pourra emprunter chez perſonne, et c'eſt encore un avantage que votre Majeſté a ſur lui.

Je paſſe de mes craintes à mes conſolations. Si vous faites la paix, je ſuis bien sûr qu'elle ſera très-glorieuſe, que vous conſerverez la Moldavie, la Valachie,

1770. Azof, et la navigation sur la mer Noire, au moins jusqu'à Trébisonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs ? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte? Vous renouvelerez sans doute les jeux isthmiques, dans lesquels les Romains assurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public ; et ce sera l'action la plus glorieuse de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reste des troupes en Gréce? Je voudrais encore que le cours du Danube, et que la navigation sur ce fleuve vous appartinssent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Bessarabie. Je ne sais si j'en demande trop ou si je n'en demande pas assez : ce sera à vous de décider et de faire frapper une médaille qui éternisera vos succès et vos bienfaits. Alors *Thomyris* se changera en *Solon*, et achevera ses lois tout à son aise. Ces lois seront le plus beau monument de l'Europe et de l'Asie; car, dans tous les autres Etats, elles sont faites après coup, comme on calfate des vaisseaux qui ont des voies d'eau ; elles sont innombrables, parce qu'elles sont faites sur des besoins toujours renaissans ; elles sont contradictoires, attendu que ces besoins ont toujours changé; elles sont très-mal rédigées, parce qu'elles ont presque toujours été écrites par des pédans, sous des gouvernemens barbares. Elles ressemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hasard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueuses.

Enfin, que votre Majesté donne des lois à deux mille lieues de pays, après avoir donné sur les oreilles à *Moustapha*.

Voilà les consolations du vieux hermite qui,

juſqu'à ſon dernier moment, ſera pénétré pour vous du plus profond reſpect, de l'admiration la plus juſte, et d'un dévouement ſans bornes pour votre Majeſté impériale. 1770.

LETTRE XLVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 21 juillet.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre et à vos queſtions du 4 juillet, je vous annonce que, ſelon vos ſouhaits, le comte *Romanzof*, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complette ſur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchemens qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après leſquelles mes troupes ſe trouvèrent maîtreſſes du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de proviſions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de priſonniers.

Notre perte n'eſt point conſidérable: il n'y a pas même eu un officier de marque bleſſé ou tué. Au départ du courrier on pourſuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingts mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

Le comte *Romanzof* me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée,

1770. qui doit être la plus belle des tentes poſſibles. Le ſiége de Bender doit être commencé dans ce moment ; et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, ſi vous ne m'aviez paru déſirer d'en être informé.

Soyez perſuadé du cas que je fais de votre amitié; j'y répondrai toujours avec empreſſement, quelque affaire que j'aye.

CATERINE.

LETTRE XLVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 2 d'auguſte.

MONSIEUR, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte *Romanzof* avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps conſidérable de turcs; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, &c. ſur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaiſir aujourd'hui de vous informer qu'hier au ſoir un courrier du comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complette ſur celle du ſeigneur *Mouſtapha*, commandée par le viſir *Ali-Bey*, par l'aga des janiſſaires et par ſept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchemens : leur artillerie au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, ſont tombés entre nos

mains. Leur perte eſt conſidérable; la nôtre ſi modeſte que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraiſſe fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures. 1770.

Le comte de *Romanzof*, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, tels que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais ſeulement où ſont-ils? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés ſur les hauteurs que baigne le Kogul, ruiſſeau à vingt-cinq werſtes du Danube, ayant Iſmaïlof derrière eux.

Mais, Monſieur, mes nouvelles ne ſe bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne ſoient point directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napôli de Romanie, et qu'elle a diſperſé les vaiſſeaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le ſiége de Bender a été ouvert encore le 21 juillet. Le prince *Proſorofski* a fait un butin immenſe en beſtiaux de toute eſpèce, entre Oczakof et Bender. Ma flotte d'Azof croit en grandeur et en eſpérance en face du ſeigneur *Mouſtapha*.

Je ne puis rien vous dire de Brahilof, ſinon que c'eſt un vieux château ſur le bord du Danube, que le général *Renne* avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Gréce. J'ai fait mon poſſible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Moſcou. Je ne ſais ce qui en ſera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le ſultan a eu recours aux prophètes, aux ſorciers, aux devins,

1770. et aux fous qui paſſent pour ſaints chez les muſulmans. Ils lui ont prédit que le 21 ſerait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de ſuite ſa Hauteſſe a envoyé un courrier au viſir, pour lui dire de paſſer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureuſe conſtellation. Nous verrons un peu ſi les revers pourront ramener ce prince à la raiſon, et s'ils ne le déſabuſeront pas des tromperies et des menſonges.

Vos chers Grecs ont donné dans pluſieurs occaſions des preuves de leur ancien courage, et l'eſprit ne leur manque pas.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien: continuez-moi votre amitié et ſoyez aſſuré de la mienne.

CATERINE.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 auguſte.

MADAME,

CHAQUE lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu par-tout de grands déſavantages; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie; que la peſte s'était miſe dans vos armées; que tous les revers avaient ſuccédé à vos ſuccès: votre Majeſté

eſt mon médecin ; elle me rend une pleine ſanté. Je ne manque pas d'écrire ſur le champ l'état des choſes, dès que j'en ſuis inſtruit ; j'alonge les viſages de ceux qui attriſtaient le mien. 1770.

Daignez donc, Madame, avoir la bonté de me conſerver cette ſanté que vous m'avez rendue ; il ne faut pas abandonner ſon malade dans ſa convaleſcence.

J'ai encore de petits reſſentimens de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne ſe décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle poſitive de la révolution de l'Egypte.

Il y a un Brahilof, un Bender qui me cauſent encore des inſomnies ; je vois dans mes rêves leurs garniſons priſonnières de guerre, et je me réveille en ſurſaut.

Votre Majeſté dira que je ſuis un malade bien impatient, et que les Turcs ſont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chaſſés ſi loin qu'ils ne revinſſent jamais.

Nous autres Français, Madame, nous valons mieux qu'eux : nous diſons prodigieuſement de ſottiſes, nous en feſons beaucoup, mais tout cela paſſe bien vîte ; on ne s'en ſouvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation ſemble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleverſé trente lieues de pays à Saint-Domingue ; on dit : C'eſt dommage ; et on va à l'opéra. Les affaires les plus ſérieuſes ſont tournées en ridicule.

Nous ſommes actuellement dans la plus belle ſaiſon du monde ; voilà un temps charmant pour battre les

1770. Turcs. Eſt-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houſſards? ne ſe préſenteront-ils jamais bien ferrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniques?

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques turcs; on dit que pour un chrétien c'eſt une œuvre fort agréable à DIEU. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance; mais les hommes ſont pétris de contradictions; et d'ailleurs votre Majeſté me tourne la tête.

Encore une fois, Madame, quelques nouvelles par charité de cinq ou ſix villes priſes et de cinq ou ſix combats gagnés, quand ce ne ſerait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus vive impatience.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XLIX. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ d'auguſte.

MONSIEUR, vous me dites, dans votre lettre du 20 de juillet, que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires ſont vos conſolations : voici une petite doſe de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les ſuites de la bataille du Kogul. Mes troupes ſe ſont avancées ſur le Danube, et ont pris poſte ſur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Iſakhi. Le viſir et l'aga des janiſſaires ſe ſont ſauvés ſur l'autre bord; mais le reſte qui a voulu les imiter a été tué, noyé, et diſperſé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janiſſaires ont été faits priſonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immenſe et une grande quantité de vivres de toute eſpèce ſont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé ſur le champ prier le maréchal comte de *Romanzof* de les laiſſer paſſer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il exigeait leur hommage ; et il a envoyé un corps conſidérable ſur la gauche, vers Iſmaïlof, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous ſavons qu'ils ne demandent pas mieux.

Vous ne voulez point de paix, Monſieur : ſoyez tranquille ; juſqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'eſt une bonne choſe que la

1770. paix; lorſqu'elle exiſtait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre en vérité a des momens bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'eſt qu'on n'y aime point ſon prochain comme ſoi-même. J'étais accoutumée à penſer qu'il n'eſt pas honnête de faire du mal aux gens; je me conſole cependant un peu aujourd'hui en diſant à *Mouſtapha : Tu l'as voulu, George Dandin !* Et après cette réflexion, je ſuis à mon aiſe comme ci-devant.

Les grands événemens ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point auſſi que le moment de la paix ſoit bien proche. Il eſt plaiſant qu'on faſſe accroire aux Turcs que nous ne pourrons point ſoutenir long-temps la guerre. Si la paſſion n'inſpirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que *Pierre le grand* ſoutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Perſans, ſans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Ruſſie eſt toujours ſortie de chacune de ces guerres plus floriſſante qu'auparavant; et ce ſont les guerres qui ont mis l'induſtrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle reſſource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, Monſieur, me paraît reſſembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux iſthmiques.

Au

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la prise d'Ismaïlof avec quelques circonstances assez singulières. 1770.

Le visir, avant de passer le Danube, harangua ses troupes, et leur dit qu'il était impossible de résister plus long-temps aux Russes; que lui visir se voyait dans la nécessité de passer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtimens qu'il pourrait pour les sauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer sa promesse, si les troupes russes venaient à les attaquer, il leur conseillait de mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espèce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte *Romanzof* a envoyé un corps à droite vers votre Brahilof qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

CATERINE.

1770.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguſte.

MADAME,

Mes craintes ſont diſſipées, malgré tous les efforts des diſſidens de Pologne et des gazetiers des autres pays; votre victoire complette remportée ſur les Ottomans auprès du Pruth eſt une terrible réponſe.

Que votre Majeſté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne ſuis plus en peine de la Gréce ſur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtreſſe de Navarin et de pluſieurs autres places. Il n'eſt pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorſque vous battez les Turcs ſur mer comme ſur terre; et quand même la diviſion de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Gréce, ce ſerait toujours une entrepriſe qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'eſt rien fait de ſi grand depuis *Annibal;* et cet *Annibal*, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réuſſi qu'à porter la terreur aux portes de Conſtantinople, à mener vos troupes juſqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos Etats d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout eſpérer.

Si vous voulez pouſſer vos conquêtes, vous les étendrez, je penſe, où il vous plaira; et ſi vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi je veux toujours que votre Majeſté aille ſe faire couronner à Conſtantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle eſt preſque auſſi forte que celle avec laquelle je ſuis attaché à votre perſonne et à votre gloire : et puiſque vous êtes devenue ma paſſion dominante, je me flatte que votre Majeſté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond reſpect et le dévouement inviolable du vieux hermite de Ferney. 1770.

LETTRE LI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{18}{31}$ d'auguſte.

MONSIEUR, au riſque de vous importuner trop ſouvent, il faut que je vous diſe qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte *Totleben*, a pris aux Turcs les deux forts, ſitués au delà du mont Caucaſe, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, ſur le Phaſe qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne ſont plus qu'à ſoixante werſtes de cette mer. L'ancienne Trébiſonde eſt à leur gauche. *Salomon*, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'épouſe de ce prince vint dans le camp ruſſe, et pria le général de permettre qu'à la priſe de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans

1770. la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refusée.

Ce Bagdat n'est ni aussi beau ni aussi grand que celui des *Mille et une nuits*. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, *Mouſtapha* bien accommodé, et les gazettes bien menteuses?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prise de ces villes, le prince *Héraclius* a battu les Turcs sous Acalziké.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières: on n'en saurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite,

CATERINE.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 septembre.

MADAME,

J'ETAIS si plein des victoires de votre Majesté impériale, et si bouffi d'enthousiasme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Prusse m'écrivait sur votre respectable personne, et sur le peu respectable *Mouſtapha;* voici ces vers:

Si monsieur le Mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ses spahis mis en hachi;
Et de certaine impératrice,
(Qui vaut seule deux empereurs)

Reçu pour prix de ſon caprice
Des leçons qui devraient rabaiſſer ſes hauteurs. 1770.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans :
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans :
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

Je n'ai pas l'honneur de penſer comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Gréce et ſur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux dans votre ſituation être ſecourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.

Les dernières lettres de Veniſe diſent que dans une émeute populaire, les fidelles muſulmans ſe ſont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambaſſadeur de France, et preſque tous ſes domeſtiques ; que l'ambaſſadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en ſe déguiſant en matelot ; que le baile de Veniſe s'eſt long-temps défendu dans ſa maiſon ; et qu'à la fin le grand ſeigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe n'armeraient pas ſur le champ pour venger le droit des gens ? Vous ſeule le ſoutenez, Madame ; auſſi vous ſeule jouirez d'une gloire immortelle.

Que votre Majeſté impériale me permette de me mettre à ſes pieds.

Le vieil hermite de Ferney.

1770.

LETTRE LIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{31}{11}$ auguſte. ſeptembre.

MONSIEUR, quoique cette fois-ci, en réponſe à votre lettre du 11 d'auguſte, je n'aye point à vous donner de grands faits de guerre, j'eſpère ne pas nuire à votre convaleſcence en vous diſant qu'après la priſe d'Iſmaïlof les Tartares du Bourjak et de Belgorod ſe ſont ſéparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et ſe ſont rangés enſuite ſous la protection de la Ruſſie. Ils ont donné des otages, et ont prêté ſerment ſur l'Alcoran de ne plus ſeconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à moins qu'il ne ſe ſoumette aux mêmes conditions, c'eſt-à-dire de vivre tranquille ſous la protection de la Ruſſie, et de ſe détacher de la Porte. On ne ſait pas ce qu'eſt devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, ſi-non lui, du moins une grande partie de ſon monde embraſſera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuſte; ils n'avaient aucun ſujet de plainte; le commerce interrompu avec l'Ukraine leur cauſait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient eſpérer d'avantages par les rapines.

Les muſulmans diſent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes:

cela fait horreur, j'en conviens ; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu. 1770.

Je n'oſerais, d'après cela, vous demander, Monſieur, ſi vous êtes content ; parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je ſuis perſuadée que vous ne ſauriez voir le malheur de tant d'hommes ſans en reſſentir de la peine. J'eſpère pourtant que cette même amitié vous conſolera du malheur des Turcs : vous ſerez tolérant et humain ; et il n'y aura aucune contradiction dans vos ſentimens. Il eſt impoſſible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conſervez-moi, je vous prie, votre amitié, et ſoyez aſſuré que j'y ſuis très-ſenſible.

CATERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau : un grand nombre de déſerteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'eſt une choſe dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déſerteurs aſſurent qu'ils ſont mieux traités chez nous qu'ils ne le ſont chez eux.

1770.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 ſeptembre.

MADAME,

Nous ſavions, par Veniſe et par Marſeille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'inſtant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre Majeſté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de *Romanzof* ſur ce viſir *Ali-Bey*, et ſur tant de bachas ſuivis de cent cinquante mille hommes.

Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi-content, puiſque *Mouſtapha* eſt à demi-détrôné. Je lui ſais bon gré de conſulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été de tout temps de la même eſpèce; la ſeule différence eſt que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides muſulmans en admettent quatre cent quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Teſtament; cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'*Ali-Beg* ou *Ali-Bey*.

Je vois plus que jamais que les chars de *Cyrus* ſont fort inutiles à vos troupes victorieuſes. Si elles rencontrent *Ali-Bey* une ſeconde fois, elles le battront infailliblement; mais il faut traverſer le Danube en préſence d'une armée qui eſt encore

nombreuſe. Il n'y a rien que je ne croye M. le comte de *Romanzof* capable de faire; mais oſera-t-on tenter ce paſſage, après lequel il faudrait abſolument ou prendre Conſtantinople, ou n'avoir point de retraite? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux, et je me tais. 1770.

Ceux qui ſouhaitaient des revers à votre Majeſté ſeront bien confondus. Eh, pourquoi lui ſouhaiter des diſgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe! Ce ſont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec; car ſi vous étiez ſouveraine de Conſtantinople, votre Majeſté établirait bien vîte une belle académie grecque. On vous ferait une Cateriniade; les *Zeuxis* et les *Phidias* couvriraient la terre de vos images; la chute de l'empire ottoman ſerait célébrée en grec; Athènes ſerait une de vos capitales; la langue grecque deviendrait la langue univerſelle; tous les négocians de la mer Egée demanderaient des paſſe-ports grecs à votre Majeſté.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent ſi tard à ſe faire grecs. Je ſuis auſſi un peu fâché contre cet *Ali* d'Egypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre; deux victoires ſur mer et deux victoires ſur terre ſont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre Majeſté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour *Mouſtapha*.

Que votre Majeſté impériale ſoit toujours auſſi heureuſe qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond reſpect, la joie et l'attachement inviolable du vieil hermite des Alpes.

1770.

LETTRE LV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{10}{21}$ de ſeptembre.

MONSIEUR, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la priſe d'une demi-douzaine de villes : je penſe vous avoir déjà dit la nouvelle de la priſe d'Iſmaïlof ſur le Danube ; j'y ajoute aujourd'hui celle de la fortereſſe de Kilia-Nova. Après pluſieurs jours de tranchée ouverte, la garniſon turque de cinq mille hommes a été renvoyée ſur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio ; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaiſſeaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Aſie.

J'eſpère, Monſieur, que vous ne ſerez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaiſir à nous faire battre ſur le papier, ſont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conſerver votre amitié, et d'être aſſuré, &c.

CATERINE.

LETTRE LVI. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 ſeptembre.

MADAME,

VIVE l'auguſte, l'adorable *Caterine*! Vivent ſes troupes victorieuſes! Sa lettre du 20 auguſte, *nouveau ſtyle*, eſt du plus beau ſtyle dont on ait jamais écrit. L'armée d'*Alexandre* forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie eſt contrainte d'admirer.

Votre Majeſté a bien raiſon; la guerre eſt très-utile à un pays quand on la fait avec ſuccès ſur les frontières. La nation devient alors plus induſtrieuſe, plus active, comme plus terrible. Les Turcs ſont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'eſpérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le viſir repaſſe le Danube en déſordre, le général *Tottleben* a vaincu un corps conſidérable de turcs vers Erzerom, et s'eſt même emparé de cette ville.

Si la choſe eſt vraie, il me ſemble que votre Majeſté ne peut héſiter à ſuivre ſa deſtinée qui l'appelle à ſi haute voix. La plus grande des révolutions eſt commencée; votre génie l'achevera. J'ai dit, il y a long-temps, que ſi jamais l'empire turc eſt détruit, ce ſera par la Ruſſie; mon auguſte impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix après la lettre dont elle m'honore.

1770. Un grand monarque m'avait mandé que non-seulement votre Majeſté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération ; je ne vois pas pourquoi tant ſe modérer avec ce *Mouſtapha*, qui ne ſe modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix en la redoutant, quand je diſais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre Majeſté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préſerve de l'en ſoupçonner ; mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître : il eſt temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils ſoient libres ſous ſes drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne paſsât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très-difficile à traverſer en préſence des Turcs, et la retraite plus difficile ; mais à préſent tout me paraît aiſé ; la terreur s'eſt emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je ſuis perſuadé que dix mille de vos ſoldats battraient cinquante mille oſmanlis.

Je ne ſuis pas ſurpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choſes, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Gréce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Conſtantinople. Si cette révolution de l'Egypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me ſemble qu'il a manqué aux Vénitiens la prémière des qualités en politique, la hardieſſe. La

fineſſe n'a jamais réuſſi à perſonne dans les grandes choſes ; elle n'eſt bonne que pour les moines. 1770.

Mais devant qui oſé-je me livrer à mes idées ? Je parle au génie tutélaire du Nord ; je dois me taire, impoſer ſilence à mon enthouſiaſme, et reſter dans les bornes du profond reſpect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre Majeſté impériale, pour le peu que j'ai à vivre.

L'hermite de Ferney.

LETTRE LVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{16}{27}$ ſeptembre.

MONSIEUR, que de choſes j'ai à vous dire aujourd'hui ! je ne ſais par où commencer.

Ma flotte, non pas ſous le commandement de mes amiraux, mais ſous celui du comte *Alexis Orlof*, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée tout entière dans le port de Cheſme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaiſſeaux de toute eſpèce ont été réduits en cendres. Je n'oſe dire le nombre des muſulmans qui ont péri : on le fait monter juſqu'à vingt mille.

Un conſeil général de guerre avait terminé la déſunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui ſe trouvait ſur cette flotte, et qui au reſte était leur ancien dans le ſervice. Le réſultat fut unanimement approuvé de

1770. tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros ſont nés pour les grands événemens.

La flotte turque fut pourſuivie depuis Napoli de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux repriſes, juſqu'à Scio. Le comte *Orlof* ſavait qu'un renfort était parti de Conſtantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant l'ennemi ſans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il ſe trouvait avec neuf vaiſſeaux de haut-bord en préſence de ſeize vaiſſeaux de ligne ottomans: le nombre des frégates et autres bâtimens, était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la diſpoſition des eſprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença: le comte *Orlof* ſe tint au centre; l'amiral *Spiridof*, qui avait à ſon bord le comte *Féodor-Orlof*, commanda l'avant-garde; le contre-amiral *Elphinſton* l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes ſe trouvait appuyée contre une île pierreuſe, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant pluſieurs heures; les vaiſſeaux s'approchèrent de ſi près que le feu de la mouſqueterie ſe joignit à celui des canons. Le vaiſſeau de l'amiral *Spiridof* avait affaire à trois vaiſſeaux de guere et un chebec turcs. Il accrocha, malgré cela, le capitan pacha qui portait quatre-vingt-dix canons; il y jeta tant de grenades et de matières combuſtibles que le feu prit au vaiſſeau, ſe communiqua au nôtre, et tous deux

sautèrent en l'air, un moment après que l'amiral *Spiridof* et le comte *Féodor-Orlof* avec environ quatre-vingt-dix personnes en furent descendus. 1770.

Le comte *Alexis*, voyant dans le plus fort du combat les vaisseaux amiraux voler en l'air, crut son frère péri. Il sentit alors qu'il était homme ; il s'évanouit : mais un moment après, reprenant ses esprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et se jeta avec ses vaisseaux entre les ennemis. A l'instant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que son frère et l'amiral étaient vivans ; il dit qu'il ne saurait décrire ce qu'il sentit en ce moment le plus heureux de sa vie. Le reste de la flotte turque se jeta sans ordre ni règle dans le port de Chesme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port ; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent si bien leur devoir qu'en moins de six heures la flotte turque fut consumée tout entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaisseaux ennemis qui sautaient en l'air. On l'a senti jusqu'à Smyrne, qui est à douze lieues de Chesme.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaisseau turc de soixante canons, qui se trouvait sur le vent, et qui, par cette raison, n'avait pas été consumé. Ils s'emparèrent ensuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre est une vilaine chose ! Monsieur le comte *Orlof* me dit que le lendemain de l'incendie de la flotte il vit avec effroi que l'eau du port de

1770. Cheſme, qui n'eſt pas fort grand, était teinte de ſang, tant il y était péri de turcs.

Cette lettre, Monſieur, ſervira de réponſe à la vôtre du 28 d'auguſte, où vos alarmes à notre ſujet commençaient déjà à ſe diſſiper. J'eſpère qu'à préſent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me ſemble, vont aſſez bien. Pour ce qui regarde la priſe de Conſtantinople, je ne la crois pas ſi prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, déſeſpérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de *Mouſtapha* que de tout autre. Ce prince s'y eſt ſi bien pris juſqu'ici que, s'il continue dans l'opiniâtreté que ſes amis lui inſpirent, il expoſera ſon empire à de très-grands dangers. Il a oublié ſon rôle d'agreſſeur.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien. Si des combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez aſſuré de l'eſtime et de la conſidération que je vous porte.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE LVIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

MADAME,

Je ne vis pas dans le dix-huitième ſiècle, je me trouve tranſporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maiſon d'*Aſcanie*, portée ſur le trône des *Roxelans*, qui triomphe ſur le Scirus, ſur le Phaſe, ſur le Pont-Euxin, ſur la mer Egée, ſur les rives du Danube. M. d'*Alembert*, qui eſt actuellement à Ferney, eſt dans le même enthouſiaſme que moi, et la ſeule différence eſt qu'il l'exprime mieux. Nous haïſſons également *Mouſtapha ;* nous ne cherchons, parmi les arbuſtes de nos montagnes, que des lauriers pour en orner le portrait de votre Majeſté impériale, mais nous n'en trouvons point. Tous les naturaliſtes diſent qu'on n'en trouve plus qu'en Ruſſie.

Après la lettre du 29 auguſte, dont votre Majeſté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuſe aura paſſé le Danube; que le viſir aura été battu *iterum* vers Andrinople; que la ville de ce méchant *Conſtantin*, qui a été baptiſé ſi tard, aura ouvert ſes portes; que les dames du ſérail auront été tirées d'eſclavage; que la flotte de la mer Egée aura donné la main à la

1770. flotte du Pont-Euxin ; que *Mouſtapha* ſera parti pour Damas ou pour Alep, &c. &c. &c.

Vous aviez bien raiſon, Madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient ſuſcitée travaillaient à votre gloire : certainement votre Majeſté leur a une grande obligation.

Nous ne laiſſons pas d'avoir de la gloire auſſi. Il y a dans Paris de très-jolis carroſſes à la nouvelle mode ; et on a inventé des ſurtouts pour le deſſert, qui ſont de très-bon goût : on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs, qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la ſalle où l'on chantait ; enfin, nous avons une danſeuſe dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de M. d'*Alembert* et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et ſurtout à Pétersbourg : c'eſt là qu'elles ſont à vos pieds, pénétrées d'admiration, de reſpect, de joie, et remplies de l'eſpérance de lui écrire à Stamboul.

De votre Majeſté impériale l'adorateur de latrie, *Voltaire* enſeveli dans Ferney, et criant : *Gloire dans les hauts !*

1770.

LETTRE LIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{7}{18}$ d'octobre.

MONSIEUR, l'arrivée du prince *Henri* de Pruſſe à Pétersbourg a été ſuivie de la priſe de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres que j'ai reçues conſécutivement. Les nouvelles publiques aſſurent auſſi que le comte *Orlof* s'eſt emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraiſſe fabuleuſe elle-même.

Si le *Mamamouchi* ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des eſſais, et l'hiſtoire des Turcs pourra fournir un nouveau ſujet de tragédie pour les ſiècles futurs.

Vous direz, Monſieur, que depuis le ſuccès de cette campagne, je ſuis dans les grands airs ; mais c'eſt que depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'eſprit. Cependant à quarante ans on n'augmente guère devant le Seigneur en eſprit et en beauté.

Je penſe effectivement avec vous que bientôt il ſera temps que j'aille étudier le grec dans quelque univerſité : en attendant on traduit *Homère* en

ruſſe : c'eſt toujours quelque choſe pour commencer.
1770. Nous verrons, d'après les circonſtances, s'il ſera néceſſaire d'aller plus loin. L'eſprit du peuple turc ſe range de notre côté ; ils diſent que leur ſultan eſt inſenſé d'expoſer ſon empire à tant de revers, et que les conſeils de ſes amis deviendront funeſtes aux muſulmans.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien, et priez DIEU pour nous.

CATERINE.

LETTRE LX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce 9 d'octobre.

MONSIEUR, vous aimez les belles ames : voyez comme celle du comte *Alexis Orlof* s'eſt peinte dans la réponſe qu'il a faite aux conſuls chrétiens de Smyrne ! Je ſuis perſuadée que vous ſerez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort quand je dis que ces *Orlof* ſont nés pour les grandes choſes ?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 ſeptembre, ſi le général *Totleben* s'eſt emparé d'Erzerom ? Je vous ai informé, je penſe, que ſa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas ſi vîte en guerre, parce qu'il faut faire deux repas par jour, et que pour que cela ſe faſſe, il faut avoir ou trouver de quoi.

Je veux ſincèrement la paix, non parce que les reſſources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effuſion du ſang humain. Si monſieur *Mouſtapha* fait de l'opiniâtre, j'eſpère qu'il nous trouvera l'année qui vient par-tout où nous pourrons le perſuader qu'il vaut mieux céder aux circonſtances pour ſauver ſon empire, que de pouſſer l'entêtement juſqu'à l'extrémité. 1770.

Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils ſont à jamais perdus s'ils ne profitent point des diſpoſitions et des conſeils du héros que je leur ai envoyé. Je ne parle point des Vénitiens : je trouve qu'il n'y a que le pape et le roi de Sardaigne qui aient du mérite en Italie.

Soyez aſſuré, Monſieur, qu'on ne ſaurait ſentir plus de ſatisfaction que j'en reſſens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié que je ne puis que vous en être très-obligée.

CATERINE.

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, ſur le Dnieſter, s'eſt rendu le 26 de ſeptembre par capitulation. Bientôt, je penſe, vous entendrez parler de votre Brahilof.

1770.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

MADAME,

LA lettre de votre Majeſté impériale, du 11 ſeptembre, me confirme dans ma joie continue, mais ſans redoublement. Je ſuis perſuadé que ſi *Mouſtapha*, ſon viſir *Azem* et ſon mufti étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me feſant empaler.

Béni ſoit leur *Allah*, ſi en effet *Ali* eſt roi d'Egypte; mais cette nouvelle grâce de la Providence en faveur de *Mouſtapha* me paraît bien douteuſe. Nous le ſaurions à Marſeille qui envoie continuellement des vaiſſeaux au port d'Alexandrie; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Veniſe; perſonne n'en parle. On ne ſe fait pas roi d'Egypte incognito. J'oſe dire plus: votre Majeſté aurait déjà, dans ce pays de *Pharaon* et de *Moïſe*, quelque bon iſraélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres vœux pour que mon cher *Mouſtapha* ſoit chaſſé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

Que votre Majeſté me permette ſeulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce

ſont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaiſirs que me donnent toutes vos victoires. 1770.
C'eſt bien aſſez qu'en auſſi peu de temps vous ſoyez maîtreſſe abſolue de la Moldavie, de la Valachie, de preſque toute la Beſſarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucaſe.

Quand votre Majeſté feſait ſes belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne ſe doutait pas qu'une auſſi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous deſcendans en droite ligne de *Tamerlan* et de *Gengis-kan*. Mais puiſque vous êtes tous enfans de *Noé* (quoiqu'il n'ait jamais été connu de perſonne, excepté des Juifs) il eſt clair que vous êtes tous couſins, et que vous devez vous ſupporter les uns les autres. Cette tolérance de votre Majeſté pour meſſieurs les Tartares-beſſarabes, engagera ſans doute l'invincible *Mouſtapha* à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Gréce? Aurai-je la douleur de voir les enfans du galant *Alcibiade* obéir à d'autres qu'à *Catherine la grande*?

Je remets toujours, Madame, au premier congrès, les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une aſſemblée de plénipotentiaires. Vous êtes ſi bien ſervie par MM. les comtes *Orlof* et par M. le maréchal de *Romanzof*, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère ſans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je ſuis un peu preſſé, je l'avoue, parce qu'étant fort vieux et malade, je veux jouir au plutôt. Pour

peu que vous tardiez à vous asseoir sur le trône
1770. de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je sois témoin de ce petit triomphe.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, et la reconnaissance, et les désirs honnêtes du vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 octobre.

MADAME,

Clazomene était autrefois une très-belle ville : *Alexandre* l'augmenta ; les Turcs l'ont dévastée ; mais sous votre empire elle redeviendrait florissante.

La lettre de votre Majesté impériale, du $\frac{16}{27}$ septembre, me fait tressaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes *Orlof* sont des héros, et je vous vois la plus heureuse ainsi que la première princesse de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de *Kowlousky*. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne ; mais enfin, il est mort en vous servant.

Quel fruit tirera à la fin votre Majesté impériale de tout ce carnage dont *Moustapha* est la seule cause, et dont il doit être aussi las qu'intimidé? Il faut que ce prince soit ensorcelé, si de son sofa il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Eſpagnols ſont prêts à ſe faire la guerre dans les deux mondes, pour une petite île déſerte; mais votre Majeſté combat à préſent pour l'empire d'Orient. 1770.

On mande de Marſeille qu'*Ali-Bey* s'eſt donné en effet en Egypte un pouvoir dont le padisha *Mouſtapha* ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je perſiſte toujours à croire que les proviſions ne peuvent plus venir d'Egypte à Conſtantinople devant votre flotte victorieuſe.

Je crois votre Majeſté impériale maîtreſſe de la mer Noire; ainſi je ne vois que la Natolie qui puiſſe fournir des vivres et des ſecours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en ſais certainement pas aſſez pour oſer examiner ſeulement ſi votre armée peut paſſer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des ſouhaits. Le bruit ſe répand que le prince *Repnin* et le général *Bawer* ont traverſé ce fleuve avec des troupes légères pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'oſe être preſque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'eſt emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la raſſure. Jamais les conquérans du pays que les Turcs occupent aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de reſpirer.

Je vois que votre Majeſté les imite parfaitement: il n'y a point d'ailleurs de ſaiſon pour vos ſoldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

1770. Plus vos ſuccès ſont grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas ſecondés, et que la race des Turcs ne ſoit pas déjà chaſſée de l'Europe.

Je penſe que les plus grands princes ſe trompent ſouvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et par une fatalité trop commune, ils ne les ſuivent preſque jamais.

Quoi qu'il en ſoit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous eſt pas réſervée, elle ne l'eſt à perſonne. Je ſerais très-affligé que votre Majeſté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreuſe me dira que c'eſt beaucoup; et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de ſang et de tréſors prodigués, il faut encore quelque autre choſe: les rayons de la gloire des ſouverains, dans de pareilles circonſtances, ſe comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre Majeſté les excuſera, puiſque le cœur les dicte; et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer, avec ſa bonté ordinaire, ma joie de vos ſuccès, mon admiration pour meſſieurs les comtes *Orlof*, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des ſuccès encore plus grands, mon profond reſpect, mon enthouſiaſme et mon attachement inviolable.

Le vieil hermite.

LETTRE LXIII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 novembre.

MADAME,

Si Bender eſt pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très-humbles actions de grâces à votre Majeſté impériale; car, dans mon lit où je ſuis malade, je n'ai d'autre plaiſir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes eſt mon reſtaurant.

On confirme encore de Marſeille qu'*Ali-Bey* eſt roi d'Egypte, et qu'il s'eſt emparé d'Alexandrie où il établit déjà un commerce conſidérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaiſe à la vierge *Marie*, à qui *Ali-Bey* ne croit point du tout, que tout cela ſoit exactement vrai.

Ce qui me fait une peine extrême, c'eſt que vos troupes victorieuſes ne ſont point encore dans Andrinople. Votre Majeſté dira que je ſuis un vieillard bien impétueux, que rien ne peut me ſatisfaire; que vous avez beau, pour me faire plaiſir, battre *Mouſtapha* tous les jours, que je ne ſerai content que lorſque vous ſerez ſur les bords de l'Euphrate. Eh bien, Madame, cela eſt vrai. La Méſopotamie eſt un pays admirable; on peut s'y faire tranſporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monſeigneur le prince *Henri* y eſt bien! Oui; mais c'eſt un héros quoiqu'il ne ſoit pas un

géant : il eſt juſte qu'il voye l'héroïne du Nord, car
1770. il eſt auſſi aimable qu'il eſt grand général.

Au reſte, Madame, je ſuppoſe qu'*Ali-Bey* garde l'Egypte en dépôt à votre Majeſté impériale; car ma paſſion veut encore vous donner l'Egypte, afin que votre académie des ſciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaiſſe bien les antiquités de ce pays-là; et c'eſt ce que probablement on ne fera jamais ſous un *Ali-Bey*.

On dit que la peſte eſt à Conſtantinople. Il faut que *Mouſtapha* ait fait le dénombrement de ſon peuple; car DIEU d'ordinaire envoie la peſte aux rois qui ont voulu ſavoir leur compte. Il en coûta ſoixante et dix mille juifs au bon roi *David*, et il n'y avait pas grande perte. J'eſpère que votre Majeſté chaſſera bientôt de Stamboul la peſte et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, du fond de mon déſert et de mon néant, avec le plus profond reſpect et une paſſion qui ne fait que croître et embellir.

LETTRE LXIV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale l'avait bien prévu ; vos ennemis n'ont ſervi qu'à votre gloire ; et de quelque manière que vous finiſſiez cette grande guerre, votre gloire ne ſera point paſſagère. Victorieuſe et légiſlatrice à la fois, vous avez aſſuré l'immortalité à votre nom. Je ſuis un peu affligé, en qualité de français, d'entendre dire que c'eſt un chevalier de *Tott* qui fortifie les Dardanelles. Quoi, c'eſt ainſi que finiſſent les Français, qui ont commencé autrefois la première croiſade! Que dirait *Godefroi de Bouillon*, ſi cette nouvelle pouvait parvenir juſqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de perſonne.

On parle toujours de peſte en Allemagne; on la craint, on exige par-tout des billets de ſanté; et l'on ne ſonge pas que ſi on avait aidé votre Majeſté à chaſſer cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chaſſé la peſte avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraiſonnable. Il me ſemble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté : c'eſt le ſort de la plupart des miniſtères.

1770. On ſe prépare à la guerre en France, et on eſpère la paix dont on a le plus grand beſoin. Il ſerait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puiſſe la guerre contre *Mouſtapha* finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour trente ans! Puiſſe votre Majeſté impériale jouir d'un triomphe très-durable, et pacifier la Pologne après avoir écraſé la Turquie!

Vous avez deux voiſins qui font des vers, le roi de Pruſſe et le roi de la Chine; *Frédéric* en a déjà fait pour vous, j'en attends de *Kien-long*.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de *Mouſtapha*, avec le plus profond reſpect et la plus grande paſſion.

LETTRE LXV. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

MADAME,

Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros *Mouſtapha* à vous demander la paix; mais, au nom de JESUS-CHRIST notre ſauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre Majeſté impériale ſera devenue ſon amie, je l'appellerai ſa Hauteſſe. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambaſſadeur d'Angleterre deux fois par ſemaine, et qu'il lui parlait en italien; j'ai bien de la peine à le croire; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais des ſouveraines, fort ſupérieures en tout aux *Mouſtaphas*, qui parlent pluſieurs langues en perfection; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite et qu'il ait chez lui une académie.

On dit auſſi qu'il va confier ſes armées invincibles à ſon frère, ce qui contredit un peu les deſſeins pacifiques qu'on lui attribue; mais ſon frère en ſait-il plus que lui? et puiſqu'il eſt padisha, pourquoi ne commande-t-il pas ſes armées lui-même?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre *Orlof*, qui valent mieux que les quatre fils *Aimon*, et qui ſont des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaiſe que l'inſolence ottomane: toutes les deux ſont dans la détreſſe qu'elles

1770. méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers et qui eſt en paix avec tout le monde!

J'avoue à votre Majeſté que je déteſte le gouvernement papal; je le trouve ridicule et abominable; il a abruti et enſanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de ſiècles. Mais le *Ganganelli* qui règne aujourd'hui eſt un homme d'eſprit, qui ſent apparemment combien il eſt honteux de laiſſer la ville de *Conſtantin* à des barbares, ennemis de tous les arts; et qu'il faut préférer des grecs, quoique ſchiſmatiques, à des mahométans.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Cypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens qui pouvaient reprendre Candie en trois mois; encore moins l'impératrice-reine à qui Belgrade, la Boſnie et la Servie étaient ouvertes. On eſt devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, Madame, de mes réflexions; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je penſe, et on pardonne tout aux grandes paſſions.

LETTRE

LETTRE LXVI. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{4}{15}$ décembre.

MONSIEUR, les répétitions deviennent ennuyeuſes. Je vous ai ſi ſouvent mandé telle ou telle ville priſe, les Turcs battus, &c.! Pour amuſer, il faut, dit-on, de la diverſité : eh bien, apprenez que votre cher Brahilof a été aſſiégé, qu'on a donné un aſſaut, que cet aſſaut a été repouſſé et le ſiége levé.

Le comte de *Romanzof* s'eſt fâché : il a envoyé une ſeconde fois le général-major *Glébof*, avec un renfort vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du ſiége, ſe ſont défendus comme des lions? point du tout. A la ſeconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, le canon, et les magaſins qui y étaient. M. *Glébof* y eſt entré et s'y eſt établi. Un autre corps eſt allé réoccuper la Valachie.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Buchareſt, la capitale de cette principauté, a été priſe le 15 de novembre, après un petit combat avec la garniſon turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous ſouhaitiez que le Danube fût franchi, c'eſt que le maréchal *Romanzof* envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chaſſeurs et des troupes légères qui partirent d'Iſmaïlof ſur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soultcha qui eſt

1770. à quinze werſtes de l'endroit où le viſir était campé. Ils envoyèrent la garniſon dans l'autre monde, emmenèrent pluſieurs priſonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reſte, et revinrent heureuſement à Kilia. Le viſir ayant appris cette petite incartade, leva ſon camp et s'en fut avec ſon monde à Babadaki.

Voilà où nous en ſommes; et s'il plaît à *Mouſtapha*, nous continuerons, quoique, pour le bien de l'humanité, il ſerait bien temps que ce ſeigneur-là ſe rangeât à la raiſon.

M. *Totleben* eſt allé attaquer Potis ſur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des ſucceſſeurs de *Mithridate;* mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie diſent ma dernière eſcadre à Mahon. Si le ſultan ne ſe raviſe, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaiſir.

La maladie préſente des Anglais ne ſaurait être guérie que par une guerre : ils ſont trop riches et déſunis; une guerre les appauvrira et réunira les eſprits. Auſſi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Aires.

Vous voyez, Monſieur, que je réponds à pluſieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le ſéjour du prince *Henri* de Pruſſe, qui part aujourd'hui pour voir Moſcou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné pluſieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une maſcarade à laquelle il ſe trouva trois mille ſix cents perſonnes. A l'heure du ſouper : entrée

d'*Apollon*, des *quatre Saiſons*, et des *douze Mois* de l'année; c'étaient des enfans de huit à dix ans, choiſis dans les inſtituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux ſexes. *Apollon*, par un petit diſcours, invita la compagnie de ſe rendre dans le ſalon préparé par les *Saiſons*, puis il ordonna à ſa ſuite de préſenter leurs dons à ceux à qui ils étaient deſtinés. 1770.

Ces enfans s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joints leurs petits complimens qui, il eſt vrai, ne ſont que des enfantillages.

Les cent vingt perſonnes qui devaient ſouper dans la ſalle des *Saiſons*, s'y rendirent. Elle était ovale et contenait douze niches, dans chacune deſquelles il y avait une table pour dix perſonnes. Chaque niche repréſentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conſéquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la ſalle, et ſur laquelle il y avait, outre la foule des maſques, quatre orcheſtres.

Lorſqu'on fut placé à table, les quatre *Saiſons*, qui avaient ſuivi *Apollon*, ſe mirent à danſer un ballet avec leur ſuite : enſuite arriva *Diane* et ſes nymphes. Lorſque le ballet fut fini, la muſique, compoſée par *Traïetto* pour cette fête, ſe fit entendre, et les maſques entrèrent. A la fin du ſoupé, *Apollon* vint dire qu'il priait la compagnie de ſe rendre au ſpectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la ſalle, on avait dreſſé un théâtre où ces mêmes enfans jouèrent la petite comédie de l'Oracle, après laquelle l'aſſemblée trouva tant de plaiſir à la danſe qu'on ne ſe retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête

—— avait été préparée avec tant de myſtère, qu'on igno-
1770. rait qu'il y eût autre choſe qu'un bal maſqué. Vingt et un appartemens étaient remplis de maſques : la ſalle des *Saiſons* avait dix-neuf toiſes de long, et elle était large à proportion.

Je penſe qu'*Ali-bey* ne pourra que trouver ſon compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs ſont très-contens de lui, qu'il eſt tolérant, brave, et juſte.

Ne trouvez-vous pas ſingulière cette frénéſie qui a pris à toute l'Europe de voir la peſte par-tout, et les précautions priſes en conſéquence, tandis qu'elle n'eſt qu'à Conſtantinople où elle n'a jamais ceſſé? J'ai pris mes précautions auſſi. On parfume tout le monde juſqu'à étouffer, et cependant il eſt très-douteux que cette contagion ait paſſé le Danube.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et continuez-moi votre amitié : perſonne n'en connaît mieux le prix que moi.

CATERINE.

LETTRE LXVII. 1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

MADAME,

MA paſſion commence à être un peu malheureuſe. Je ne ſais plus de nouvelles ni de votre Majeſté impériale ni de mon ennemi *Mouſtapha*. Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'eſt de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voiſin. (1)

Je me ſuis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peſte et celle de la famine, pourraient ſuſpendre le cours de vos conquêtes, et que votre Majeſté aurait peut-être le temps de s'amuſer d'une eſpèce de petite encyclopédie nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y eſt parlé de votre très-admirable perſonne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*alphabet*. Il faut que l'auteur ſoit bien plein de vous, puiſqu'il vous met par-tout où il peut.

Je ne ſais pas quel eſt cet auteur, mais ſans doute c'eſt un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre Majeſté au mot *Reconnaiſſance*.

Il y a, dit-on, en France des gens qui trouvent cela mauvais, mais l'univers entier devrait le trouver bon, et ſi j'étais un peu votre victime, j'en ferais bien glorieux.

(1) Epître au roi de la Chine. Volume d'*Epîtres*.

1770. Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre surintendant des poſtes, avec l'adreſſe de votre Majeſté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ſes ſervices lorſque votre Majeſté, en accordant la paix à *Mouſtapha*, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec ſon portrait. Il pourra trembler, mais auſſi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres eſt à votre ſervice ; ſi j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Pruſſe prétend qu'*Ali-Bey* n'eſt point du tout roi d'Egypte ; c'eſt encore une raiſon pour faire la paix avec cette maudite puiſſance ottomane dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir ſur le trône de Conſtantinople. Je ſais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans ; mais auſſi vous m'avez inſpiré une paſſion un peu romaneſque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous, mon roman finiſſe noblement. J'emporterai avec moi la conſolation de vous avoir vue ſouveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Egée.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très-profond reſpect de l'hermite de Ferney.

LETTRE LXVIII. 1770.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{12}{23}$ décembre.

MONSIEUR, jamais menſonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre *Murray* (datée de Conſtantinople), où il eſt dit qu'il voit le padisha deux fois par ſemaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun miniſtre étranger ne voit le ſultan que dans les audiences publiques. *Mouſtapha* ne ſait que le turc, et il eſt douteux qu'il ſache lire et écrire. Ce prince eſt d'un naturel farouche et ſanguinaire : on prétend qu'il eſt né avec de l'eſprit ; cela ſe peut, mais je lui diſpute la prudence ; il n'en a point marqué dans cette guerre. Son frère eſt moins imprudent que lui ; c'eſt un dévot. Il lui a déconſeillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'eſt que ces deux princes ont une ſœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de ſoixante ans ; elle avait été mariée quinze fois ; et lorſqu'elle manquait de mari, le ſultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de ſon empire. Or quand un bacha épouſe une princeſſe de la maiſon impériale, il eſt obligé de renvoyer tout ſon harem. Cette ſultane, outre ſon âge, était méchante, jalouſe, capricieuſe et intrigante. Son

1770. crédit chez monſieur ſon frère était ſans bornes ; et ſouvent les bachas qu'elle épouſait, ſans têtes : ce qui n'était point du tout plaiſant pour eux ; mais cela n'en eſt pas moins vrai.

Ah ! Monſieur, vous avez dit taht de belles choſes ſur la Chine, que je n'oſe diſputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur ſavoir-vivre, et qui les feraient paſſer pour des ruſtres ignorans ; mais il ne faut pas nuire à ſon prochain. Ainſi je me tais, et j'admire les relations des délégués de *la Propagande*, ſans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires.

Continuez-moi, Monſieur, votre amitié et votre confiance ; et ſoyez aſſuré que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

CATERINE.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de perſonnes de qualité ; je dois vous dire qu'il n'en eſt rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince *Henri* de Pruſſe m'en eſt témoin. Je m'en rapporte à lui.

LETTRE LXIX. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 janvier.

MADAME,

L'UNIVERS admire vos fêtes ;
Nos Français en ſont confondus :
Et je les admire encor plus
A la ſuite de vos conquêtes.

Ce qui eſt encore au-deſſus de la magnificence, c'eſt l'eſprit ; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante et plus noble. Nous avons eu à Paris des fuſées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fuſées volantes. Mais en récompenſe il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et bleſſé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée ſur les Turcs.

Il eſt vrai que j'aurais voulu qu'*Apollon* eût préſenté à votre Majeſté impériale l'étendard de *Mahomet* et l'aigrette de héron que le gros *Mouſtapha* porte à ſon gros turban ; mais ce ſera pour cette année, à la fin de la campagne.

1771. Les choſes ſont bien changées chez nous. Les croiſades furent autrefois commencées en France. Nous ſommes à préſent les meilleurs amis des infidelles.

La France à l'Egliſe échappe :
Nous avons pris le parti
De ſecourir le muſti
Et de dépouiller le papè.

Pour moi qui ſuis trop peu de choſe pour oſer décider entre les Egliſes grecque, latine, et muſulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de St *Nicolas* et de St *Bazile*, de St *Barjone*, ſurnommé *Pierre*, et même que celle du Bairam.

Si j'ai pour ſainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'eſt parce que mon héroïne
Deſcend juſqu'à porter ſon nom.

Paſſe pour *Hercule*, voilà un digne ſaint celui-là ; auſſi eſt-il le patron d'un comte *Orlof*, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces ſaints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la Légende ; qu'ayant pris un vaiſſeau turc où étaient les meubles et les domeſtiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non-ſeulement vos courtiſans ſont les maîtres des Turcs, dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis ; voilà du véritable héroïſme, et c'eſt vous qui l'inſpirez.

Vous voilà, Madame, à mon avis, la première puiſſance de l'univers; car je vous mets ſans difficulté au-deſſus du roi de la Chine, votre proche voiſin, quoiqu'il faſſe des vers, et que je lui aye écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre Majeſté impériale jouiſſe long-temps de ſa gloire et de ſon bonheur. 1771.

Sans les ſoixante-dix-huit ans qui me talonnent, *Apollon* m'eſt témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village. Elle ſerait actuellement vers Aſtracan où je l'aurais conduite; elle ne travaillerait que pour votre Majeſté.

Ma colonie fait réellement d'excellens ouvrages; elle vous en fera parvenir quelques-uns inceſſamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépenſez trop en canons et en vaiſſeaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juſte économie, qui eſt au fond la ſource de la grandeur.

Vivez, régnez, Madame, pour la gloire de la Ruſſie, et pour l'exemple du monde.

Que votre Majeſté impériale daigne conſerver ſes bontés à ſon admirateur et à ſon ſujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du $\frac{12}{23}$ décembre. Je me doutais bien que la lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un penſionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fourniſſent de quoi faire taire nos badauds velches.

Quoi, ce brutal de *Sardanapale* turc veut encore faire une campagne? Ah, Madame, Dieu ſoit béni, il ne vous faudra qu'une ſeule victoire ſur le chemin

1771. d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos velches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un *Ali-Bey* ou *Beg* qui ne le recevra pas dans le pays d'*Oſiris ;* voilà un bacha d'Acre qui ſe révolte. Il y a une deſtinée; la vôtre eſt ſenſible. Votre empire eſt dans la vigueur de ſon accroiſſement, et celui de *Mouſtapha* dans ſa décadence; le chevalier de *Tott* ne le ſauvera pas de ſa ruine.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, plein de joie et d'eſpérance, avec le plus profond reſpect, et la reconnaiſſance la plus vive.

L'hermite de Ferney.

LETTRE LXX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 23 janvier.

MONSIEUR, ſi vous vous trouvez malheureux lorſque *Mouſtapha* n'eſt pas battu coup ſur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la conſolante nouvelle que Creigova en Valachie, ſur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me ſemble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voiſin, à qui, malgré ſes vers et votre paſſion naiſſante (n'allez

pas vous en fâcher), je diſpute à peu-près le ſens commun. Vous direz que c'eſt jalouſie toute pure de ma part ; point du tout : je ne troquerai point mon nez à la romaine contre ſa face large et plate; je n'ai aucune prétention à ſon talent de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres. 1771.

L'épître à mon rival eſt charmante ; j'en ai d'abord fait part au prince *Henri* de Pruſſe, à qui elle a fait un égal plaiſir. Mais ſi le deſtin veut que j'aye un rival auprès de vous, au nom de la vierge *Marie*, que ce ne ſoit point le roi de la Chine contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monſeigneur *Ali-Bey* d'Egypte qui eſt tolérant, juſte, affable, humain. Il eſt parfois un peu pillard ; mais il faut paſſer quelques défauts à ſon prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté : eh bien, il en ſaura faire un bon uſage. Il en reviendra de la beſogne à *Mouſtapha gazi* qui ne ſait faire ni la paix ni la guerre. (1)

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne ſe commande point : je ne prétends pas vous gêner, je vous préſente ſeulement une pétition ou remontrance en faveur d'*Ali* d'Egypte contre le nez camus et les mauvais vers de mon ſot voiſin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, Monſieur; je les dévore ; je vous en ſuis bien redevable, et auſſi pour la page 17. Je ſerais au déſeſpoir ſi cela feſait tort à l'auteur dans ſa patrie. Ce ſeigneur qui m'avait priſe en grippe (2),

(1) *Gazi* en turc, ſignifie *vainqueur*.

(2) Le duc de *Choiſeul*.

1771. n'a plus de voix au chapitre; peut-être ſes ſucceſſeurs diſtingueront-ils mieux les affaires d'avec les paſſions perſonnelles, du moins faut-il l'eſpérer pour le bien des affaires. Je vous prie inſtamment de me faire tenir la ſuite de votre encyclopédie, lorſqu'elle paraîtra.

Dites-moi ſi vous avez reçu la volumineuſe deſcription de la fête que j'ai donnée au prince de Pruſſe. Il y a ſix jours qu'il nous a quittés; il a paru ſe plaire ici plus que l'abbé *Chappe*, qui, courant la poſte dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Ruſſie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute eſpèce, pour quelques milliers de roubles: je les prendrai toutes.

Le roi de Pruſſe a beau dire, *Ali-Bey* eſt ſouverain maître de l'Egypte. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puiſſiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me faſſiez le plaiſir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la conſolation d'adminiſtrer le ſacrement de baptême à *Ali-Bey* par immerſion, ou autrement.

Juſque-là, Monſieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne ſuis pas encore dans Conſtantinople. Quelle eſt la pièce qui finit avant le troiſième acte? Quel eſt le roman qui abandonne ſon héros à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière?

Je ſuis toujours avec beaucoup d'amitié la plus ſincère de vos amies.

CATERINE.

LETTRE LXXI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

Vous êtes bénie par-deſſus toutes les impératrices et par-deſſus toutes les femmes. On m'aſſure qu'un gros corps de vos troupes a paſſé le Danube; que le peu qui reſtait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé; que vos vaiſſeaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire tranſporter en litière à Conſtantinople vers la fin d'octobre, ſi je ſuis en vie.

Il eſt vrai que le viſir français, qui n'eſt plus viſir, n'avait à ſe reprocher que ſon peu de coquetterie avec votre Majeſté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il eſt d'ailleurs très-galant, et qu'il aime les actions nobles, généreuſes et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé; j'ai eu avec lui de grandes diſputes. Je n'ai jamais cédé; je lui ai toujours mandé que je vous ferais fidelle, que vous ſeriez triomphante, et que ſon *Mouſtapha* n'était qu'un gros bœuf appelé *ſultan*. Mes diſputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée; et actuellement qu'il eſt malheureux, je lui ſuis attaché plus que jamais; comme je ſuis plus que jamais *catherinien*, contre ceux qui ſont aſſez mal-aviſés pour être *mouſtaphites*.

1771. Votre Majeſté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voiſin qui eſt en tout fort au-deſſus de ſon âge, et qui joint beaucoup d'eſprit et de grâces à de grandes connaiſſances. Les voiſins ne ſont pas toujours amis intimes; mais celui-ci, juſqu'à préſent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il faſſe encore des vers comme *Kien-long*, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voiſin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puiſque votre Majeſté daigne le permettre; elle eſt à vos pieds ainſi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à préſent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople, de l'Archipel, et de la figure que fera *Mouſtapha* avec ſon eunuque noir dans ſon harem.

Je ſupplie votre Majeſté impériale de bien agréer le profond reſpect, la reconnaiſſance, et l'enthouſiaſme du vieil hermite de Ferney.

LETTRE

LETTRE LXXII. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{3}{14}$ mars.

MONSIEUR, en liſant vos queſtions ſur l'encyclopédie, je répétais ce que j'ai dit mille fois : qu'avant vous perſonne n'écrivit comme vous, et qu'il eſt très-douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'eſt dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février.

Vous jugez bien, Monſieur, du plaiſir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre proſe ne ſeront jamais ſurpaſſés; je les regarde comme le *non plus ultrà* de la littérature françaiſe, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on eſt dégoûté des autres lectures.

Puiſque la fête que j'ai donnée au prince *Henri* a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fuſées ne furent pas épargnés. Il n'y eut perſonne de bleſſé; les précautions avaient été bien priſes. L'horrible déſaſtre arrivé à Paris, l'an paſſé, nous a rendu prudens. Outre cela, je ne me ſouviens pas d'avoir vu depuis long-temps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre juſqu'au mois de février il n'y a eu que fêtes, danſes, ſpectacles, &c.

1771. Je ne ſais ſi c'eſt la campagne paſſée qui me l'a fait paraître tel, ou ſi véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en eſt pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouiſſe de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'eſpère que ce n'eſt pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidelles qui en eſt la cauſe ; ce ſentiment ſerait indigne de la poſtérité des premiers croiſés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau St *Bernard* qui prêchait une croiſade contre nous autres, ſans, je crois, qu'il sût bien au juſte lui-même pour quel objet. Mais ce St *Bernard* s'eſt trompé dans ſes prophéties comme le premier. Rien n'eſt arrivé de ce qu'il avait prédit : il n'a fait qu'aigrir les eſprits. Si c'était-là ſon but, il faut avouer qu'il a réuſſi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un auſſi grand ſaint.

Vous, Monſieur, qui êtes ſi bon catholique, perſuadez à ceux de votre croyance que l'Egliſe grecque ſous *Caterine II* n'en veut point à l'Egliſe latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que ſe défendre.

Avouez, Monſieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte *Alexis Orlof* ne ceſſe de faire des actions honorables : il vient d'envoyer quatre-vingt-ſix priſonniers algériens et ſaletins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des eſclaves chrétiens. Il y a bien long-temps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jéruſalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidelles.

Avez-vous lu, Monſieur, la lettre de ce comte aux conſuls européans de Smyrne, qui intercédaient

auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque ? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaiſſeau turc où étaient les meubles, les domeſtiques, &c. d'un bacha ; voici le fait : 1771.

Peu de jours après la bataille navale de Cheſme, un tréſorier de la Porte revenait du Caire ſur un vaiſſeau, avec ſes femmes, ſes enfans et tout ſon bien, et s'en allait à Conſtantinople : il apprit en chemin la fauſſe nouvelle que la flotte turque avait battu la nôtre ; il ſe hâta de deſcendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au ſultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaiſſeaux amena ſon navire au comte *Orlof*, qui défendit ſévèrement que perſonne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaiſſeau. Il ſe fit amener la plus jeune des filles du turc, âgée de ſix ans, et lui fit préſent d'une bague de diamans et de quelques fourrures ; et la renvoya, avec toute ſa famille et leurs biens, à Conſtantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à peu-près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été juſqu'ici, c'eſt que le comte *Romanzof* ayant envoyé un officier au camp du viſir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du viſir ; le kiaga lui dit, après les premiers complimens : *Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée ?* L'officier lui répondit que non. Le turc lui demanda avec empreſſement : *Où ſont-ils donc ?* Le major lui dit que deux ſervaient ſur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. *Eh bien*, répliqua le turc, *ſachez que leur nom m'eſt en vénération, et que nous ſommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'eſt envers moi ſurtout*

1771. *que leur générosité s'eſt ſignalée. Je ſuis ce turc qui doit ſes femmes, ſes enfans, ſes biens, au comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux; mais ſi pendant ma vie je puis leur rendre ſervice, je le compterai pour un bonheur.* Il ajouta beaucoup d'autres proteſtations, et dit entre autres choſes que le viſir connaiſſait ſa reconnaiſſance, et l'approuvait. En diſant ces paroles, les larmes coulaient de ſes yeux.

Voilà donc les Turcs touchés juſqu'aux larmes de la généroſité des Ruſſes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte *Orlof* pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de *Scipion*.

Les ſujets de mon voiſin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injuſtes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets, les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voiſin ſont occupées à faire des tapiſſeries pour moi, tandis que mon voiſin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez ſouvent de votre âge, Monſieur: mais quel qu'il ſoit, vos ouvrages ſont toujours les mêmes; témoin cette encyclopédie remplie de choſes nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie eſt dans toute ſa force; à votre égard, les accidens attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je ſuis très-curieuſe de voir les ouvrages de vos horlogers: ſi vous alliez établir une colonie à Aſtracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Aſtracan je vous dirai que le climat de Tangarock eſt, ſans comparaiſon, plus beau et plus

ſain que celui d'Aſtracan. Tous ceux qui en revien- 1771.
nent diſent qu'on ne ſaurait aſſez louer cet endroit ſur lequel, à l'imitation de la vieille dont il eſt parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote.

Après la première priſe d'Azof, par *Pierre le grand*, ce prince voulut avoir un port ſur cette mer, et il choiſit Tangarock. Ce port fut conſtruit. Enſuite il balança long-temps s'il bâtirait Pétersbourg ſur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin, les circonſtances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat: il n'y a preſque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre eſt très-long.

Les Velches, Monſieur, qui vantent le génie de *Mouſtapha*, vantent-ils auſſi ſes proueſſes? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, ſinon qu'il a fait couper la tête à quelques viſirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Conſtantinople, qui a roué de coups ſous ſes yeux les ambaſſadeurs des principales puiſſances de l'Europe, lorſque le mien était enfermé aux ſept tours: l'internonce de Vienne eſt mort de ſes bleſſures. Si ce ſont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réſerver tout entier pour *Mouſtapha* et le chevalier *Tott* ſon ſoutien. Ce dernier ſera étranglé à ſon tour: le viſir *Mahomet* l'a bien été, quoiqu'il eût ſauvé la vie au ſultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

La paix n'eſt pas ſi prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troiſième campagne eſt inévitable, et monſieur *Ali-bey* aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réuſſit pas, *il ira paſſer le carnaval à Veniſe* avec vos exilés.

1771. Je vous prie, Monſieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adreſſée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez : je ne veux pas perdre une ſeule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par-là du plaiſir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'eſtime et de l'amitié que j'ai pour le ſaint hermite de Ferney, qui me nomme ſa favorite : vous voyez que j'en prends les airs.

LETTRE LXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{5}{16}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février preſque en même temps. Vous déſirez que je vous diſe un mot ſur les groſſièretés et les ſottiſes des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres : nous ſommes voiſins, comme vous le ſavez ; nos liſières, de part et d'autre, ſont bordées de peuples paſteurs tartares et païens. Ces peuplades ſont très-portées au brigandage. Ils s'enlèvent (ſouvent par repréſailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles ſont terminées par des commiſſaires envoyés ſur les frontières.

Meſſieurs les Chinois ſont ſi grands chicaneurs que c'eſt la mer à boire de finir même des misères avec eux ; et, plus d'une fois, il eſt arrivé que n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts, non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant dix années; 1771. je dis de prétexte, parce que la vraie raison était que sa Majesté chinoise avait donné en monopole, à un de ses ministres, le commerce avec la Russie. Les Chinois et les Russes s'en plaignaient également; et comme tout commerce naturel est très-difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandises là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la nécessité aux risques.

Lorsque d'ici on leur écrivait l'état des choses, on recevait en réponse de très-amples cahiers de prose mal arrangée, où l'esprit philosophique et la politesse ne se faisaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'était qu'un tissu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur style, parce qu'en Europe et en Asie ce style passait pour impoli.

Je sais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois; je le veux croire: mais toujours cela prouve que les conquérans n'ont point adopté la politesse des conquis; et ceux-ci courent risque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à présent à l'article *Lois* que vous avez bien voulu me communiquer, et qui est si flatteur pour moi. Assurément, Monsieur, sans la guerre que le sultan m'a injustement déclarée, une grande partie de ce que vous dites serait fait; mais, pour le présent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la législation, d'après mes principes qui sont imprimés, et que vous

1771. connaiſſez. Nous ſommes fort occupés à nous battre; et cela nous donne trop de diſtraction pour mettre toute l'application convenable à cet immenſe ouvrage.

J'aime mieux vos vers, Monſieur, qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment déciſif. Vos vers feront les délices de la poſtérité, qui ne fera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne, eſt étonnant; il me donne l'enthouſiaſme de prophétiſer : vous vivrez deux cents ans.

On eſpère volontiers ce que l'on ſouhaite : accompliſſez, s'il vous plaît, ma prophétie; c'eſt la première que je fais.

CATERINE.

LETTRE LXXIV.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{5}{11}$ d'avril.

MONSIEUR, vos bénédictions me feront proſpérer, malgré le grand froid, la guerre, *Mouſtapha*, et ſon eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, Monſieur; un détachement de l'armée du comte *Romanzof* a paſſé le Danube, et a cauſé beaucoup d'effroi ſur l'autre rive. Il eſt vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chaſſés de la Valachie; il ne leur reſte qu'un ſeul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé *Turno*. Il y a eu un

combat très-vif à Gorgora : deux mille muſulmans y ont mordu la pouſſière, et quatre mille, au moins, ont été noyés dans le Danube ; après quoi, le château, qui eſt ſitué ſur une île de ce fleuve, s'eſt rendu, par capitulation, au comte *Olitz*. 1771.

Le ſultan, très-fâché de ces nouvelles pertes, et ne ſachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hoſpodar *in partibus* qu'il fit l'année paſſée. Celui-ci, ſoit dit en paſſant, a trouvé la Valachie preſque entière entre nos mains.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède ; proche parent, proche voiſin, il faut eſpérer que nous vivrons en paix.

Tout ſe prépare pour vous ſatisfaire et donner de la beſogne au ſultan. Le comte *Orlof*, qui était venu ici pour un moment, eſt reparti pour Livourne avec ſon prince d'*Olgourouski* : ils s'embarqueront pour Paros ; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes *Préotrajeuski*.

On ne ſaurait ajouter, Monſieur, aux ſentimens d'eſtime et d'amitié que j'ai pour vous.

CATERINE.

1771.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 avril.

MADAME,

J'ENVOIE à votre Majeſté impériale, ſelon ſes ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adreſſée à l'héroïne du Nord. Il ſemble que j'aye proportionné mon peu de force à la grandeur du ſujet. Car bien que le roi de Danemarck faſſe auſſi le bonheur de ſes peuples; bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman; il n'a point triomphé de *Mouſtapha*; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

A l'égard des velches qui ſont à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne ſont actuellement nulle conquête, depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada; ils font toujours beaucoup de livres, ſans qu'il y en ait un ſeul de bon; ils ont de mauvaiſe muſique, et point d'argent. Les parlemens du royaume, qui ſe croyaient le parlement d'Angleterre, à cauſe de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures; les théâtres retentiſſent de mauvaiſes pièces qu'on applaudit; et tout cela compoſe le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers ſinges de l'univers. Ils ont une guerre

civile par écrit, qui ne reſſemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles. 1771.

Je ne ſais ſi le chevalier de *Tott* ſera le premier canonnier de l'univers; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très-peu d'inclination, ne ſera pas le premier trône.

J'entends dire dans mes déſerts que l'ouverture de la campagne eſt déjà ſignalée par une de vos victoires. Je ſupplie votre Majeſté impériale de daigner m'inſtruire ſi je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine, pour m'aller promener ſur le Boſphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre Majeſté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caiſſes de montres, depuis la valeur d'environ huit louis juſqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamans avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres ſont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous ſervir; tous les prix ſont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'eſt épargné.

Nous ſouhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous ſoient favorables, et que *Mouſtapha* paſſe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond reſpect et la reconnaiſſance du vieux malade du mont Jura.

1771.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mai.

MADAME,

Je me ferai donc porter en litière à Tangarock, puiſque le climat eſt ſi doux ; mais je crois que l'air de votre cour ſerait beaucoup plus ſain pour moi. J'aurais le plaiſir de ne mourir ni à la grecque, ni à la romaine. Votre Majeſté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde ſelon ſa fantaiſie. On ne me propoſera point de billet de confeſſion.

Mais je n'irai point à Nipchou, ce n'eſt pas là qu'on rencontre des chinois de bonne compagnie ; ils ſont tous occupés dans Pékin à tranſcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je ſoupçonne vos chers voiſins orientaux d'être fort peu inſtruits, très-vains, et un peu fripons; mais vos autres voiſins les Turcs ſont plus ignorans et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils ſont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus aiſément encore les ſuivans de *Confucius* que ceux de *Mahomet*.

Je mets à vos pieds le quatrième et cinquième tome des Queſtions ſur l'encyclopédie ; je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon

gros *Mouſtapha* ; et tandis que vos braves troupes prennent des villes, et chaſſent ſes janiſſaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide. 1771.

Je ſuis perſuadé que le grand poëte *Kien-long* n'aurait pas violé le droit des gens dans la perſonne de votre miniſtre. On dit que le grand ſultan le tient toujours priſonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'eſpère qu'il ſera délivré à la première bataille.

Mon étonnement eſt toujours que les princes et les républiques de la religion de *Chriſt* ſouffrent tranquillement les affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à la Porte ottomane ; eux qui ſont ſouvent ſi pointilleux ſur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour *Ali-Bey ;* mais je ne ſais pas plus de nouvelles de l'Egypte que n'en ſavaient les Hébreux qui en ont raconté tant de merveilleuſes choſes.

Comme on allait faire le petit paquet des Queſtions d'un ignorant ſur l'encyclopédie, mes colons de Ferney, qui ſe regardent comme appartenans à votre Majeſté impériale, ſont arrivés avec deux caiſſes de leurs montres ; je les ai trouvées ſi groſſes que je n'ai pas oſé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les Queſtions encyclopédiques dans la caiſſe qui partira demain par les voitures publiques.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suiſſe, avec cette ſimple adreſſe :

A ſa Majeſté impériale, l'impératrice de Ruſſie.

A ce nom tout doit reſpecter la caiſſe, et il n'y a point de confedéré polonais qui oſe y toucher.

1771. Votre Majeſté eſt trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenſer en bagatelles, par pure bienfeſance, lorſqu'elle dépenſe ſi prodigieuſement en canons, en vaiſſeaux, et en victoires.

Il me ſemble que ſi vos Tartaro-chinois de Nipchou avaient du bon ſens, ils acheteraient des montres communes, qu'ils revendraient enſuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent conſidérablement. Ne pourrait-on pas en établir un ſur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne paſſeraient pas trente à quarante roubles; et elle répondrait d'en fournir pour deux cents mille roubles par an, s'il était néceſſaire.

Mais il paraît que les Chinois ſont trop ſoupçonneux et trop ſoupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la généroſité et de la franchiſe.

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſuis que le canal par lequel paſſent ces envois et ces propoſitions.

J'admire autant votre grandeur d'ame, que je chéris vos ſuccès et vos conquêtes.

Je ſuis aux pieds de votre Majeſté impériale avec le plus profond reſpect, et la plus inviolable reconnaiſſance.

P. S. Je r'ouvre mon paquet pour dire à votre Majeſté impériale que je reçois dans l'inſtant de Paris un livre in-4° intitulé Manifeſte de la république confédérée de Pologne, du 15 novembre 1769; la date de l'édition eſt 1770.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'imprimerie royale de Paris : cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du louvre. Voici ce que je trouve à la page 5 : ,, La ſublime Porte, notre ,, bonne voiſine et fidelle alliée, excitée par les traités ,, qui la lient à la république, et par l'intérêt même ,, qui l'attache à la conſervation de nos droits, a ,, pris les armes en notre faveur ; tout nous invite ,, donc à réunir nos forces, pour nous oppoſer à la ,, chute de notre ſainte religion ,,. 1771.

Ne voilà-t-il pas une concluſion bien plaiſante ? nous avons obtenu, à force d'intrigue, que les mahométans fiſſent inſolemment la guerre la plus injuſte ; donc nous devons prévenir la chute de la ſainte Egliſe catholique, dont tout le monde ſe moque, mais que perſonne ne veut détruire, du moins à préſent.

Je penſe que c'eſt un bedeau d'une paroiſſe de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre Majeſté la connaît ſans doute. Elle a fait beaucoup d'impreſſion ſur le miniſtère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, page 240 et 241, des cruautés qui, ſi elles étaient vraies, ſeraient capables de ſoulever tous les eſprits.

Ce Manifeſte ſe répand dans toute l'Europe. Votre Majeſté y répondra par des victoires, et par des généroſités qui rendent la victoire encore plus reſpectable.

1771.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 mai.

MADAME,

Il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon hermitage madame la princeſſe d'*Aſchkoff*. Dès qu'elle eſt entrée dans le ſalon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette ſur du ſatin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre Majeſté impériale l'a dû recevoir du ſieur *la Salle;* c'eſt un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, ſi les choſes vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu ſecrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princeſſe d'*Aſchkoff* fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de ſuite de votre Majeſté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le ſermon de l'archevêque de Twer, *Platon*, prononcé devant le tombeau de *Pierre le grand*, le lendemain que votre Majeſté eut reçu la nouvelle de la deſtruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce diſcours adreſſé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, eſt à mon gré un des plus

beaux

beaux monumens qui ſoient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un ſujet auſſi heureux. Le *Platon* des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie auguſte comme le plus beau jour de votre vie : je dis de votre vie paſſée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore. 1771.

Puiſque vous avez déjà un *Platon* à Pétersbourg, j'eſpère que MM. les comtes *Orlof* vont former des *Miltiades* et des *Thémiſtocles* en Gréce.

J'ai l'honneur, Madame, d'envoyer à votre Majeſté impériale la traduction d'un ſermon lithuanien (1) en échange de votre ſermon platonicien; c'eſt une réponſe modeſte aux menſonges un peu groſſiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'eſt un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne ſavent pas mentir avec eſprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur Manifeſte que vos troupes n'oſaient regarder les Turcs en face. Ils ont raiſon, elles n'ont preſque jamais vu que leur dos.

Je ne ſais pas quel ſermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'eſt peut-être la paix, c'eſt peut-être une croiſade. On nous conte que le ſultan *Ali-Bey* eſt demeuré court dans un de ſes ſermons en Syrie, et qu'il a preſque perdu la parole. Je n'en crois rien : vous le rendrez plus éloquent que jamais. *Mouſtapha* ſera prêché à droite et à gauche; il finira par ſe confeſſer à l'évêque *Platon*, et par avouer qu'il eſt un gros cochon qui a grommelé contre mon

(1) Voyez le ſermon du pape *Nicolas Chariſteski*, tome II, Politique et législation.

auguſte héroïne fort mal à propos. J'ai toujours
1771. l'honneur de haïr ſon croiſſant autant que j'ai d'attachement, de reſpect et de reconnaiſſance pour la brillante étoile du Nord.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 mai.

MADAME,

J'AI actuellement dans mon hermitage un de vos ſujets de votre royaume de Cazan, c'eſt M. *Polianski*. Je n'ai jamais vu tant de politeſſe, de circonſpection et de reconnaiſſance pour les bontés de votre Majeſté impériale : on dit qu'*Attila* était originaire de Cazan; ſi la choſe eſt vraie, il ſe peut fort bien que le fléau de DIEU ait été un très-aimable homme; je n'en doute pas même, puiſqu'*Honoria*, la ſœur d'un ſot empereur *Valentinien III*, devint amoureuſe de lui, et voulut à toute force l'épouſer.

La cour du roi d'Eſpagne admire la généroſité de M. le comte *Alexis Orlof*, et la reconnaiſſance du bacha. Pour la cour de Verſailles, elle n'eſt occupée que des tracaſſeries des cours de juſtice.

Pendant que ces pauvretés velches amuſent ſérieuſement l'oiſiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles paſſé le Danube.

On dit cependant que votre Majeſté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. *Obreskof*, eſt en train d'écouter des propoſitions de paix ; pour moi je crois qu'elle n'eſt en train que de vaincre. 1771.

Je me mets à ſes pieds avec le plus profond reſpect et la plus tendre reconnaiſſance.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{20}{31}$ mai.

MONSIEUR, les puiſſances du Nord vous ont ſans doute beaucoup d'obligation pour les belles épîtres que vous leur avez adreſſées : je trouve la mienne admirable ; chacun de mes jeunes confrères, j'en ſuis sûre, en dira autant de la ſienne. Je ſuis très-fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaiſe proſe. De ma vie je n'ai ſu faire ni vers ni muſique, mais je ne ſuis point privée du ſentiment qui fait admirer les productions du génie.

La deſcription que vous me faites du premier peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun autre ſur l'état préſent des Velches. Ils crient beaucoup en ce moment, ſans, ce me ſemble, ſavoir pourquoi : on dit que c'eſt la mode, et qu'à Paris elle tient ſouvent lieu de raiſon. On veut un parlement, on en a un ; la cour a exilé les membres qui compoſaient l'ancien, et perſonne ne diſpute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru ſa diſgrâce.

1771. Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracaſſiers, et rendaient l'Etat anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne mène à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés ſur des autorités, dans tous les écrits du parti oppoſé à la cour. Il eſt vrai auſſi qu'il eſt difficile de juger de l'état des choſes à la diſtance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond ſur les canons du ſieur *Tott*, puiſqu'ils ont enfin relâché mon réſident, lequel, ſi on en peut croire les diſcours du miniſtre de la Porte, doit ſe trouver à préſent ſur le territoire autrichien.

Y a-t-il un exemple dans l'hiſtoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le miniſtre d'une puiſſance qu'ils avaient offenſée par une telle enfreinte du droit des gens? On croirait que le comte *Romanzof* et le comte *Orlof* leur ont appris à vivre.

Voilà un pas vers la paix, mais elle n'eſt pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très-favorable, comme on vous l'a dit, Monſieur. Le général-major *Weiſmann* a paſſé le Danube à deux repriſes; la première avec ſept cents, la ſeconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de ſix mille Turcs, s'eſt emparé d'Iſacki où il a brûlé les magaſins ennemis, le pont que l'on commençait à conſtruire, les frégates, les galères et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui : il a fait un grand butin et beaucoup de priſonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il eſt revenu ſur cette rive-ci ſans que perſonne l'en empêchât, quoique le viſir, avec ſoixante mille

hommes, ne fût qu'à ſix heures de chemin d'Iſacki.

Si la paix ne ſe fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, Monſieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney ; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le ſujet de quelques ſavantes diſſertations. 1771.

CATERINE.

LETTRE LXXX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{24}{4}$ mai. juin.

MONSIEUR, ſi vous vous faites porter en litière à Tangarock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne ſais ſi l'air de ma cour vous conviendrait, et ſi huit mois d'hiver vous rendraient la ſanté. Il eſt vrai que ſi vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte ſpécieux ; mais vous n'auriez nul beſoin de prétexte : vous ne ſeriez point gêné, je vous aſſure, et j'oſe dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le ſoit moins. A l'égard des billets de confeſſion, nous en ignorons juſqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces diſputes rebattues, et ſur leſquelles on preſcrit le ſilence par édit dans d'autres pays. Nous laiſſons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les chinois de bonne compagnie planteraient là le roi

1771. de la Chine et ſes vers pour ſe rendre à Nipchou, ſi vous y veniez ; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre ſiècle.

Le croiriez-vous, Monſieur, mes voiſins orientaux, tels que vous les décrivez, ſont les meilleurs voiſins poſſibles ; je l'ai toujours dit, et la guerre préſente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages le quatrième et le cinquième tome des Queſtions ſur l'encyclopédie. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons *Mouſtapha*. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre ſage : il en eſt temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente qu'il y a apparence que mon réſident eſt relâché. Les princes et les républiques chrétiennes ſont eux-mêmes la cauſe des affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à Conſtantinople ; ils en ſont trop accroire à ces barbus ; ſe montrer ou intrigans ou rampans n'eſt pas le moyen de ſe faire eſtimer. Voilà la règle à peu-près que l'Europe a ſuivie, et c'eſt auſſi ce qui a gâté ces barbares. Le roi *Guillaume* d'Angleterre diſait qu'*il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs.*

Les Italiens ont traité leurs priſonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la ſoupleſſe envers la Porte.

Les nouvelles d'*Ali-Bey* portent qu'il fait des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le ſultan qu'il n'a que peu de troupes à lui oppoſer.

Je connais le Manifeſte in-4° dont vous me parlez. Le duc de *Choiſeul*, qui n'était pas prévenu en notre

faveur, l'avait fait ſupprimer à cauſe de ſon abſurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait : vous pouvez juger par là du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes ſont des menſonges pitoyables. C'eſt aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes ruſſes pendant cette guerre. La populace même de Conſtantinople, et tout l'empire turc en ont été ſi affectés qu'ils attribuent toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a uſé avec eux en toute occaſion. 1771.

D'ailleurs ce n'eſt pas aux brigands de Pologne à parler ſur cette matière ; ce ſont eux qui commettent tous les jours des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne ſe joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, Monſieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans votre dernière lettre. J'en ſuis bien reconnaiſſante et véritablement touchée. Continuez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré que la mienne vous eſt ſincèrement acquiſe.

CATERINE.

1771.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 juin.

MADAME,

SUR la nouvelle d'une paix prochaine entre votre Majeſté impériale, et ſa Hauteſſe *Mouſtapha*, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de deſtruction, et je me ſuis mis à relire votre inſtruction pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du ſiècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles ſur les bords du Danube, car enfin c'eſt votre ouvrage; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit, et ce n'eſt pas votre main qui a tué des turcs. Je ſupplie votre Majeſté, ſi elle fait la paix, de garder Tangarock, que vous dites être un ſi beau climat, afin que je puiſſe m'y aller établir pour y achever ma vie ſans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on ſoit à l'abri du vent du nord à Tangarock, je ſuis content.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caiſſe de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artiſtes, ils ont trop abuſé de vos bontés; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au

plus, comme je le leur avais expreſſément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille : cela eſt très-indiſcret. Je ne crois pas que votre Majeſté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup ; mais voici, Madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très-belles avec votre portrait, et aucune n'eſt chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui ſerviront à faire vos préſens, compoſés de montres depuis environ quinze roubles juſqu'à quarante ou cinquante ; le reſte pourrait être abandonné à vos marchands qui pourraient y trouver un très-grand profit. 1771.

Je prends la liberté ſurtout de vous prier, Madame, de ne point faire payer ſur le champ la ſomme de trente-neuf mille deux cents trente-huit livres de France à quoi ſe monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs faire des dépenſes ſi énormes, qu'il faut abſolument mettre un frein à votre généroſité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reſte, ils m'aſſurent, et pluſieurs connaiſſeurs m'ont dit que tous ces ouvrages ſont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-deſſous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils ſeraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caiſſes, ce qui eſt aiſé à faire examiner par des hommes intelligens.

Si votre Majeſté était contente de ces envois et des prix, mes fabricans diſent qu'ils exécuteraient tout

1771. ce que vous leur feriez commander. Ce ſerait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney, en attendant que je le menaſſe à Tangarock. J'aurais mieux aimé qu'ils vous euſſent envoyé quelques carrillons pour Sainte-Sophie ou pour la moſquée d'*Achmet;* mais puiſque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Boſphore, le grand Turc et ſon grand viſir ſeront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous reſpecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, Madame, je conſacre à votre Majeſté impériale toutes les heures qui me reſtent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond reſpect et l'attachement le plus inviolable.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE LXXXII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 juillet.

REPUBLIQUES, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus peſant des Mouſtaphas :
Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder ſon ardeur divine,
Je n'irai point dans vos Etats;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre Majeſté impériale doit être bien perſuadée que mon projet eſt de paſſer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Tangarock. Elle daigne me dire, dans ſa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir bien froid pendant huit mois ; mais, Madame, avez-vous, comme nous, cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, ſur leſquelles un aigle et un vautour n'oſeraient voler? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie; voilà ce que M. le comte de *Schouvalof* a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perſpective vis-à-vis mes fenêtres. Il eſt vrai que l'éloignement eſt aſſez grand pour que le froid en ſoit diminué ; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de

1771. Pétersbourg que dans nos vallées; mais ma paſſion, Madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat eſt plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre Majeſté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du queſtionneur.

Si je queſtionnais le chevalier de *Boufflers*, je lui demanderais comment il a été aſſez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et ſurtout de raiſon, plutôt que d'aller faire ſa cour à celle qui va les mettre à la raiſon.

Je ſupplie votre Majeſté de le prendre priſonnier de guerre; il vous amuſera beaucoup; rien n'eſt ſi ſingulier que lui, et quelquefois ſi aimable. Il vous fera des chanſons; il vous deſſinera; il vous peindra, non pas ſi bien que mes colons de Ferney vous ont peinte ſur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainſi que M. de *Tott*, protecteur de *Mouſtapha* et de l'Alcoran. Pour moi, Madame, je ſuis fidelle à l'Egliſe grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encenſoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Ruſſies.

Si votre Majeſté impériale a une correſpondance ſuivie avec *Ali-Beg* ou *Ali-Bey*, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, c'eſt de faire rebâtir le temple de Jéruſalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui payeront un gros tribut, et qui feront de lui un très-grand ſeigneur; il faut qu'il ait toute la Syrie juſqu'à Alep, et que, depuis Alep juſqu'au Danube, tout le reſte ſoit à

vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année pour redevenir législatrice et donner des fêtes. 1771.

Le malheureux Manifeste des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens sensés conviennent que la Pologne sera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y règnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre. En vérité, Madame, vous voilà la première personne de l'univers, sans contredit; je n'en excepte pas votre voisin *Kien-long*, tout poëte qu'il est. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté insupportable? Comment daignez-vous descendre à écrire à un vieux radoteur comme moi?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adressé les caisses des montres? à vous, Madame; point d'autre adresse qu'*à sa Majesté impériale*, le tout recommandé aux soins de M. le gouverneur de Riga et de M. le directeur général de vos postes.

Je réitère à votre Majesté que je suis très-indigné contre mes colons qui ont abusé de vos bontés, malgré mes déclarations expresses; et je la supplie encore une fois très-instamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne se point gêner pour eux.

Il est vrai que cette colonie se perfectionne tous les jours; votre nom seul lui porte bonheur. Ces artistes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce sont des ouvrages parfaits; ils sont destinés, je crois, pour l'Allemagne.

1771. Je ne m'attendais pas que mon village caché au pied des Alpes, et qui ne contenait qu'environ quarante miſérables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vaſte empire de Ruſſie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

Je me mets à vos pieds, et je me ſens tout glorieux d'exiſter encore dans le beau ſiècle que vous avez fait naître.

Que votre Majeſté impériale agrée plus que le profond reſpect du très-vieux et très-paſſionné velche du mont Jura.

LETTRE LXXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{26 \text{ juin.}}{7 \text{ juillet.}}$

MONSIEUR, le 14 juin *Mouſtapha* reçut une nouvelle croquignole : le prince d'*Olgorouki* à la tête de ſon armée força les lignes de Pérécop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille tartares et ſept mille turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorſqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper; et, au départ du courrier, les députés de la fortereſſe de Pérécop étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

L'amiral *Sinevin* eſt parti de Tangarock, et ſe promène préſentement ſur la mer d'Azof, peut-être auſſi plus loin; je ne puis vous dire au juſte, vu que cela dépend du temps, de la mer et des vents.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le préſent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié. 1771.

CATERINE.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop ſouvent; mais mon cœur eſt trop plein; il faut que mes ſentimens débordent ſur le papier.

J'avais lu, dans une critique aſſez vive du grand ouvrage de l'abbé *Chappe*, que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Velches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus reſpectable que nous ayons; qu'en un mot, il n'était pas permis de faire paſſer à la douane des penſées, l'inſtruction ſublime et ſage, ſignée *Caterine;* je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me ſemblait trop abſurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier : j'ai ſu de lui que rien n'eſt plus vrai. Voici le fait : un libraire de Hollande imprime cette inſtruction, qui doit être celle de tous les rois et de tous les tribunaux du monde; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuiſtre,

1771. censeur des livres, comme si c'était un livre ordinaire, comme si un poissonde Paris était juge des ordres d'une souveraine, et de quelle souveraine! Ce marousle imbécille trouve des propositions téméraires, mal sonnantes, offensives d'une oreille velche; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philosophie; on le renvoie en Hollande sans autre examen.

Et je suis encore chez les Velches! et je respire leur atmosphère! et il faut que je parle leur langue! non, on n'aurait pas commis cette insolence imbécille dans l'empire de *Moustapha*, et je suis persuadé que *Kien-long* ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre instruction en bon chinois.

Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Velches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier coup me conduira dans le climat tempéré de Tangarock.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'instruction.

Il faut qu'un gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen; mais que tous craignent les lois.

Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuisible à chacun en particulier, ou à la société en général, &c.

Sont-ce donc ces maximes divines que les Velches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent..... ils méritent..... ils méritent..... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre Majesté impériale, je suis trop en colère; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre

la

la Turquie et contre la Velcherie, cela eſt capable de ſuffoquer ce pauvre cacochime qui ſe met en touſſant aux pieds de votre Majeſté impériale. 1771.

LETTRE LXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ juillet.

MONSIEUR, je crois vous avoir mandé la priſe des lignes de Pérécop par aſſaut, et la ſuite du kan de Crimée à la tête de ſoixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'eſt rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra ſur trois colonnes en Crimée ; celle de la droite s'empara de Koſclof, port ſur la mer Noire ; celle du milieu que commandait le prince d'*Olgorouki* en perſonne, marcha vers Karasbaſar, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la preſqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince d'*Olgorouki* s'avança vers Caffa, autre port ſur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattans, qui s'enfuirent ſur les vaiſſeaux qui les avaient amenés. Le ſéraſquier *Ibrahim* pacha, étant reſté preſque ſeul, envoya pour capituler ; mais le prince lui fit dire qu'il devait ſe rendre priſonnier de guerre, ce qu'il fit.

Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traverſé la langue de terre qui eſt entre la mer

—— d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détache-
1771. ment qui s'empara de Kertz et de Senikone, ce qui fe fit tout de ſuite : de façon que notre flotte d'Azof, qui fe tenait dans le détroit, prête à le paſſer, doit être à l'heure qu'il eſt à Caffa. Le prince d'*Olgorouki* m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons ruſſes qui croiſent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, fachant la part que vous y prendrez. Vous excuſerez auſſi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre que je vous écris fort à la hâte.

Il ne reſte à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchans petits forts; les places de conſéquence ſont emportées, et je dois recevoir inceſſamment la capitulation ſignée par les Tartares.

Si, après cela, Monſieur, le ſultan n'en a pas aſſez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre eſpèce.

Soyez aſſuré de mon amitié et de l'eſtime diſtinguée que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE LXXXVI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

MADAME,

EST-IL vrai que vous ayez pris toute la Crimée? Votre Majeſté impériale daignait me mander par ſa lettre du 10 juin que M. le prince d'*Olgorouki* était devant Pérécop ou Précop. La déeſſe aux cent bouches, qui arrive tous les jours du Nord au Midi, et qui, depuis long-temps, n'apporte que des ſottiſes du Midi au Nord, débite que la Crimée entière eſt ſous votre puiſſance, et qu'elle ne s'eſt pas fait beaucoup prier.

C'eſt du moins une conſolation d'avoir le royaume de *Thoas* où la belle *Iphigénie* fut ſi long-temps religieuſe, et où ſon frère *Oreſte* vint voler une ſtatue, au lieu de ſe faire exorciſer.

Mais ſi, après avoir pris cette Cherſonèſe taurique, vous accordez la paix à *Mouſtapha*, que deviendra ma pauvre Gréce? que deviendra ce beau pays de *Démoſthène* et de *Sophocle*? J'abandonne volontiers Jéruſalem aux muſulmans; ces barbares ſont faits pour le pays d'*Ezéchiel*, d'*Elie* et de *Caïphe*. Mais je ſerai toujours douloureuſement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le lycée en écuries. Je m'intéreſſais fort au ſultan *Aly-Bey*; je me feſais un plaiſir de le voir négocier avec vous du

—— haut d'une pyramide, faudra-t-il que je renonce à
1771. toutes mes belles illuſions ? Il eſt bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Beſſarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de *Médée;* cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me ſuffiſent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troye, et que votre Majeſté impériale ſe promènerait en bateau ſur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes déſirs, puiſque vous modérez les vôtres.

Je ſuis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis: Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les momens de ta vie.

Si votre Majeſté impériale garde la Cherſonèſe, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à ſon code, en faveur des muſulmans qui habitent cette contrée. Son Egliſe grecque, la ſeule catholique et la ſeule véritable, ſans doute, n'y fera pas beaucoup de converſions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Gréce. *Apollon* même fit préſent au tartare *Abaris* d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos forciers. Si j'avais cette flèche, je ſerais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de préſenter ſottement du pied des Alpes mon profond reſpect et mon attachement inviolable à la ſouveraine d'Azof, de Caffa et de mon cœur.

Le vieux malade.

LETTRE LXXXVII. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ juillet.
auguſte.

MONSIEUR, je ne ſaurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que Jaman et trois autres petites villes, ſavoir, Temruk, Achaï et Althon, ſituées ſur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, ſe ſont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a été ſuivi par plus de deux cents mille tartares qui demeurent dans ces îles et en terre-ferme.

L'amiral *Sinevin*, qui eſt ſorti du canal avec ſa flotille, a donné la chaſſe à quatorze bâtimens ennemis pour s'amuſer; un brouillard cependant les a ſauvés de ſes griffes.

N'eſt-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes diſaient déſerts. N'eſt-il pas vrai auſſi que nous feſons des conquêtes comme quatre? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà auſſi peut-être la raiſon qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté inſupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire ſur ce point ma confeſſion générale. J'ai eu de grands

—— ſuccès durant cette guerre ; je m'en ſuis réjouie très-
1771. naturellement; j'ai dit : La Ruſſie ſera bien connue par cette guerre : on verra que cette nation eſt infatigable, qu'elle poſsède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros ; on verra qu'elle ne manque point de reſſources, mais qu'elle peut ſe défendre et faire la guerre avec vigueur lorſqu'elle eſt injuſtement attaquée.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à *Caterine*, qui, à quarante-deux ans, ne ſaurait croître ni de corps ni d'eſprit, mais qui, par l'ordre naturel des choſes, doit reſter et reſtera comme elle eſt. Ses affaires vont-elles bien ? Elle dit, tant mieux. Si elles allaient moins bien, elle emploîrait toutes ſes facultés à les remettre dans la meilleure des liſières poſſibles.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre ; ce que je vous dis eſt vrai. J'irai plus loin : je vous dirai que pour épargner le ſang humain je ſouhaite ſincèrement la paix ; mais cette paix eſt très-éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la déſirent ardemment. Ces gens-là ne ſavent pas la faire.

Je ſouhaite également la pacification des querelles déraiſonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légéreté. Mon ambaſſadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux ; mais il eſt à préſumer qu'ils s'expoſeront plutôt à la dernière extrémité que de prendre inceſſamment un parti ſage et convenable. Les tourbillons de *Deſcartes* n'exiſtèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête eſt un

tourbillon qui tourne ſans ceſſe ſur lui-même ; le haſard ſeul l'arrête, et jamais la raiſon ou le jugement. 1771.

Je n'ai point encore reçu ni vos *Queſtions*, ni vos montres de Ferney : je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricans ne ſoit parfait, puiſqu'ils travaillent ſous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un ſurplus de montres ; cette dépenſe ne me ruinera pas. Il ſerait bien malheureux pour moi ſi j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'auſſi petites ſommes chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres Etats de l'Europe ruinés; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtiſſons, et tout le reſte va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé; la guerre préſentement a ſon état fixé ; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Caffa, la guerre eſt payée.

Je ſerai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, Monſieur. J'ai relu auſſi mes inſtructions pour le code, il y a quelques ſemaines, parce que je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'eſt, et j'ai trouvé que j'avais raiſon en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup de matériaux ſe préparent et d'autres ſont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je ſouhaite de le voir ; mais il n'importe, il faut qu'il s'achève quoique Tangarock ait la mer au midi et des hauteurs au nord.

1771. Cependant vos projets ſur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait aſſuré ſes environs contre toute appréhenſion du côté de la terre et de la mer; car juſqu'à la priſe de la Crimée c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'amènera-t-on dans peu le kan de Crimée en perſonne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas paſſé la mer avec les Turcs, mais qu'il eſt reſté dans les montagnes, avec une très-petite ſuite, à peu-près comme le prétendant en Ecoſſe après la défaite de *Culloden*. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danſer, et il ira à la comédie françaiſe.

Adieu, Monſieur; continuez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré des ſentimens que j'ai pour vous.

CATERINE.

P. S. J'allais fermer cette lettre lorſque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon *inſtruction* en France. Je ſavais cette anecdote, et même l'appendice, en conſéquence de l'ordre du duc de *Choiſeul*. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais aſſez vengée.

L'incendie, arrivé à Pétersbourg, a conſumé en tout cent quarante maiſons, ſelon les rapports de la police, parmi leſquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierres; le reſte n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tiſons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air ſurnaturel; mais il n'eſt pas douteux que le grand vent et l'exceſſive chaleur

ont causé tout ce mal qui sera bientôt réparé. Chez nous, on construit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois aussi considérable qui consuma un grand quartier bâti en bois, il fut reconstruit en briques en moins de trois ans. 1771.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 auguste.

MADAME,

Est-il bien vrai, suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de votre Majesté impériale entrent dans Pérécop? Cette nouvelle vient de Vienne, puis-je y compter? Mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, Madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers;* il sera exécuté dans la première ville de l'*univers*, par les meilleurs acteurs de l'*univers*.

Notre contrôleur général, qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui

1771. lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

Notre flotte ſe prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en préſagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jéſuites vers Avignon, mais qu'il a été diſſipé par un corps de janſéniſtes qui était fort ſupérieur; il n'y a eu perſonne de tué, mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulſionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, Madame, ſi votre Majeſté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la ſuite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous feſons des choſes ſi mémorables, votre Majeſté s'amuſe à prendre des provinces en terre-ferme, à dominer ſur la mer de l'Archipel et ſur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'eſt que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit Etat à gouverner.

Je n'en ſuis pas moins attaché à votre Majeſté impériale avec un profond reſpect et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXXIX. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{14}{25}$ auguſte.

MONSIEUR, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres qui vous annonçaient la ſoumiſſion de toute la Crimée. Elle a fait ſon accord avec le prince d'*Olgorouki*. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier qui m'annonce que les ambaſſadeurs tartares ſont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de *Sélim Ghérai*, trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des poſſeſſions perſonnelles en Romélie. Les Mourza lui ont perſuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques eſquifs. Je m'en vais donc faire diſtribuer des ſabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de *Mouſtapha*.

Ces Tartares ont fait quelques efforts pour ſecouer l'oppreſſion ottomane; d'ailleurs nous n'en aurions pas eu auſſi bon marché. Je défierais à préſent *Oreſte* de voler une ſtatue en Crimée : il n'y a pas l'ombre des beaux arts chez ces gens-là; mais ils n'en conſervent pas moins le goût de prendre ce qui ne leur appartient pas.

Laiſſez faire ſultan *Ali-Bey* : vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Gréce, qui ne ſait que faire des vœux, agiſſait avec autant de vigueur que le ſeigneur des

1771. pyramides, le théâtre d'Athènes ceſſerait bientôt d'être un potager, et le lycée une écurie. Mais ſi cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo reſſemblera bientôt à un jeu de quilles; car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille du Kogul, où dix-ſept mille combattans en battirent cent cinquante mille, y a produit un obéliſque avec une inſcription qui ne contient que le fait et le nom du général : la bataille navale de Tcheſme a fait naître dans une très-grande pièce d'eau une colonne roſtrale : la priſe de la Crimée y ſera perpétuée par une groſſe colonne; la deſcente dans la Morée et la priſe de Sparte, par une autre.

Tout cela eſt fait des plus beaux marbres qu'on puiſſe voir, et que les Italiens mêmes admirent. Ces marbres ſe trouvent les uns ſur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourg en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez : il y en a preſque de toutes couleurs.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de mémoire auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importans de la guerre préſente y ſeront gravés ſur des médaillons avec des inſcriptions ſimples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment qui, j'eſpère, ſera beau, de bon goût, et ſera l'hiſtoire de cette guerre. Cette idée m'amuſe beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Juſqu'à ce que je ſache que la promenade que vous me propoſez ſur le Scamandre ſoit plus agréable

que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve ſi bien! je renonce auſſi à la réédification de Troye : j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps. 1771.

Je vous prie, Monſieur, d'être perſuadé de ma ſenſibilité pour toutes les choſes obligeantes et heureuſes que vous me dites; rien ne me fait plus de plaiſir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être ſorcière, j'emploîrais mon art à vous rendre la vue et la ſanté.

CATERINE.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguſte.

MADAME,

J'OSE dire que votre Majeſté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais beſoin de cette douce conſolation après deux déteſtables gazettes conſécutives, dans leſquelles on diſait que les troupes de notre invincible ſultan *Mouſtapha* étaient par-tout pleinement victorieuſes. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de ſi impudens menſonges qui ne peuvent ſéduire les peuples que cinq ou ſix jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper long-temps, comme on a fait à Rome. Il n'en eſt pas de même en fait d'exploits militaires.

1771. Je préſume que tous les Tartares de Crimée ſont actuellement vos ſujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête : on m'aſſure que vos troupes, véritablement victorieuſes, ont paſſé le Danube, et que vous avez cent vaiſſeaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis DIEU d'être né pour voir cette grande révolution. Perſonne ne s'attendait, lorſque *Pierre le grand* était de mon temps à Sardam, qu'un jour votre Majeſté impériale dominerait ſur la mer Noire, ſur l'Archipel et ſur le Danube.

On m'aſſure que mon cher ami *Ali-Bey* a pris Damas, et qu'il a mis le ſiége devant Alep, afin d'eſſayer juſqu'où l'invincible *Mouſtapha* peut porter la vertu de la réſignation. Si cela eſt vrai, comme je le ſouhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un ſultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros ſoit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé *Louis XI*, qui diſait *quand orgueil marche devant, dommage marche derrière; Mouſtapha* ne s'eſt pas ſouvenu de cette maxime. Il vous avait ordonné de vider la Podolie, vous avez fort mal obéi. J'oſe me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Conſtantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, Madame, trouver dans tout ce fracas quelques momens pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des Queſtions ſur l'Encyclopédie doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici en attendant une feuille du tome ſeptième qui n'eſt pas encore miſe au

net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de votre Majeſté, à la page 356. 1771.

Je me mets à vos pieds, je les baiſe beaucoup plus reſpectueuſement que ceux du pape; il ſe croit le premier perſonnage du monde, *Mouſtapha* croyait auſſi l'être, mais je ſais bien à qui ce nom eſt dû.

Que ma ſouveraine agrée le profond reſpect de ſa vieille créature.

LETTRE XCI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ ſeptembre.

MONSIEUR, vous me demandez s'il eſt vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop, il y a eu ſur le Danube une action au déſavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un ſeul combat où le lieutenant général, prince *Repnin*, a battu avec ſon corps détaché un corps de turcs qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place; à peu-près comme Lauterbourg paſſa aux Autrichiens lorſque M. de *Noailles* commandait l'armée françaiſe après la mort de l'empereur *Charles VI.* Le prince *Repnin* étant tombé malade, le lieutenant général *Eſſen* a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repouſſé à l'aſſaut. Cependant, quoi qu'en diſent les gazettes, Buchareſt eſt toujours entre nos mains avec toutes les places de la rive du Danube, depuis Giurgi juſqu'à la mer Noire.

1771. Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danſeuſe de l'opéra de Paris, et l'opéra comique qui fait l'admiration de l'univers, conſolent la France de la deſtruction de ſes parlemens, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des ſervices eſſentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorſque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi ſeront-ils remplis, et l'Etat libéré?

Vous me dites, Monſieur, que votre flotte ſe prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne eſt venue d'Azof à Caffa. A Conſtantinople on eſt très-affligé de la perte de la Crimée : pour les diſſiper, il faudrait leur envoyer l'opéra comique, et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre. Ceux de mes troupes qui aiment le ſpectacle, peuvent aſſiſter aux drames de M. *Somorokof* à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

Adieu, Monſieur ; combattons les méchans qui ne veulent point reſter en repos, et battons-les puiſqu'ils le déſirent. Aimez-moi, et portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE XCII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 septembre.

MADAME,

Me trompé-je cette fois-ci ! Une flotte toute entière de mes amis les Turcs réduite en cendres dans le port de Lemnos ! Le comte *Alexis Orlof*, maître de cette île ! C'eſt ce qu'on me mande de Veniſe. Ces nouvelles retentiſſent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre Majeſté impériale et du comte *Orlof*. Il me ſemble que c'eſt à peu-près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut conſumée dans cette mer l'année paſſée, voilà un bel anniverſaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de *Vulcain;* ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, *Mouſtapha*, *Mouſtapha!* Eh bien votre Hauteſſe ſe jouera-t-elle encore à mon impératrice? lui ordonnerez-vous de vider ſans délais la Podolie? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre ſublime Porte? Mettrez-vous encore ſes miniſtres en priſon? Voilà mon auguſte ſouveraine en poſſeſſion de votre Tartarie-Crimée, maîtreſſe de tous vos Etats au-delà du Danube, maîtreſſe de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, *Mouſtapha;* vous deviez venir lui faire la cour, et baiſer ſes belles mains au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi,

1771. demandez lui très-humblement pardon; c'eſt ce que vous avez de mieux à faire.

Savez-vous bien, M. *Mouſtapha*, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'eſprit et de grâces? Vous douteriez-vous par haſard de ce que ſignifient ces mots *grâces* et *eſprit*? Elle a daigné me mander du 22 juillet, 2 auguſte, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée; on n'en a jamais eu de paſſables juſqu'à préſent; vous n'êtes pas géographes vous autres Turcs, vous poſſédez un beau pays, mais vous ne le connaiſſez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous ſeulement où était le paradis terreſtre? moi je le ſais. Il eſt par-tout où eſt *Caterine II*, proſternez-vous avec moi à ſes pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

LETTRE XCIII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

SEIGNEUR MOUSTAPHA,

Je demande pardon à votre Hauteſſe du dernier compliment que je vous ai fait ſur votre flotte, prétendue brûlée par ces braves *Orlof*; ce qui eſt vraiſemblable n'eſt pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fauſſes idées que je n'ai de fauſſes nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre ſérail, ne ſaviez point à qui vous aviez affaire? Plus vous étiez ignorant et plus vous étiez orgueilleux. C'eſt une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions ſe ſont accomplies, et quant à votre flotte brûlée, ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Comptez ſur MM. les comtes *Orlof*.

D'ailleurs il eſt bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaiſſeaux. Ne ſoyez plus ſi glorieux, mon bon *Mouſtapha*. Il eſt vrai que mon impératrice vous donne une place dans ſon temple de mémoire; mais vous y ſerez placé comme les rois vaincus l'étaient au capitole.

1771. On m'écrit que vous entendez enfin raiſon, et que vous demandez la paix. Je ne ſais ſi vous êtes aſſez raiſonnable pour faire cette démarche, et ſi on m'a trompé ſur cette affaire comme ſur votre flotte.

J'ignore encore s'il eſt vrai que vos troupes aient battu mon cher ami *Ali-Bey* en Syrie. J'ai peur que ce petit ſuccès ne vous enivre ; mais, prenez-y garde, les Ruſſes ne reſſemblent pas aux Egyptiens ; ils vous donnent ſur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotteront encore ſi vous perſiſtez à ne pas demander pardon à l'auguſte *Caterine*. J'ai été très-fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre ſon beau code de lois, pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être *Thémis* que *Bellone ;* mais, grâce à vous, elle eſt montée au temple de la gloire par tous les chemins. Reſtez dans votre temple de l'orgueil et de l'oiſiveté, et croyez que je ſerai toujours tout à vous.

L'hermite de Ferney.

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à ſa Majeſté impériale de Ruſſie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

LETTRE XCIV. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, j'ai à vous fournir un petit ſupplément à l'article *fanatiſme*, qui ne figurera pas mal auſſi dans celui des *contradictions*, que j'ai lu avec la plus grande ſatisfaction dans le livre des Queſtions ſur l'Encyclopédie. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moſcou : ce ſont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fièvres chaudes avec taches et ſans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a priſes. Le grand-maître comte *Orlof* m'a demandé en grâce d'y aller pour voir ſur les lieux quels ſeraient les arrangemens les plus convenables à prendre pour arrêter ce mal. J'ai conſenti à cette action ſi belle et ſi zélée de ſa part, non ſans ſentir une vive peine ſur le danger qu'il va courir.

A peine était-il en chemin, depuis vingt-quatre heures, que le maréchal *Soltikof* m'écrivit la cataſtrophe ſuivante, qui s'eſt paſſée à Moſcou du 15 au 16 ſeptembre, vieux ſtyle.

L'archevêque de cette ville, nommé *Ambroiſe*, homme d'eſprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guériſſait les malades (leſquels expiraient aux pieds de la *ſainte Vierge*), et qu'on y portait beaucoup

1771. d'argent, envoya mettre ſon ſceau ſur cette caiſſe, pour l'employer enſuite à quelques œuvres pieuſes : arrangement économique que chaque évêque eſt très en droit de faire dans ſon diocèſe. Il eſt à ſuppoſer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'eſt pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement cette foule de monde, raſſemblée dans un temps d'épidémie, ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace ſe mit à crier : *L'archevêque veut voler le tréſor de la Sainte Vierge, il faut le tuer.* L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux coups. La police voulut les ſéparer, mais la police ordinaire n'y put ſuffire. Moſcou eſt un monde, non une ville. Les plus furieux ſe mirent à courir vers le Kremlin ; ils enfoncèrent les portes du couvent où réſide l'archevêque ; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins ; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé *Donskoi*, d'où ils tirèrent ce reſpectable vieillard qu'ils maſſacrèrent inhumainement ; l'autre reſta à ſe battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général *Jérapkin* arriva avec une trentaine de ſoldats, qui les obligèrent bien vîte à ſe retirer. Les plus mutins furent pris. En vérité, ce fameux dix-huitième ſiècle a bien là de quoi ſe glorifier ! Nous voilà devenus bien ſages ! mais ce n'eſt pas à vous qu'il faut parler ſur cette matière : vous connaiſſez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils ſont

capables. Il ſuffit de lire vos Queſtions ſur l'Encyclopédie pour être perſuadé de la profonde connaiſſance que vous avez de l'eſprit et du cœur des humains. 1771.

Je vous dois mille remercîmens, Monſieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire très-utile et très-agréable : je ſuis étonnée d'y trouver ſouvent mon nom à la fin d'une page où je l'attendais le moins.

J'eſpère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il eſt, la lettre de change pour le payement des fabricans qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos eſt fauſſe. Le comte *Alexis Orlof* était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'oſe montrer ſes beaux yeux en deçà des Dardanelles. Votre lettre au ſujet de ce combat eſt unique. Je ſens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, Monſieur, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, ſi remplies de choſes auſſi excellentes que nouvelles, à l'article *Economie publique*, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : *Donnez à la Sibérie et au Kamshatka réunis, qui ſont quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour ſouverain, un Solon pour légiſlateur, un duc de Sulli, un Colbert pour ſurintendant des finances, un duc de Choiſeul pour miniſtre de la guerre et de la paix, un Anſon pour amiral; ils y mourront de faim avec tout leur génie.*

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie

1771. et du Kamshatka, qui eſt ſitué au-delà du ſoixante-troiſième degré ; en revanche, je plaide chez vous la cauſe de tout le terrain qui ſe trouve entre le ſoixante-troiſième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes en proportion de ſon étendue, de vins auſſi. Non-ſeulement il eſt cultivable, mais même très-fertile. Les blés y viennent en ſi grande abondance, qu'outre la conſommation des habitans, il y a des braſſeries immenſes d'eau-de-vie ; et il en reſte encore aſſez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, juſqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit, en diſant que les blés ne mûriſſent jamais en Sibérie.

Les animaux domeſtiques, le gibier, les poiſſons, ſe trouvent en grande abondance dans ces climats ; et il y en a d'eſpèce excellente, qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement, les productions de la nature en Sibérie ſont d'une richeſſe extraordinaire : témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaſpe, de criſtaux, de marbres, de talc, &c. &c. qu'on y trouve.

Il y a des diſtricts entiers couverts de cédres d'une épaiſſeur extraordinaire, auſſi beaux que ceux du mont Liban, et des fruitiers ſauvages de beaucoup d'eſpèces différentes.

Si vous êtes curieux, Monſieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes eſpèces qui ne ſont communes qu'en Sibérie, et rares par-tout ailleurs. Mais

une choſe qui démontre, je penſe, que le monde eſt un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le diſent, c'eſt qu'on trouve dans le Nord de la Sibérie, à pluſieurs toiſes ſous terre, des oſſemens d'éléphans, qui depuis fort long-temps n'habitent plus ces contrées. 1771.

Les ſavans, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire foſſile; mais ils ont beau dire, les foſſiles ne croiſſent point en forme d'éléphant très-complet.

Ayant plaidé ainſi devant vous la cauſe de la Sibérie, je vous laiſſe le jugement du procès, et me retire en vous réitérant les aſſurances de la plus haute conſidération, et de l'amitié et de l'eſtime la plus ſincère.

CATERINE.

LETTRE XCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

Je n'écris point par cette poſte à *Mouſtapha*; permettez-moi de donner la préférence à votre Majeſté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adreſſer à l'héroïne du ſiècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches

1771. n'ont jamais été trop ſages, mais du moins ils paſſaient pour galans, et je ne fais rien de ſi groſſier que de porter les armes contre vous. Cela eſt contre toutes les lois de la chevalerie. Il eſt bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blanc-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cents mille tartares quittent *Mouſtapha* pour vous ſervir. Ce ſont les Tartares qui ſont polis, et les Français ſont devenus des Scythes. Daignez obſerver, Madame, que je ne ſuis point velche; je ſuis ſuiſſe, et ſi j'étais plus jeune, je me ferais ruſſe.

Votre Majeſté impériale m'a bien conſolé par ſa lettre du 4 ſeptembre; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France ma voiſine retentiſſait des plus fauſſes nouvelles; mais je reſte toujours dans ma ſurpriſe que *Mouſtapha* ne demande point la paix. Eſt-ce qu'il aurait quelques ſuccès contre mon cher *Ali-Bey*?

Ah! Madame, qu'une paix glorieuſe ſerait belle après toutes vos victoires.

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques momens à lire le quatrième et le cinquième volume des Queſtions, le queſtionneur a fait partir le ſixième et le ſeptième; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il eſt bien malade; et voilà pourquoi il déſirait que votre Majeſté allât bien vîte à Conſtantinople, car aſſurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie eſt à vos pieds; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle eſt beaucoup plus glorieuſe d'en

avoir envoyé à Pétersbourg. Votre Majeſté impériale eſt trop bonne; je ſuis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me ſemble que le roi de Pruſſe en eſt tout auſſi ſurpris et preſque auſſi aiſe que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre perſonne, la reconnaiſſance et le profond reſpect du vieux malade de Ferney. 1771.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

MADAME,

J'AIME toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à *Mouſtapha* qui n'eſt point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaiſir à lui rire au nez ſur la belle repriſe de Giurgi ou Giorgova, et ſur la défaite totale de ce terrible *Oginski*.

J'ai bien peur qu'on ait trouvé quelques-uns de nos Velches parmi leurs priſonniers : *Que diable, allaient-ils faire dans cette galère ?*

Apparemment que votre Majeſté impériale avait donné le mot à mon cher *Ali-Bey* pour qu'il reprît Damas et la ſainte Jéruſalem, pendant que votre Majeſté reprendrait Giorgova. Si cette aventure de Damas eſt vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le ſérail de mon cher *Mouſtapha*. On me flatte que M. le comte *Alexis Orlof* eſt maître du Négrepont;

1771. cela me donne des eſpérances pour Athènes à laquelle je ſuis toujours attaché en faveur de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Menandre*, et du vieil *Anacréon* mon confrère, quoique les Athéniens ſoient devenus les plus pauvres poltrons du Continent. Mais d'où vient que Raguſe, l'ancienne Epidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint ſi long-temps à l'empire d'Orient, c'eſt-à-dire au vôtre, ſe met-elle ſous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à préſent que celle de mon héroïne? Que font les *ſavii-grandi* de Veniſe? Pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de *Minos*, pendant que les braves *Orlof* prennent le royaume de *Philoctète*? C'eſt qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguſte *Catherine*, *II* à qui j'ai voué mes derniers ſoupirs.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgova m'a reſſuſcité pour quelque temps, et je reſpire encore avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance pour votre Majeſté impériale.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XCVII. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 novembre.

MADAME,

Les malheurs ne pouvaient arriver à votre Majeſté impériale ni par vos braves troupes ni par votre ſublime et ſage adminiſtration; vous ne pouviez ſouffrir que par les fléaux qui ont de tout temps déſolé la nature humaine. La maladie contagieuſe qui afflige Moſcou et ſes environs eſt venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques turcs vers la mer Noire. *Mouſtapha* ne pouvait donner que la peſte dont ſon beau pays eſt toujours attaqué. C'était aſſurément une raiſon de plus pour tous les princes vos voiſins de ſe joindre à vous et d'exterminer ſous vos auſpices les deux grands fléaux de la terre, la peſte et les Turcs. Je me ſouviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peſte à Marſeille; je ne doute pas que votre Majeſté impériale ne prenne encore de meilleures meſures que celles qui furent priſes alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid la diminue, et vos ſoins maternels la diſſiperont, l'infame négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, ſi quelque choſe pouvait l'augmenter.

1771. On parle d'une diſette qui ſe fait ſentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas ; puiſque c'eſt un des braves comtes *Orlof* qui la commande. C'en ſerait trop que d'éprouver à la fois les trois faveurs dont le prophète *Gad* en donna une à choiſir à votre petit prétendu confrère *David*, pour avoir fait le dénombrement de ſa chétive province.

J'éprouve auſſi des fléaux dans mes villages ; le malheur ſe fourre dans les trous de ſouris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a eſſuyé des perſécutions, mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'eſpère toujours qu'ils pourront vous ſervir à établir un commerce utile entre vos Etats et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler ſur les bords du Volga que ſur ceux du lac de Genève.

Chaſſez à jamais la peſte et les Ottomans au-delà du Danube ; et recevez, Madame, avec votre bonté ordinaire le profond reſpect et l'attachement inviolable du vieil hermite de Ferney pour votre Majeſté impériale.

LETTRE XCVIII. 1771.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{18}{29}$ novembre.

MONSIEUR, pour faire tenir votre lettre au ſeigneur *Mouſtapha*, le maréchal de *Romanzof* a envoyé le mois paſſé le général-major *Veiſmann* au-delà du Danube. Après avoir fait ſauter en l'air deux petits forts qui barraient ſon chemin, il a marché vers Balada où le grand-viſir était campé : il a pris cette place, a battu les troupes du viſir, s'eſt emparé du canon fondu l'an paſſé par M. *Tott* à Conſtantinople; enſuite, il eſt entré poliment dans le camp du viſir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères ſe ſont portées juſqu'au mont Hémus ſans rencontrer à qui s'adreſſer. Alors M. *Veiſmann*, croyant ſa commiſſion achevée, retourna vers Iſaki qu'il raſa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de Matelina et de Girſova; et le lieutenant-général *Eſſen* s'amuſait à battre quarante mille turcs commandés par *Mouſſou-Ouglou*, ci-devant viſir, qui s'était avancé en Valachie.

Après la défaite de *Mouſſou*, Giurgi fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit juſqu'à la mer Noire, ſont préſentement nettoyées de Turcs, comme une maiſon hollandaiſe l'eſt de la pouſſière. Tout ceci s'eſt paſſé du 20 au 27 octobre, vieux ſtyle.

Conſolez-vous, Monſieur; votre cher *Ali-Bey* eſt

1771. maître de Damas. Mais quelle honte pour vos compatriotes, pour cette nobleſſe françaiſe ſi remplie d'honneur, de courage et de généroſité, de ſe trouver parmi les bandits de Pologne qui font ſerment devant des images miraculeuſes d'aſſaſſiner leur roi, quand ils ne ſavent pas combattre! Si après ce coup M. de *Vio-Ménil* et ſes compagnons ne quittent pas ces gens-là, que faudra-t-il penſer?

Nous avons ici préſentement le halga ſultan, frère du kan, indépendant de la Crimée, par la grâce de DIEU et des armes de la Ruſſie : c'eſt un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'eſprit et du déſir de s'inſtruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moſcou ſont réduites, par les ſoins infatigables du comte *Orlof*, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel; ils ont partagé leur flotte en deux : l'aîné a fait pluſieurs deſcentes depuis le cap Matapan juſqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magaſins et des bâtimens, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter; le cadet en a fait autant ſur les côtes d'Aſie et d'Afrique; mais ſa maladie très-ſérieuſe l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, Monſieur, peuvent vous rendre la ſanté, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parce qu'on ne ſaurait s'intéreſſer plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

Dites-moi, je vous prie, ſi l'édition de l'Encyclopédie qu'on fait à Genève eſt avouée par les auteurs de la première; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires ſur la Ruſſie pour les y inſérer.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE XCIX. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

MADAME,

Je vois, par la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore du $\frac{6}{17}$ octobre, que vous êtes née pour inſtruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace ſera difficilement inſtruite; mais tous ceux qui auront reçu une éducation ſeulement tolérable, profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il eſt triſte que l'archevêque de Moſcou ait été le martyr de la *bonne Vierge;* les barbares imbécilles, ſuperſtitieux et ivrognes, qui l'ont tué, méritent ſans doute un châtiment qui faſſe impreſſion ſur ces têtes de buffles. Je ſuis perſuadé que, depuis la mort du fils de la *ſainte Vierge*, il n'y a preſque point eu de jour où quelqu'un n'ait été aſſaſſiné à ſon occaſion; et à l'égard des aſſaſſinats en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils ſont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque eſt bien puniſſable; je trouve celui du chevalier de *la Barre* plus horrible, parce qu'il a été commis de ſang froid par des hommes qui devaient avoir du ſens commun et de l'humanité.

Je rends grâce à la nature de ce que la maladie épidémique de Moſcou n'eſt point la peſte. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait

1771. des contes funeſtes. Les menſonges imprimés qui courent tous les jours ſur votre empire, font bien voir comment l'hiſtoire était écrite autrefois. Si le roi d'Egypte avait perdu une douzaine de chevaux, on diſait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître *Orlof* eſt un ange *conſolateur ;* il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur partagé entre la crainte et l'admiration ; mais vous devez être moins ſurpriſe qu'une autre : les grandes actions ſont de votre compétence. Je remercie votre Majeſté impériale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre ſur la Sibérie méridionale ; elle m'en dit plus en dix lignes que l'abbé *Chappe* dans un in-folio. Si vous le permettez, cela entrera dans un ſupplément aux Queſtions, qu'on prépare à préſent au mont Krapac. J'avoue que je ſuis fort étonné des ſquelettes d'éléphans trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire foſſile, et j'ai auſſi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphans enterrés trente pieds ſous les glaces; mais je crois la nature capable de tout, et il ſe pourrait bien faire (en expliquant les choſes reſpectueuſement) que l'*Adam* des Hébreux, connu jadis d'eux ſeuls, fût de très-fraîche date: ſix mille ans ſont en effet bien peu de choſe.

Votre Majeſté, qui m'a déjà donné tant de marques de bonté, veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oſerais lui demander de la graine de ces beaux cédres qui n'ont pas de peine à ſurpaſſer ceux du Liban ; car le Liban n'en a preſque plus. Je les planterais dans mon hermitage, où il fait quelquefois

preſque auſſi froid qu'en Sibérie. Je ſais bien que je ne les verrai pas croître ; mais la poſtérité les verra, et elle dira : Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de mémoire. 1771.

Les artiſtes de Ferney ont reçu l'argent que votre Majeſté a eu la bonté de leur envoyer. Ils ſont à vos pieds comme moi. Je ne me ſouvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule ; mais ſi vous en voulez, vous en aurez inceſſamment : votre Majeſté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle ſerait bien ſervie, et à bon compte. Ce n'eſt peut-être pas le temps de propoſer un commerce de pendules et de montres avec la Chine ; mais votre univerſalité fait tout à la fois. C'eſt-là, ſelon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puiſſance.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Kanton ; votre Majeſté pourrait en établir un dans l'endroit où les Ruſſes commercent avec les Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on ſe conformerait ; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la propoſition des chars de guerre de *Cyrus*. Vous avez très-bien battu les Turcs ſans le ſecours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à préſent le comte *Alexis Orlof* leur a pris le Négrepont ſans aucun char ; il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux et je crie *io trionfo* d'une voix très-faible et très-caſſée, mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre Majeſté impériale peut inſpirer à l'hermite, &c.

1771.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

MADAME,

VOILA ſans doute une belle action que les Confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père *Ravaillac* et le révérend père *Poignardini* n'aient été les confeſſeurs de ces meſſieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts comme le dit le révérend père *Strada*, en parlant du bienheureux *Balthaſar Gerard*, aſſaſſin du prince d'Orange. Du moins, votre pauvre archevêque de Moſcou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée que la raiſon ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuſeler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, aſſailli, frappé, par des gentilshommes qui parlent latin; qui lui avaient juré obéiſſance.

On dit qu'on a imprimé, dans les Etats de votre Majeſté impériale, une relation de cette conſpiration étonnante. Oſerais-je vous ſupplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire ? Il pourrait me ſervir en temps et lieu, ſuppoſé que j'aye encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faibleſſe d'aimer la vie, quand ce ne ſerait que pour voir l'eſtampe de votre temple de mémoire, et celle de votre ſtatue érigée vis-à-vis celle de *Pierre le grand*.

Nous ſommes inondés de tant de nouvelles que

je n'en crois aucune. La Renommée eſt une déeſſe qui n'acquiert le ſens commun qu'avec le temps ; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'hiſtoire la plus vraie eſt mêlée de menſonges, comme l'or dans la mine eſt ſouillé par des métaux étrangers ; mais les grandes actions, les grands monumens reſtent à la poſtérité. La gloire ſe dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute ſa ſplendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un ſiècle l'hiſtoire de *Catherine II.* 1771.

Nous avons toujours dans notre voiſinage un comte *Orlof*, en Suiſſe, avec ſa famille, tandis que les autres vous ſervent ſur terre et ſur mer. M. *Polianski* nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney ; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail aſſidu, de la multiplicité des grandes choſes que vous faites en vous jouant. Enfin, il me met au déſeſpoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. *Polianski* a un déſir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à ſervir votre Majeſté impériale que dans le voiſinage de la Suiſſe et de Genève ; il attend ſur cela vos ordres et vos bontés depuis long-temps. C'eſt un très-bon eſprit et un très-bon homme, dont le cœur eſt véritablement attaché à votre Majeſté.

Nous voici dans un temps, Madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami *Mouſtapha*. J'en ſuis fâché ; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la conſtante proſpérité de vos armes, pour votre ſanté, pour votre

1771. gloire, pour vos plaiſirs. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale avec la plus ſenſible reconnaiſſance et le plus profond reſpect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 décembre.

MADAME,

J'IMPORTUNE votre Majeſté impériale de mes félicitations, et de mes battemens de mains : on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'eſt pas plutôt priſe, qu'une autre eſt rendue. A peine les Turcs ſont-ils battus ſur la rive gauche du Danube, qu'ils ſont défaits ſur la rive droite ; ſi on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'eſpère par-deſſus tout cela que l'attentat des Confédérés ſera pour vous un nouveau ſujet de gloire.

Votre Majeſté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons? Vous vous ſouvenez que vous trouvâtes dans leurs caiſſes plus de montres qu'ils n'en avaient ſpécifié dans leurs factures. Les artiſtes qui, par l'oubli de leur facture, n'ont pas été compris dans le payement ordonné par votre Majeſté, ſe jettent à vos pieds;

ce ſont des gens dont toute la fortune eſt dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cents quarante-ſept roubles, à ce que je crois. 1771.

Il y a un de mes artiſtes qui fait des montres en bagues, à répétition, à ſecondes, quart et demi-quart, et à carrillon. C'eſt un prodige bien ſingulier; mais ces bagatelles difficiles ne ſont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'inſolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Pruſſe s'eſt amuſé à faire un poëme épique contre les Confédérés. Je crois que M. l'abbé d'*Oliva* payera les frais de l'impreſſion.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect, l'attachement, l'admiration, la reconnaiſſance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CII.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{3}{14}$ décembre.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grâces aux arrangemens pris par le comte *Orlof* à Moſcou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux perſonnes de mortes dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont ſi grand effroi, et avec raiſon. Mais il y a encore des malades; les médecins aſſurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'aucune perſonne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il eſt mort plus de femmes que d'hommes. Dans

1771. les corps diſſéqués, on a trouvé que le ſang s'était réfugié dans le cœur et les poumons; qu'il n'y en avait pas une goutte dans les veines; que tous les remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient la ſueur.

Je vous enverrai inceſſamment des noix de cédre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.

Les contes de l'abbé *Chappe* ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans ſon livre avoir meſuré, dit-on, des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci eſt un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au ſujet de l'argent des montres, puiſqu'enfin il eſt arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne ſerait pas impoſſible d'y parvenir en s'adreſſant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine; car, quoi qu'en diſent certains écrivains, la couronne ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de la collection de *Brankam*, ont tous péri ſur les côtes de Finlande. Il faudra s'en paſſer. J'ai eu du guignon cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre reſſource que de s'en conſoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de mes armées de terre et de mer: il ne me reſte donc en ce moment, Monſieur, que de vous renouveller tous les ſentimens que vous me connaiſſez.

CATERINE.

LETTRE CIII. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier janvier.

MADAME,

Je ſouhaite à votre Majeſté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus moyen, mais augmentation de croquignoles ſur le nez de *Mouſtapha* et de ſes viſirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix.

La lettre de votre Majeſté impériale, du $\frac{18}{29}$ novembre, peut me faire vivre encore pour le moins cette année biſſextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains en tout, vos lettres ſeraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau *Thoas* de la Tauride pût voyager dans nos climats, et que je puſſe l'entendre. Je ſerais bien charmé d'apprendre à nos Velches qu'il y a un bel-eſprit dans le pays où *Iphigénie* égorgeait, en qualité de religieuſe, tous les étrangers, en l'honneur d'une vilaine ſtatue de bois, toute ſemblable à Notre-Dame miraculeuſe de Czenſtokova.

Je ne ſais encore, Madame, ſi c'était la vraie peſte qui s'était emparée de Moſcou ; mais elle eſt dans notre voiſinage. Elle a envoyé devant DIEU cinq cents cinquante perſonnes à Crémone, en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré

—— huit jours, il n'y a plus perſonne dans cette ville.
1772. On prétend qu'elle eſt venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon ſaint-père le pape, ſur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes, leur envoient ce fléau de DIEU pour les amener à réſipiſcence. Mais la peſte étant venue par le voiſinage de Notre-Dame de Lorette, elle pourra bien paſſer par Rome. Il ſerait triſte que le grand inquiſiteur et le ſacré collége euſſent le charbon.

Le fait eſt que Genève, ma voiſine, tremble de tout ſon cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais ſurement les proceſſions des catholiques auront purifié l'air avant que la peſte vienne à Ferney, qui eſt tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peſte eſt celle des Confédérés de Pologne; je me flatte que votre Majeſté impériale les guérira de leur maladie contagieuſe. Nos chevaliers velches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curioſité chez les Sarmates, doivent mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaiſante croiſade qu'ils ont été faire. Cela ne ſervira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre Majeſté me demande ſi les auteurs de l'Encyclopédie avouent l'édition de Genève? ils la ſouffrent; mais ils n'en ſont pas les maîtres. Elle devait ſe faire à Paris; notre inquiſition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris ſe ſont aſſociés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne ſera fait de pluſieurs années. Ils en ſont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je

fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince *Galitzin*, à la Haie, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des supplémens; ils ont raison: les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de *Tott*. Ce M. de *Tott*, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de *Moustapha*. 1772.

Je suis fâché qu'*Ali-Bey*, le prince *Héraclius*, le prince *Alexandre*, ne connaissent point les fêtes de nos remparts, nos admirables opéra-comiques, notre fax-hall perfectionné, et qu'ils ne sachent pas danser le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui; et personne n'est sûr du second.

Votre admirateur et votre très-humble et très-passionné serviteur,

le vieux malade de Ferney.

La peste de Crémone vient de cesser : on dit que ce n'est rien; peut-être demain recommencera-t-elle.

1772.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 janvier.

MADAME,

QUOI! votre ame partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à roſſer le grave *Mouſtapha*, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos argonautes, daigne s'abaiſſer juſqu'à être en peine ſi les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres! Vous êtes comme *Tamerlan* qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir juſqu'à ce que ſon nain eût ſoupé.

J'ai mandé cependant à votre Majeſté impériale qu'ils avaient tous été très-bien payés, excepté trois ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre eſt du mois de novembre. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. *Pulawsky*. En tout cas, il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands, eſt une perſonne qui mérite quelques conſidérations et quelques ménagemens.

Je me ſouviens même de vous avoir propoſé, dans une de mes lettres, un commerce de montres avec le roi de la Chine; ce qui ſerait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il eſt.

Le roi de Pruſſe, qui a fait un poëme contre les Confédérés, et qui fait aſſurément mieux des vers que tous les Chinois enſemble, peut lui envoyer ſes écrits ; mais moi je ne lui enverrai que des montres. 1772.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caiſſes de montres pour Conſtantinople ; ainſi me voilà en correſpondance à la fois avec les battans et les battus.

Je ne ſais pas encore ſi *Mouſtapha* a acheté de nos montres; mais je ſais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites paſſer de très-mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occaſion.

Permettez-moi de dire à votre Majeſté que vous êtes incompréhenſible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour ſoixante mille écus de tableaux que vous feſiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cents cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie. Mais en conſcience où prenez-vous tout cet argent ? Eſt-ce que vous auriez pillé le tréſor de *Mouſtapha*, ſans que les gazettes en euſſent parlé? Nos Français ſont en pleine paix, et nous n'avons pas le ſou. DIEU nous préſerve de la guerre! Il y a quatre ans qu'on recommanda à nos charités les ſoldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie ſur le lac de Genève à quatre pas de mon village, fut confiſquée pour dettes, dans un port de Savoie : je ſauvai l'honneur de notre marine en rachetant la frégate ; le miniſtère

1772. ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de *Thomyris*, il faut que je vous ſoupçonne d'avoir les tréſors de *Créſus;* ſuppoſé pourtant que *Créſus* fût auſſi riche qu'on le dit: car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par *Salomon* qui poſſédait environ ſix milliars de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir ſon temple de bois.

Je n'ai pas répondu ſur le champ aux deux dernières lettres dont votre Majeſté impériale m'a honoré, parce que les neiges dont je ſuis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir ſur quelque côte méridionale du Boſphore de Thrace; mais vous n'avez pas voulu encore aller juſque là, et j'en ſuis bien fâché.

Je me mets à vos pieds; permettez-moi de les baiſer en toute humilité, et même vos mains qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'eſt à *Mouſtapha* de venir les baiſer avec autant d'humilité que moi.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CV. 1772.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{30 \text{ janvier.}}{10 \text{ février.}}$

MONSIEUR, vous me demandez un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardins confédérés pour l'amour de DIEU; mais il n'y a point eu de relation de cette déteſtable ſcène, imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. *Polianski*, votre protégé, l'argent pour ſon voyage d'Italie; j'eſpère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il eſt, de même que vos colons auxquels j'ai dit d'envoyer deux cents quarante-ſept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me ſouhaitez, entre autres belles choſes que votre amitié pour moi vous inſpire, une augmentation de plaiſirs : je vais vous parler d'une ſorte de plaiſir bien intéreſſant pour moi, et ſur lequel je vous prie de me donner vos conſeils.

Vous ſavez, car rien ne vous échappe, que cinq cents demoiſelles ſont élevées dans une maiſon ci-devant deſtinée à trois cents épouſes de *Notre Seigneur*. Ces demoiſelles, je dois l'avouer, ſurpaſſent notre attente; elles ſont des progrès étonnans, et tout le monde convient qu'elles deviennent auſſi aimables qu'elles ſont remplies de connaiſſances utiles à la ſociété. Elles ſont de mœurs irréprochables, ſans avoir cependant l'auſtérité minutieuſe des recluſes.

1772. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profeſſion ici : mais j'avoue qu'il n'y a que très-peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs ſupérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuaſſent trop tôt les paſſions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaiſes, et les meilleurs auteurs même ont été ſouvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire compoſer, cela eſt impoſſible; ce ne ſont pas là des ouvrages de commande, c'eſt le fruit du génie. Des pièces mauvaiſes et inſipides nous gâteraient le goût. Comment faire donc? Je n'en ſais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choiſir que des ſcènes? Mais cela eſt beaucoup moins intéreſſant, à mon avis, que des pièces ſuivies.

Perſonne ne ſaurait mieux en juger que vous, Monſieur; aidez-moi, je vous prie, de vos conſeils.

J'allais finir cette lettre lorſque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres; cette dernière eſt écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il ſemble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre ſanté ſe rétabliſſe dans le cours de celle-ci.

Pluſieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaiſance d'admettre à Ferney, ſont revenus enchantés et de vous et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, Monſieur, vous me donnez des preuves bien ſenſibles de votre amitié; vous l'étendez juſqu'à nos jeunes gens avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abuſent de

votre

votre complaiſance. Vous direz peut-être que je ne ſais ce que je veux et ce que je dis, et que le comte *Théodore Orlof* a été à Genève ſans entrer à Ferney ; mais j'ai bien grondé le comte *Théodore* de n'être point allé vous voir, au lieu de paſſer quatorze heures à Genève : et, s'il faut tout dire, c'eſt une mauvaiſe honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec aſſez de facilité. A cela, je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de Tcheſme était diſpenſé de ſavoir exactement la grammaire françaiſe, et que l'intérêt que M. de *Voltaire* veut bien prendre à tout ce qui regarde la Ruſſie, et l'amitié qu'il me marque, me fait ſuppoſer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la priſe de la Morée et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier général auſſi aimable qu'il eſt brave ; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages inſipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours. 1772.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux : je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occaſions perdues ne ſe retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne ſont pas confondus avec ceux de l'Etat ; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des choſes. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être perſuadé que, ſi la paix n'a point lieu, je

—— ferai tout mon poſſible pour vous donner le plaiſir
1772. de voir *Mouſtapha* encore mieux accommodé qu'il ne l'a été ci-devant. J'eſpère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que de façon ou d'autre ceux qui ne le ſont point ſe rangeront à la raiſon par des démonſtrations auſſi convaincantes que deux et deux ſont quatre.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 février.

MADAME,

J'AI peur que votre Majeſté impériale ne ſoit bien laſſe des lettres d'un vieux raiſonneur ſuiſſe qui ne peut vous ſervir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui déteſte cordialement *Mouſtapha*, qui n'aime point du tout les Confédérés polaques; et qui ſe borne à crier, dans ſon déſert, aux truites du lac de Genève, chantons *Catherine II.*

Il m'eſt tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune courlandais ou courlandois qui eſt venu dans mon hermitage, et que j'aime beaucoup, parce qu'il penſe comme moi. Il m'a dit qu'il n'oſait pas mettre à vos pieds ce rogaton; mais que, puiſque j'avais la hardieſſe de vous ennuyer quelquefois en proſe, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre Majeſté impériale en vers.

Je cède donc à l'empreſſement qu'a ce bon courlandais de vous faire bâiller; vous recevrez ſon ode

au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel et de l'Italie; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire; et je ne penſe pas que ce ſoit jamais le cas de votre Majeſté. 1772.

Après tout, elle ne doit pas être ſurpriſe qu'un courlandais faſſe des vers, puiſque le roi de Pruſſe et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il eſt vrai que les vers de l'empereur de la Chine ne ſont pas ſur les Confédérés, mais c'eſt aux Confédérés que le roi de Pruſſe et mon courlandais s'adreſſent.

Au reſte, Madame, nos nouvelliſtes diſent que, voyant enfin qu'il ne paraiſſait aucun *Godefroi de Bouillon*, aucun *Renaud*, aucun *Tancrède* pour ſeconder vos héros, et que perſonne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jéruſalem, vous vous amuſez à négocier une trève avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez ſera bien fait; mais je voudrais qu'ils fuſſent tous au fond de la mer Egée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles qu'on débite; elles me déplairaient beaucoup ſi elles étaient vraies; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée;* je ne crois qu'à la gloire: elle eſt toujours auprès de vous. Elle ſait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encenſe du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déeſſe et de la fondatrice du temple avec la reconnaiſſance, le profond reſpect et l'attachement que mon cœur lui doit.

1772.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

MADAME,

J'AI été ſur le point de délivrer pour jamais votre Majeſté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres, et tandis que le roi de Pruſſe achevait ſon poëme contre les Confédérés, tandis qu'un de nos Français entrait, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie, tandis que *Mouſtapha* s'obſtinait à ſe faire battre, et que l'aventure de Copenhague étonnait toute l'Europe, je me mourais tout doucement dans mon hermitage, et je partais pour aller ſaluer ce *Pierre le grand* qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne ſe doutait pas qu'ils duſſent aller ſi loin.

Permettez qu'en recouvrant ma faible ſanté pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes reſpects et mes chagrins. Ces chagrins ſont que des gens de ma nation s'aviſent d'aller combattre chez des Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de ſageſſe et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'abſurdité, du ridicule et de l'injuſtice.

Mon autre chagrin c'eſt que les Grecs ſoient indignes de la liberté qu'ils auraient recouvrée, s'ils avaient eu le courage de vous ſeconder. Je ne veux

plus lire ni *Sophocle*, ni *Homère*, ni *Démoſthènes*. Je déteſterais juſqu'à la religion grecque ſi votre Majeſté impériale n'était pas à la tête de cette Egliſe. 1772.

Je vois bien, Madame, que vous n'êtes pas iconoclaſte, puiſque vous achetez tant de tableaux, tandis que *Mouſtapha* n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection des tableaux dont vous allez embellir votre palais; je l'ai mis ſur ma poitrine lorſque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conſervé un peu de vie. J'emploie le peu qui m'en reſte à gémir ſur la Pologne, à faire des vœux pour *Ali-Bey*, à dire des injures à *Mouſtapha*, à vous ſouhaiter une longue file de proſpérités, tous les plaiſirs poſſibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer avec ſa bonté ordinaire le profond reſpect, l'attachement et les bavarderies de l'hermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardieſſe d'écrire à votre Majeſté; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont priſe de la remercier.

1772.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

LA lettre de votre Majeſté impériale du $\frac{30 \text{ janvier}}{10 \text{ fevrier}}$, bien ou mal datée, ſemble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée ſemblent devoir faire tomber *Mouſtapha* en faibleſſe.

L'article de vos cinq cents demoiſelles m'intéreſſe infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cents cinquante. Je ne ſais ſi vous leur faites jouer des tragédies; tout ce que je ſais, c'eſt que la déclamation, ſoit tragique, ſoit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'eſprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût; on retient cent paſſages qu'on cite enſuite à propos, cela répand des agrémens dans la ſociété, cela fait tous les biens du monde.

Il eſt vrai que toutes nos pièces roulent ſur l'amour; c'eſt une paſſion pour laquelle j'ai le plus profond reſpect; mais je penſe, comme votre Majeſté, qu'il ne faut pas qu'elle ſe développe de très-bonne heure. On pourrait, ce me ſemble, retrancher de quelques comédies choiſies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laiſſant ſubſiſter l'intérêt de la pièce; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à

changer dans le Miſanthrope, et pas quarante lignes dans l'Avare. 1772.

Si ces demoiſelles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle. Ce ſont deux eſpèces de tartares qui ſe regardent plutôt comme époux que comme amans. Je l'enverrai à votre Majeſté impériale dès qu'elle ſera imprimée. Si elle juge qu'on puiſſe former un théâtre de nos meilleurs auteurs, pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, ſur leſquelles je ferai écrire les changemens néceſſaires pour ménager la vertu de vos belles demoiſelles. Ce petit travail ſera pour moi un amuſement, et ne nuira pas à ma ſanté, toute faible qu'elle eſt. Je ſerai d'ailleurs ſoutenu par le plaiſir de faire quelque choſe qui puiſſe vous plaire.

Je ſuppoſe que votre bataillon de cinq cents filles eſt un bataillon d'amazones, mais je ne ſuppoſe pas qu'elles banniſſent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre, la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes faſſe des perſonnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les inſtructions et les ordres de votre Majeſté ſur tout cela.

Je doute que *Mouſtapha* donne une ſi bonne éducation aux filles de ſon ſérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaiſant; et en tragique, je ne le crois pas un *Achille*.

Ce que j'admire, Madame, c'eſt que vous ſatisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable

—— de l'Europe, dans le temps que vos troupes ſont les
1772. plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes me paraît charmant. Tout mon chagrin eſt d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'eſt que mes compatriotes ſoient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je ſouhaite qu'ils vous ſoient préſentés avec le grand viſir par quelques-uns de vos officiers : cela ne ſerait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen ; j'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemarck.

Le vieux malade ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale avec le profond reſpect et l'attachement qu'il conſervera juſqu'au dernier moment de ſa vie.

1772.

LETTRE CIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{19}{30}$ de mars.

MONSIEUR, j'ai reçu ſucceſſivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plutôt à cauſe d'une bleſſure que je me ſuis faite par mal-adreſſe à la main droite, ce qui m'a empêché d'écrire pendant quelques ſemaines; à peine pouvais-je ſigner.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée ſur l'état où vous avez été; j'eſpère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. *Daſtec* n'eſt point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir ſages, il y a long-temps que vous les auriez rendus tels. Oh, que j'aime vos écrits! il n'y a rien de mieux ſelon moi. Si ces fous de Confédérés étaient des êtres capables de raiſon, vous les auriez perſuadés, vous les auriez ramenés au droit ſens; mais je fais un remède qui les guérira. J'en ai un auſſi pour les petits-maîtres ſans aveu qui abandonnent Paris pour venir ſervir de précepteurs à des brigands. Le dernier remède vient en Sibérie; ils le prendront ſur les lieux. Ces ſecrets ſont efficaces, et ne ſont point d'un charlatan.

Si la guerre continue, il ne nous reſtera guère plus que Byzance à prendre, et en vérité je commence à croire que cela n'eſt pas impoſſible; mais

1772. il faut être ſage et dire avec ceux qui le ſont, que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du ſeigneur *Mouſtapha*. Je ſuis prête à l'une comme à l'autre : et quoiqu'on vous diſe que la Ruſſie eſt ſur les dents, n'en croyez rien; elle n'a pas encore touché à mille reſſources que d'autres puiſſances ont épuiſées, même en temps de paix. De trois ans elle n'a impoſé aucunes nouvelles taxes; non que cela ne fût feſable, mais parce que nous avons ſuffiſamment ce qu'il nous faut.

Je ſais que les chanſonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme; c'eſt un menſonge groſſier et qui n'a pas le ſens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à ſe tromper; il faut leur laiſſer ce plaiſir, parce que tout eſt au mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles, ſelon le docteur *Pangloſſ*.

Les procédés de M. *Tronchin* envers moi ſont les plus honnêtes du monde. Je ſuis comme l'impératrice *Théodora*, j'aime les images; mais il faut qu'elles ſoient bien peintes. Elle les baiſait, c'eſt ce que je ne fais pas; il penſa lui en arriver malheur.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noiſettes qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cédre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre; ils ne ſont rien moins que délicats. Si vous en voulez plus que ce papier n'en contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remercîmens de toutes les amitiés que vous me témoignez, et ſoyez aſſuré de toute mon eſtime.

CATERINE.

LETTRE CX.

1772.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{23}{3}$ mars. d'avril.

MONSIEUR, votre lettre du 12 mars m'a causé un contentement bien grand. Rien ne saurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous me proposez. Nos demoiselles jouent la comédie et la tragédie : elles ont donné Zaïre l'année passée, et pendant ce carnaval elles ont représenté Zémire, tragédie russe, et la meilleure de M. *Somorocof*, dont vous aurez entendu parler. Ah! Monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous entreprenez, en faveur de ces aimables enfans, le travail que vous nommez un amusement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien sensible de cette amitié dont je fais un cas si distingué. D'ailleurs ces demoiselles, je dois l'avouer, sont charmantes, et tous ceux qui les voient, l'avouent aussi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les voyiez, je suis persuadée qu'elles s'attireraient votre approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques-uns des billets que j'ai reçus d'elles, et qui assurément n'ont pas été composés par leurs maîtres ; ils sont trop naturels et trop enfantins. On y voit répandus sur chaque ligne l'innocence, l'agrément et la gaieté de leur esprit.

1772. Je ne ſais ſi ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous ſommes très-éloignés, je vous l'avoue, de faire des religieuſes, et de les rendre étiques à force de brailler la nuit à l'égliſe, comme cela ſe pratique à Saint-Cyr. Nous les élevons au contraire pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfans, d'avoir ſoin de leur maiſon.

Voici comment on s'y prend pour diſtribuer les rôles des pièces de théâtre : on leur dit qu'une telle pièce ſera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive ſouvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle; après quoi on choiſit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes portent dans les comédies une eſpèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il eſt aiſé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce et pour leur état. Les vieillards ſont les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus : une grande perruque et un bâton ne rident point l'adoleſcence; ces rôles ont été un peu froids juſqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un petit-maître charmant, un *Blaiſe* original, une dame de *Croupillac* admirable, deux ſoubrettes et un *Avocat patelin* à ravir, et un *Jaſmin* très-intelligent.

Je ne ſais pas comment *Mouſtapha* penſe ſur l'article de la comédie; mais, il y a quelques années, il donna au monde le ſpectacle de ſes défaites ſans pouvoir ſe réſoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga ſultan, frère du kan, très-indépendant, de la Crimée, par la grâce de DIEU et les armes de

la Ruſſie. Ce jeune prince tartare eſt d'un caractère doux; il a de l'eſprit; il ſait des vers arabes; il ne manque aucun de nos ſpectacles; il s'y plaît; il va à ma communauté les dimanches après-dîné (lorſqu'il eſt permis d'y entrer), pendant deux heures, pour voir danſer les demoiſelles. Vous direz que c'eſt mener le loup au bercail; mais ne vous effarouchez point : voici comme on s'y prend. 1772.

Il y a une très-grande ſalle dans laquelle on a placé un double rang de baluſtrades; les enfans danſent dans l'intérieur; le monde eſt rangé autour des baluſtrades, et c'eſt l'unique occaſion que les parens ont de voir nos demoiſelles auxquelles il n'eſt point permis de ſortir de douze ans de la maiſon.

N'ayez pas peur, Monſieur; vos pariſiens, qui ſont à Cracovie, ne me feront pas grand mal; ils jouent une mauvaiſe farce, qui finira comme les comédies italiennes.

Il eſt à appréhender que cette malheureuſe hiſtoire du Danemarck ne ſoit pas la ſeule qui s'y paſſe. Je crois avoir répondu, Monſieur, à toutes vos queſtions. Donnez-moi au plutôt des nouvelles ſatisfeſantes ſur votre ſanté, et ſoyez perſuadé que je ſuis toujours la même.

CATERINE.

1772.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 mai.

MADAME,

Le vieux malade de Ferney a reçu preſque en même temps de votre Majeſté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré, l'une en date du 15 mars, et l'autre du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits de cédre du Liban, que les dix tribus chaſſées par le bon *Salmanazar* ont ſans doute tranſplanté en Sibérie.

Votre Majeſté me comble toujours de faveurs. Je vais ſemer ces petites féves dès que la ſaiſon le permettra. Ces cédres-là ombrageront peut-être un jour des génevois; mais, du moins, ils n'auront pas ſous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés ſarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq *Orlof*. Les héros qu'on appelle les fils *Aimon*, ne ſont qu'au nombre de quatre; ceux-ci ſont cinq. J'ai vu celui qui ne ſe mêle de rien, et qui eſt philoſophe : il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de l'honneur de voir les quatre autres; mais votre Majeſté ſait que je mourrai avec un regret bien plus cuiſant.

Nos extravagans de chevaliers errans qui ont couru ſans miſſion vers la zone glaciale combattre pour le

liberum veto, méritent assurément toute votre indignation ; mais les dévots à Notre-Dame de Czenstokova, font cent fois plus coupables. Du moins nos don *Quichottes* velches ne peuvent se reprocher ni bassesse, ni fanatisme : ils ont été très-mal instruits, très-imprudens et très-injustes. 1772.

J'étais moi-même bien mal instruit, ou plutôt, aussi aveugle des yeux de l'ame que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Prusse m'écrivait, il y a environ un an : *Vous verrez un dénouement auquel personne ne s'attend.* J'avais toujours mon *Mousstapha* en tête ; ma chimère sur les frontières de ma Suisse était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui sait si, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et si un jour elle n'aura pas trois capitales, Pétersbourg, Moscou et Byzance? Cette Byzance est plus agréablement située que les deux autres. Il en sera de votre séjour sur le Bosphore de Thrace comme de mes cédres du Liban ; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr qui est fort au-dessus de notre Saint-Cyr. Nos demoiselles seront très-dévotes et très-honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles sesaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarrasse ; mais si *Esther*

1772. n'avait point de barbe, *Mardochée* en avait. On prétend même que lorſque la *Mardochée* ornée d'une très-courte barbe blonde, vint un jour répéter ſon rôle avec *Eſther*, tête à tête dans ſa chambre, cette *Eſther* tout étonnée, lui dit: Eh, mon Dieu! ma ſœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton? Quoi qu'il en ſoit, votre Majeſté impériale allie à merveille le temporel et le ſpirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre des troupes victorieuſes; ainſi elle donnera la paix à main armée; on ne la donne guère autrement.

Enfin, je triomphe auſſi dans mon coin. J'ai toujours ſoutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout de tout. Il ſemble que votre courage avait paſſé dans ma tête. Aucun de mes anti-raiſonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obſcurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand *Mouſtapha*, *Kienlong*, *Ganganelli* et le grand lama ne peuvent vous diſputer d'être la première perſonne de notre globe. Cela me rend bien fier.

Mais je n'en ſuis ni plus ni moins attaché à votre Majeſté impériale avec le reſpect que tout le monde vous doit comme moi.

Le vieux malade.

LETTRE

LETTRE CXII. 1772.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershoff, le $\frac{25}{6}$ juin. juillet.

MONSIEUR, je vois avec plaiſir, par votre lettre du 29 mai, que mes noiſettes de cédre vous ſont parvenues : vous les ſemerez à Ferney; j'en ai fait autant ce printemps à Czarſcozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer; cependant c'eſt un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et que j'y sème. La baronne de *Thunder-ten-tronck* trouvait bien ſon château le plus beau des châteaux poſſibles. Mes cédres ſont déjà de la hauteur du petit doigt; que ſont les vôtres? J'aime à la folie préſentement les jardins à l'anglaiſe, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme; et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à ſa nature : les ſtatues ſont reléguées dans les galeries, les veſtibules, &c. En un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'eſt au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambaſſadeurs ſont à Yaſſi depuis ſix ſemaines, et l'armiſtice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été

1772. ſignée le 19 de mai, vieux ſtyle, à Giurgero. Les plénipotentiaires turcs ſont en chemin au-delà du Danube; leurs équipages, faute de chevaux, ſont traînés par la race du dieu *Apis*. A la fin de chaque campagne, j'ai fait propoſer la paix à ces meſſieurs; ils ne ſe ſont plus apparemment crus en ſureté derrière le mont Hémus, puiſque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils ſont aſſez ſenſés pour faire la paix à temps.

Les chalands de la vierge de Czenſtokova ſe cacheront ſous le froc de St *François*, et ils auront tout le temps de méditer un grand miracle, par l'interceſſion de cette dame. Vos petits-maîtres priſonniers retourneront chez eux débiter avec ſuffiſance, dans les ruelles de Paris, que les Ruſſes ſont des barbares qui ne ſavent pas faire la guerre.

Ma communauté, qui n'eſt point barbare, ſe recommande à vos ſoins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin de continuer à donner le tort à ceux qui, contre votre opinion, ont ſoutenu pendant quatre ans que je ſuccomberais.

Soyez aſſuré que je ſuis bien ſenſible à tous les témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon amitié et mon eſtime pour vous ne finiront qu'avec ma vie.

CATERINE.

1772.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

MADAME,

Il y a bien long-temps que je n'ai osé importuner votre Majesté impériale de mes inutiles lettres. J'ai présumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec *Mouſtapha* et les Confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce soit, la paix dont ils avaient très-grand besoin.

Votre Majesté a peut-être cru que je la boudais, parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes, comme je l'espérais. J'en suis affligé, il est vrai, mais je ne peux être fâché contre vous; et d'ailleurs si votre Majesté ne va pas sur le Bosphore, elle ira du moins faire un tour vers la Vistule. Quelque chose qui arrive, *Mouſtapha* a toujours le mérite d'avoir contribué pour sa part à votre grandeur, s'il vous a empêché de continuer votre beau code; et *Pallas* la guerrière, après l'avoir bien battu, va redevenir *Minerve* la législatrice.

Il n'y a plus que ce pauvre *Ali-Bey* qui soit à plaindre; on le dit battu et en fuite, c'est dommage. Je le croyais paisible possesseur du beau pays où l'on

1772. adorait autrefois les chats et les chiens; mais comme vous êtes plus voiſine de la Pruſſe que de l'Egypte, je penſe que vous vous conſolez du petit malheur arrivé à mon cher *Ali-Bey*. Je préſume auſſi que votre Majeſté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de Français qui ont été en Pologne où ils n'avaient que faire. Puiſqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinſſent vous admirer à Pétersbourg; cela eût été plus ſenſé, plus décent et beaucoup agréable. Pour moi, c'eſt ainſi que j'en uſerais ſi je n'étais pas octogénaire. J'eſtime fort Notre-Dame de Czenſtokova; mais j'aurais donné dans mon pélerinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un ſouffle de vie, je l'emploierai à vous invoquer en mourant comme ma ſainte, et la plus grande ſainte aſſurément que le Nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney ſe met à vos pieds avec le plus profond reſpect et une reconnaiſſance qui ne finira qu'avec ſa vie.

LETTRE CXIV. 1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguſte.

MADAME,

Je ne ceſſe d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a long-temps que je ſais que vous avez pluſieurs ames, en dépit des théologiens, qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin, votre Majeſté impériale n'a pas pluſieurs mains droites; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous, ainſi que pour les Turcs, qui ne ſavent ni lire ni écrire; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me ſois promis depuis long-temps de n'être plus étonné de rien.

Je ne ſuis pas même étonné que mes cédres n'aient point germé, tandis que ceux de votre Majeſté ſont déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'eſt pas juſte que la nature me traite auſſi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je ſuis sûr qu'ils vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête.

Je ne ſais pas, s'il eſt vrai, que les dames de Cracovie faſſent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaiſes aient aſſez

—— d'argent de reſte pour payer ce monument. Ce
1772. château pourrait bien être celui d'*Armide*, ou quelque château en Eſpagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant eſt très-vrai, à ce qu'on m'aſſure, c'eſt que votre Majeſté, après quatre ans de guerre, et par conſéquent de dépenſes prodigieuſes, augmente la paye de ſes armées d'un cinquième. Notre miniſtre des finances doit tomber à la renverſe en apprenant cette nouvelle.

Je me flatte que *Falconet* en dira deux mots ſur la baſe de votre ſtatue; je me flatte encore que ce cinquième ſera pris dans les bourſes que mon cher *Mouſtapha* ſera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté ſi mal-adroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, inſtruit, ſachant pluſieurs langues, voulant abſolument apprendre le ruſſe, et être à votre ſervice; de plus, bon muſicien: il s'appelle le baron de *Pellemberg*. Ayant ſu que je devais avoir l'honneur de vous écrire, il s'eſt offert pour courrier, et le voilà parti; il en fera ce qu'il pourra: tout ce que je ſais, c'eſt qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, Madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins, qui, grâce à votre bon goût, ne ſont point ſymétriſés. Puiſſent tous les cédres du Liban y croître avec les palmes!

Le vieux malade de Ferney ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus ſenſible reconnaiſſance.

1772.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguſte.

MADAME,

PARDON; mais non-ſeulement votre Majeſté impériale me protége, elle m'inſtruit; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaiſes ſur la Sibérie; elle me permet les queſtions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il eſt vrai qu'il y ait en Sibérie une eſpèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et ſurtout s'il eſt vrai que, par la paix du Pruth, *Pierre le grand* ſe ſoit obligé à envoyer tous les ans un de ces oiſeaux avec un collier de diamans à la Porte ottomane. Nos livres diſent que cet oiſeau s'appelle chez vous *kratſshot*, et chez les Turcs *chungar*.

Je doute fort, Madame, que votre Majeſté impériale paye déſormais un tribut de chungar et de diamans au ſeigneur *Mouſtapha*. Les gazettes diſent qu'elle achète un diamant d'environ trois millions à Amſterdam; j'eſpère que *Mouſtapha* payera ce brillant en ſignant le traité de paix, s'il ſait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardieſſe de queſtionner une impératrice: cela n'eſt pas ordinaire, mais, en vérité, il n'y a rien de ſi

—— extraordinaire dans le monde entier que votre
1772. Majeſté, aux pieds de laquelle ſe met, avec le plus profond reſpect,

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{1}{12}$ de ſeptembre.

MONSIEUR, j'ai à vous annoncer, en réponſe à votre lettre du 21 d'auguſte, que je vais commencer avec *Mouſtapha* une nouvelle correſpondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ſes plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokani; la trève finit avec lui. C'eſt apparemment l'ame qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'inſtruire de ce que font les autres ames que vous me donnez tandis que je penſe à *Mouſtapha*. Il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une idée. J'eſpère au moins que meſſieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je préſiderai, pour avoir ſoutenu leur opinion en cette occaſion.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaiſes prétendent bâtir aux officiers français engagés au ſervice des prétendus Confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtimens pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation, depuis

plusieurs années, et qui se sont évaporés en particules si subtiles que personne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de la Dame de Czenstokova qui n'aient eu ce sort depuis que les moines de ce couvent se trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie russe, lequel occupe maintenant cette forteresse. 1772.

On ne vous a point trompé, Monsieur, lorsqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paye de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jusqu'à l'enseigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de *Crozat*, et je suis en marché d'un diamant de la grosseur d'un œuf.

Il est vrai qu'en augmentant ainsi ma dépense, d'un autre côté mes possessions se sont aussi accrues un peu par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Prusse et moi. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incursions des prétendus Confédérés commandés par des officiers français, que de les étendre.

A propos, que dites-vous de la révolution de Suède ? Voilà une nation qui perd, en moins d'un quart d'heure, sa forme de gouvernement et sa liberté. Les états, entourés de troupes et de canons, ont délibéré vingt minutes sur cinquante-sept points qu'ils ont signés, comme de raison. Je ne sais si cette violence est douce ; mais je vous garantis la Suède sans liberté, et son roi aussi despotique que celui de France ; et cela, deux mois après que le souverain et la nation s'étaient juré réciproquement la stricte conservation de leurs droits.

1772. Le père *Adam* ne trouve-t-il pas que voilà bien des conſciences en danger?

Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous de moi en bien, et ſoyez aſſuré du ſenſible plaiſir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce ſerait de vous bien porter en dépit de vos années.

CATERINE.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Septembre.

MADAME,

VOTRE rhinocéros n'eſt pas ce qui me ſurprend; il ſe peut très-bien que quelque indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si *Annibal* fit paſſer les Alpes à travers les neiges à des éléphans, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conſervés dans les ſables. Je ne crois pas que la poſition de l'équateur ait jamais changé; mais je crois que le monde eſt bien vieux.

Ce qui m'étonne davantage, c'eſt votre inconnu qui fait des comédies dignes de *Molière;* et pour dire encore plus, dignes de faire rire votre Majeſté impériale; car les Majeſtés rient rarement, quoiqu'elles

aient beſoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve les comédies plaiſantes, elles le ſont ſans doute. J'ai demandé à votre Majeſté des cédres de Sibérie, j'oſe lui demander à préſent une comédie de Pétersbourg. Il ſerait aiſé d'en faire une traduction. Je ſuis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque ſerait aujourd'hui la langue univerſelle; mais la langue ruſſe pourrait bien prendre ſa place. Je ſais qu'il y a beaucoup de plaiſanteries dont le ſel n'eſt convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a auſſi qui ſont de tout pays, et ce ſont ſans contredit les meilleures. Je ſuis sûr qu'il y en a beaucoup de cette eſpèce dans la comédie qui vous a plu davantage; c'eſt celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il eſt aſſez beau, ce me ſemble, de faire traduire une pièce de théâtre, quand on joue un ſi grand rôle ſur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à *Mouſtapha*, encore moins à *Pulauski*. 1772.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau; le théâtre ne ſera pas enſanglanté, et la gloire ſera le dénouement.

1772.

LETTRE CXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, je ne vous diſpute point la poſſibilité de la venue des rhinocéros et des éléphans des Indes en Sibérie : cela ſe peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre ſavant que comme un ſimple objet de curioſité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de poſition : l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaiſir dès à préſent.

Dès que la traduction de la comédie ruſſe qui nous a le plus fait rire ſera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il eſt plus aiſé de me faire rire que les autres Majeſtés, et vous aurez raiſon : le fond de mon caractère eſt extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles comédies ruſſes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts ; qu'il ne connaît point le théâtre, que ſes intrigues ſont faibles : mais qu'il n'en eſt pas de même des caractères qu'il trace, que ceux-ci ſont ſoutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux ; qu'il a des ſaillies, qu'il fait rire, que ſa morale eſt pure, et qu'il connaît bien ſa nation ; mais je ne ſais ſi tout cela ſoutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, Monſieur, que je rappelle à votre mémoire la promeſſe que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes inſtituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trève prolongée; j'eſpère vous mander dans peu la fin de tout ceci. Vous ſerez un des premiers inſtruits de la ſignature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons. 1772.

Je ſuis, comme je ferai toujours, Monſieur, avec l'eſtime et la conſidération la plus diſtinguée,

CATERINE.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 novembre.

MADAME,

Il me paraît, par votre dépêche du 12 ſeptembre, qu'il y a une de vos ames qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenſtokova, nom très-difficile à prononcer. Votre Majeſté impériale m'avouera que la *Santa-Caſa*, dit *Loretta*, eſt beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle eſt bien plus miraculeuſe, puiſqu'elle eſt mille fois plus riche que votre *ſainte Vierge* polonaiſe. Du moins les Muſulmans n'ont pas de ſemblables ſuperſtitions, car leur ſainte maiſon

—— de la Mecque ou Mecca eſt beaucoup plus ancienne
1772. que le mahométiſme, et même que le judaïſme. Les Muſulmans n'adorent point, comme nous autres, une foule de ſaints, dont la plupart n'ont point exiſté, et parmi leſquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous euſſiez daigné ſouper.

Mais auſſi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je ſuis très-content, puiſque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner ſur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre Majeſté de vous être avancée vers le Midi; je vois bien qu'à la fin je ferai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis long-temps; vous accourciſſez ma route de jour en jour. Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet; la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Pruſſe.

Le dernier m'a envoyé ſa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* eſt ſingulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois ſi légitimement, par uſurpation, au trône des *Céſars*, à condition que vous prendriez tout le reſte qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le Midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croiſade. Quelques eſprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche où Ste *Marie-Thérèſe* de concert avec Ste *Catherine* exaucera mes ferventes prières; ils diſent que rien n'eſt plus aiſé que de prendre en une campagne la Boſnie, la Servie, et

de vous donner la main à Andrinople. Ce ſerait un ſpectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à *Mouſtapha*, et le renvoyer en Aſie. 1772.

Certainement, diſent-ils, puiſque ces deux braves dames ſe ſont ſi bien entendues pour changer la face de la Pologne ; elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions ; voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Boriſthène ; il ne faut pas s'arrêter en ſi beau chemin. Les étendards, portés de vos belles mains ſur le tombeau de *Pierre le grand* (par ma foi moins grand que vous) doivent être ſuivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une ſeconde fois la protection de votre Majeſté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cauſe un jour quelque petit embarras ; mais la cour de France n'aura de long-temps aſſez d'argent pour ſeconder les bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'eſt pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le pitt* ou *le régent ;* mais il n'eſt gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre eſt plus gros qu'un œuf de poule.

Je me mets à vos pieds avec l'enthouſiaſme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

1772.

LETTRE CXX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ de novembre.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorſque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'*Alembert* m'écrit après un ſilence de cinq ou ſix ans, et dans laquelle il réclame, au nom des philoſophes et de la philoſophie, les français faits priſonniers en différens endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponſe.

Je ſuis fâchée que la calomnie ait induit les philoſophes en erreur. M. de *Mouſtapha* revient de la ſienne; il fait travailler de très-bonne foi à Buchareſt ſon reis-effendi au rétabliſſement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pélerinages de la Mecque, que le ſeigneur *Ali-Bey* avait un peu dérangés depuis ſa levée de bouclier. Je ne ſais pas juſqu'où les Turcs pouſſent leur reſpect pour leurs ſaints; mais je ſuis témoin oculaire qu'ils en ont. Voici le fait:

Lors de mon voyage ſur le Volga, je deſcendis de ma galère à vingt verſtes plus bas que la ville de Caſan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar que *Tamerlan* avait bâtie pour ſon petit-fils. J'y trouvai en effet ſept à huit maiſons de pierre, et autant de minarets conſtruits très-ſolidement. Je m'approchai d'une maſure près de laquelle ſe tenait une quarantaine de tartares. Le gouverneur de la province

me

me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et que ceux que je voyais y étaient venus en pélerinage. Je voulus ſavoir en quoi conſiſtait cette dévotion ; pour cet effet, je m'adreſſai à un de ces tartares dont la phyſionomie me parut prévenante : il me fit ſigne qu'il n'entendait pas le ruſſe, et ſe mit à courir pour appeler un homme qui ſe tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait aſſez bien notre langue : il me dit que dans cette maſure avait habité un homme d'une vie ſainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières ſur ſon tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était aſſez l'équivalent du culte de nos ſaints. 1772.

C'eſt le roi de Suède qui donnera lieu au moyen de raccourcir votre voyage, s'il s'empare de la Norvége, comme on le débite. La guerre pourrait bien devenir générale par cette eſcapade politique. Si la France n'a pas d'argent, l'Eſpagne en a ſuffiſamment ; et il faut avouer qu'il n'y a rien de plus commode qu'un autre paye pour nous.

Adieu, Monſieur, conſervez-moi votre amitié. Je vous ſouhaite de tout mon cœur les années de l'anglais *Jean Kings*, qui a vécu juſqu'à cent ſoixante-neuf ans. Le bel âge !

CATERINE.

Dans peu, je vous enverrai la traduction françaiſe de deux comédies ruſſes. On les tranſcrit au net.

1772.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier décembre.

MADAME,

J'AVOUE qu'il eſt aſſez ſingulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne auſſi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines ames qui ne ſont pas embarraſſées de leur univerſalité; je n'en ſuis pas moins fâché contre votre Majeſté impériale de l'Egliſe grecque, et contre la Majeſté impériale de l'Egliſe romaine, qui pouvaient ſouffleter toutes deux de leurs mains blanches la majeſté de *Mouſtapha*, rendre la liberté à toutes les dames du ſérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais; Meſdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait ceſſé à jamais de parler de *Clorinde* et d'*Armide*; il ne ſerait plus queſtion du *Gofreddo*. Il valait certainement mieux prendre Conſtantinople qu'une vilaine ville de Jéruſalem; le Boſphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai eſſuyé là une mortification terrible; mais enfin je m'en conſole par la gloire que vous avez acquiſe, et par tout le ſolide attaché à votre gloire, et même encore par l'eſpérance que ce qui eſt différé n'eſt pas perdu.

Oſerais-je, Madame, tout fâché que je ſuis contre vous, demander une grâce à votre Majeſté impériale?

Elle ne regarde ni *Mouſtapha* ni ſon grand-viſir; c'eſt pour un ingénieur de mon pays, qui eſt comme moi, moitié français, moitié ſuiſſe. C'eſt un bon phyſicien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences ſur la glace; car nous avons des glaces ici tout comme à Pétersbourg. Cet ingénieur ſe nomme *Aubri;* il eſt peu connu, mais il mérite de l'être. Ce ſerait une nouvelle grâce, dont j'aurais une obligation infinie à votre Majeſté, ſi elle daignait lui faire accorder une patente d'aſſocié à votre illuſtre académie. Il eſt vrai que nous n'avons pas de glace à préſent, ce qui eſt fort rare, mais nous en aurons inceſſamment. 1772.

Je demande très-humblement pardon de ma hardieſſe; votre indulgence m'a depuis long-temps accoutumé à de telles libertés.

C'eſt une choſe bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris ſur votre congrès de Fokani, et ſur tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Les rois ſont comme les dieux; les peuples en font mille contes, et les dieux boivent leur nectar ſans ſe mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je ſuis par exemple très-sûr que vous ne vous ſouciez point du tout de la colère où je ſuis que vous n'alliez point paſſer l'hiver ſur le Boſphore. Je ſuis tout auſſi sûr que je mourrai inconſolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg; mon cœur y eſt, ſi mon corps n'y eſt pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur eſt pénétré pour votre Majeſté impériale du plus profond reſpect et de la plus ſenſible reconnaiſſance.

1772.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 décembre.

MADAME,

VOTRE oiſeau, qu'on appelle *flamant*, reſſemble aſſez aux caricatures que mon ami M. *Hubert* a faites de moi; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la phyſionomie de ce prétendu héron blanc. Je me doutais bien que jamais *Pierre le grand* n'avait payé un pareil tribut au ſeigneur de Stamboul.

On doit aſſurément un tribut de louanges à votre Majeſté impériale, pour vos beaux établiſſemens de garçons et de filles. Je ne ſais pas pourquoi on oſe encore parler de *Lycurgue* et de ſes Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laiſſé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui ſont depuis ſi long-temps eſclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de ſuite.

La lettre qui eſt venue dans le paquet de la part de M. de *Betzky*, eſt bien précieuſe; je la crois de notre *Falconet;* mais ce que votre Majeſté impériale a daigné m'écrire ſur votre inſtitution du *plus que Saint-Cyr* eſt bien au-deſſus de la lettre imprimée de *Falconet*, qui pourtant eſt bonne.

Etant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai ſaiſi l'occaſion de lui envoyer ce jeune baron de *Pellemberg*,

qui eſt un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'eſpagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité ruſſe. Je ne le connais, Madame, que par ſon enthouſiaſme pour votre perſonne unique ; je ne l'ai vu qu'en paſſant ; il m'a demandé une lettre, j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, ſi vous le permettez, à quiconque voudra faire le pélerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour Ste *Catherine II*. 1772.

On me dit une triſte nouvelle pour moi, que ce *Polianski*, que votre Majeſté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et eſtimé le caractère, s'eſt noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg ; ſi cela eſt, j'en ſuis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien eſt dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie ; je la ferai jouer dans ma petite colonie, le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de Fokani ou de Buchareſt, ſuppoſé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces et l'empire de la mer Noire. Mais je proteſte toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme Ste *Catherine II* l'objet de mon culte. Puiſſe ma ſainte goûter toutes les ſortes de plaiſirs comme elle a toute ſorte de gloire !

Le vieux malade de Ferney,
qui n'a ni gloire ni plaiſir.

1773.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier.

MADAME,

Je ſerais bien fâché qu'on ne fût pas philoſophe vers la Norvége. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne; mais ils ſont un peu ſecs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philoſophie pacifique prend la liberté de préſenter à votre Majeſté impériale une Conſultation. Sous *Pierre le grand* votre académie demandait des lumières, et on a recours aux ſiennes ſous *Catherine la grande.*

C'eſt un ingénieur, un peu ſuiſſe comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaiſſez encore mieux en glace que nous. Il eſt vrai pourtant qu'avec notre quarante-ſixième degré, et la douceur inouie de notre préſent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids auſſi cruels que les vôtres. J'ai imaginé de faire paſſer cette Conſultation par vos très-belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeuneſſe et mon reſpect me défendent de baiſer.

Cet ingénieur, nommé *Aubri*, mourra d'ailleurs de la jauniſſe, s'il n'eſt pas aſſocié de l'académie:

j'ai l'honneur d'en être depuis long-temps : de qui emploîrai-je la protection, ſi ce n'eſt de notre ſouveraine ? 1773.

M. *Polianski* m'apprend qu'il n'eſt point noyé, comme on l'avait dit ; qu'au contraire il eſt dans le port, et que votre Majeſté l'a fait ſecrétaire de l'académie. Je préſume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la Conſultation. Nous avons, aſſez près de nous, *Notre-Dame des Neiges*, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde ; mais je ne prie jamais que *Notre-Dame de Pétersbourg*, dont je baiſe les pieds en toute humilité, avec la plus ſincère dévotion.

LETTRE CXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

MADAME,

Ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies ruſſes, c'eſt que le dialogue eſt toujours vrai et toujours naturel, ce qui eſt à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie ; mais un mérite bien rare, c'eſt de cultiver ainſi tous les arts, lorſque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Ruſſes ont bien de l'eſprit et du bon eſprit ; votre Majeſté impériale n'était pas faite pour gouverner des ſots ; c'eſt ce qui m'a

1773. toujours fait penſer que la nature l'avait deſtinée à régner ſur la Gréce. J'en reviens toujours à mon premier roman; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans *Mouſtapha* ſe brouillera avec vous; il vous chicanera ſur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages; l'empire turc ſera partagé, et vous ferez jouer l'Oedipe de *Sophocle* dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les diſſidens, pour leſquels je m'étais tant intéreſſé, aient enfin gagné leur procès. J'eſpère même que les ſociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où DIEU le père ne partagera plus avec perſonne le trône qu'il occupa tout ſeul juſqu'au concile de Nicée. Il eſt bien plaiſant que les Juifs qui ont crucifié le *logos* aient tant de ſynagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine ſur le *logos* ne puiſſent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque choſe à mettre aux pieds de votre Majeſté impériale ſur les horreurs de toutes ces diſputes eccléſiaſtiques: c'eſt-là mon objet; je ne m'en écarte point; c'eſt la tolérance que je veux, c'eſt la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du ſynode dans lequel je ne ſuis qu'un ſimple moine. Si ma ſtrangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps auſſi faible que le mien n'y peut pas réſiſter. Bienheureux ſont les enfans de *Rurick!* encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans

leur climat ! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour ſa gaine, et qu'elle a mis des Samoïèdes au ſeptentrion, comme des Nègres au midi, ſans que les uns ſoient venus des autres. 1773.

Je vous avais bien dit que je radotais, Madame; vivez heureuſe et comblée de gloire, ſans oublier les plaiſirs, cela n'eſt pas ſi radoteur.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et le plus ſincère attachement.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{3}$ février. mars.

MONSIEUR, j'eſpère qu'il n'eſt plus queſtion de la colère que vous aviez, le premier décembre, contre les majeſtés impériales de l'Egliſe grecque et romaine.

Le prince *Orlof*, qui aime la phyſique expérimentale, et qui naturellement eſt doué d'une perſpicacité particulière ſur toutes ces matières-là, eſt peut-être celui qui a fait la plus curieuſe de toutes les expériences ſur la glace. La voici :

Il a fait creuſer en automne les fondemens d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondemens, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorſqu'ils furent

1773. remplis à la hauteur convenable, on les garantit ſoigneuſement des rayons du ſoleil; et au printemps on éleva deſſus, une porte cochère voûtée en briques et très-ſolide. Elle exiſte depuis quatre ans, et elle exiſtera, je crois, juſqu'à ce qu'on l'abatte. Il eſt bon de remarquer que le terrain ſur lequel cette porte eſt bâtie eſt marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à ſon défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et expoſée à la gelée, a été faite en ma préſence; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maiſons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaiſes baraques de bois, mais jamais à des maiſons de pierres. Il eſt vrai que des murs de jardin aſſez minces, et dont les ſondemens ſont mal aſſis, ont été levés de terre et renverſés peu à peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher ſe ſoulèvent auſſi à la longue.

Si les Turcs continuent de ſuivre les bons conſeils de leurs ſoi-diſant amis, vous pouvez être sûr que vos ſouhaits de nous voir ſur le Boſphore ſeront bien près de leur accompliſſement; et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convaleſcence, car j'eſpère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me ſerais douté en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

Je lis préſentement les œuvres d'*Algarotti*. Il prétend que tous les arts et toutes les ſciences ſont nés en Grèce. Dites-moi, je vous prie, cela eſt-il bien vrai?

Pour de l'eſprit, ils en ont encore, et du plus délié ; mais ils ſont ſi abattus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir : témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée ſur les Turcs après la fin de la ſeconde armiſtice. Le comte *Alexis* me mande qu'il y en a qui ſe ſont admirablement comportés. 1773.

Il y a eu auſſi quelque choſe de pareil ſur les côtes d'Egypte, dont je n'ai point encore les détails ; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron *Pellemberg* eſt à l'armée. M. *Polianski* eſt ſecrétaire de l'académie des beaux arts. Il n'eſt pas noyé, quoiqu'il paſſe ſouvent la Néva en carroſſe ; mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout-à-fait mauvaiſes. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez ; mais j'en ai encore plus de vous ſavoir rétabli.

Soyez aſſuré, Monſieur, de mon extrême ſenſibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux ſincères pour votre conſervation, et ſuis toujours avec l'amitié et tous les ſentimens que vous me connaiſſez.

CATERINE.

1773.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 mars.

MADAME,

PERMETTEZ qu'un de vos ſujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de reſſuſciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, diſe quelques nouvelles de l'autre monde à votre Majeſté impériale. J'ai trouvé ſur les bords du Styx les *Thomiris*, les *Sémiramis*, les *Penthéſilée*, les *Eliſabeth* d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable *Catherine*, de cette ſeule *Catherine* qui attirera les regards de la poſtérité ; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous priſſiez encore la peine de bien battre mon cher *Mouſtapha*.

Le roi de Pruſſe me paraît croire que vos négociations ſont rompues avec ce gros muſulman ; mais les choſes peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très-humblement de la deſtinée et de votre génie, le débrouillement de tout ce chaos où la terre eſt plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien perſuadé que quand la lumière ſuccédera à ces ténèbres, il en réſultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raiſon que je ſerai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou ſix batailles contre les Turcs. 1773.

Je me ſuis borné, dans ma dernière lettre, à demander la protection de votre Majeſté impériale, pour ſavoir quelles précautions on prend dans votre zone illuſtre et glaciale, pour aſſurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace; je me ſuis reſtreint à la phyſique, les affaires politiques ne ſont pas de ma compétence.

On dit que parmi les Français il y a des velches qui ſont grands amis de *Mouſtapha*, et qui ſe trémouſſent pour embarraſſer mon impératrice; je ne veux point le croire; je ne ſuis qu'un pauvre ſuiſſe qui ſe défie de tous les bruits qui courent, et qui eſt incrédule comme *Thomas Didyme* l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la ſupériorité que vous avez acquiſe ſur le reſte du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle : j'oſe croire auſſi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre; agréez le profond reſpect et le ſincère attachement du vieux malade de Ferney.

1773.

LETTRE CXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 avril.

MADAME,

C'EST à préſent plus que jamais que votre Majeſté impériale eſt mon héroïne, et fort au-deſſus de la majeſté. Comment! au milieu de vos négociations avec *Mouſtapha*, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Buchareſt, il vous reſte encore un autre génie qui en fait plus que les membres de votre académie des ſciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux? Combien avez-vous donc de génies? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire ſi vous irez aſſiéger Andrinople, fort aiſé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Boſnie. Ces ſecrets-là ne ſont pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errans. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous voulez les garder quelque temps dans vos Etats, pour qu'ils enſeignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé ſur la glace, et ſubſiſtant ſur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'eſt auſſi un miracle de votre

climat. Je doute fort qu'on pût dans nos cantons élever un monument pareil : pour la bombe remplie d'eau, je penſe qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg. 1773.

On dit que le thermomètre d'eſprit de vin a été de cinquante degrés au-deſſous de la congellation, cette année, dans votre réſidence; nous péririons, nous autres Suiſſes, ſi jamais le thermomètre deſcendait chez nous à vingt ; notre plus grand froid eſt à quinze et ſeize, et cette année il n'a pas atteint juſqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront déſormais ſur les têtes des Turcs, et que M. le prince *Orlof* bâtira des arcs de triomphe, non pas ſur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul. Et c'eſt alors que vous ferez naître en Gréce des *Phidias* comme des *Miltiades*.

Je crois qu'*Algarotti* ſe trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore aſſez tard.

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe que les Chaldéens avaient inſtruit l'Egypte, et que l'Egypte avait enſeigné la Gréce.

Les Grecs avaient été civiliſés ſi tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs ſe ſervaient auparavant de l'écriture ſymbolique des Egyptiens.

Une autre preuve de l'eſprit peu inventif des Grecs, c'eſt que leurs premiers philoſophes allaient s'inſtruire dans l'Inde, et que *Pythagore* même y apprit la géométrie.

1773. C'eſt ainſi, Madame, que des philoſophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand homme qui prépara les voies dans leſquelles vous marchez, et qui fut le précurſeur de votre gloire, diſait avec grande raiſon que les arts ſefaient le tour du monde, et circulaient comme le ſang dans nos veines. Votre Majeſté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâce à la nature qui a peut-être voulu que je vécuſſe juſqu'au temps où vous ſerez établie dans la patrie d'*Orphée* et de *Mars*, c'eſt-à-dire, dans quelques mois; mais ne me faites pas attendre plus long-temps. Il faut abſolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conſervant le culte que j'ai voué à votre Majeſté impériale. Que l'immortelle *Catherine* daigne toujours agréer mon profond reſpect, et conſerver ſes bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré ſon reſpect!

LETTRE

1773.

LETTRE CXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershof, ce $\frac{19}{30}$ juin.

MONSIEUR, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de *Romanzof* a paſſé le Danube avec ſon armée le $\frac{11}{22}$ juin. Le général baron *Veiſſmann* lui nettoya le chemin en culbutant le premier un corps de douze mille turcs. Les lieutenans généraux *Stoupichin* et *Potemkin* en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille muſulmans dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies de la part deſquelles vous m'avez dit tant de choſes flatteuſes après les cinquante-deux accès de fièvre dont vous vous êtes, à mon très-grand contentement, tiré auſſi heureuſement qu'un jeune homme de vingt ans.

Chaque corps turc nous a laiſſé ſon camp, ſon artillerie, ſes bagages. Voilà donc notre cher *Mouſtapha* en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès conſécutifs, et avoir joui de diverſes armiſtices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne ſait point profiter des circonſtances. Il n'eſt pas douteux que vous ſerez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'eſpère que le paſſage du Danube y contribuera, il nous donnera la

1773. joie de rendre le ſultan plus traitable, et nous laiſſerons bavarder les Velches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention ; ils ont débité que j'avais demandé trente mille tartares au kan, et qu'il me les avait refuſés. Je n'ai jamais penſé à pareille abſurdité, et je doute fort que M. de *Saint-Prieſt* l'ait mandé à ſa cour, comme on l'aſſure ; parce qu'ordinairement les ambaſſadeurs ſont réputés avoir au moins le ſens commun.

Le froid qu'on a ſenti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, ſurtout à Irkuſtka. Je ſuis tentée de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux ſentimens d'*Algarotti* ſur la Gréce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'eſt pas en Gréce que les arts ont été inventés. J'en ſuis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conſervez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré de tous mes ſentimens pour vous. Réjouiſſons-nous enſemble du paſſage du Danube : il ne ſera pas ſi célèbre que celui du Rhin par *Louis XIV*, mais il eſt plus rare, les Ruſſes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que diſent nos antiquaires.

LETTRE CXXIX. 1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 auguſte.

MADAME,

IL faudrait que les jours euſſent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre Majeſté impériale eût ſeulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Aſie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fauſſes nouvelles qu'on nous débite ſur votre guerre renouvelée avec ce *Mouſtapha*, de vous parler du mariage de monſeigneur votre fils, du voyage de madame la princeſſe de *Darmſtadt*, qui eſt après vous ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait; j'allais même juſqu'à vous dire que *Diderot*, qui n'eſt pas velche, eſt le plus heureux des Français, puiſqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'*Helvétius* dont on dédie l'ouvrage poſthume à votre Majeſté. Je pouſſais mon indiſcrétion juſqu'à vous dire que je ne ſuis point du tout de ſon avis ſur le fond de ſon livre. Il prétend que tous les eſprits ſont nés égaux; rien n'eſt plus ridicule. Quelle différence entre certaine ſouveraine et ce *Mouſtapha* qui a fait demander à M. de *Saint-Prieſt* ſi l'Angleterre eſt une île?

1773. Je voulais être aſſez hardi pour parler à fond du paſſage du Danube. Je voulais demander ſi *Falconet-Phidias* placera la ſtatue de *Catherine II*, la ſeule vraie *Catherine*, ou ſur une des Dardanelles ou dans l'Atmeidan de Stamboul ; mais conſidérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du Nord ; je ſuis de la religion des Sabéens : ils adoraient une étoile.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 auguſte.

MADAME,

QUE votre Majeſté impériale me laiſſe d'abord baiſer votre lettre de Pétershof, du 30 juin de votre chronologie grecque, qui n'eſt pas meilleure que la nôtre ; mais de quelque manière que nous fupputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires ; vous ſavez combien elles me ſont chères. Il me ſemble que c'eſt moi qui ai paſſé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne ceſſerai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconſéquent, bien triſte, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne faſſent pas le voyage

de Conſtantinople avec vous. Ce ſerait un amuſement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez enſemble, comme vous vous êtes arrangés en Pologne. 1773.

Je demande bien pardon à votre Majeſté; mais cette partie de plaiſir ſur la Propontide me paraît ſi naturelle, ſi facile, ſi agréable, ſi convenable, que je ſuis toujours ſtupéfait que les trois puiſſances aient manqué une ſi belle fête. Vous me direz, Madame, que je pourrai jouir de cette ſatisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous repréſenter que je ſuis très-preſſé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux abſolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguſte *Catherine* ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguſte *Marie-Thérèſe*: ,, Ma ,, chère *Marie*, ſongez donc que les Turcs ſont ,, venus deux fois aſſiéger Vienne, ſongez que vous ,, laiſſez paſſer la plus belle occaſion qui ſe ſoit ,, préſentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que ſi on ,, laiſſe reſpirer les ennemis du ſaint nom chrétien ,, et de tous les beaux arts, ces maudits Turcs devien- ,, dront peut-être plus formidables que jamais. Le ,, chevalier de *Tott* qui a beaucoup de génie, quoi- ,, qu'il ne ſoit point ingénieur, fortifiera toutes leurs ,, places ſur la mer Egée et ſur le Pont-Euxin. ,, Quoique *Mouſtapha* et ſon grand-viſir ignorent ,, que ces deux petites mers ſe ſoient jamais appelées ,, Pont-Euxin et mer Egée. Les janiſſaires et les ,, levantis ſe diſciplineront. Voilà notre ami *Ali-Bey* ,, mort, *Mouſtapha* va être maître abſolu de ce beau ,, pays de l'Egypte qui adorait autrefois des chats, ,, et qui ne connaît point St *Jean Népomucène*.

1773. ,, Profitons d'un moment favorable qui reſte encore; ,, Ruſſes, Autrichiens, Pruſſiens, fondons ſur ces ,, ennemis de l'Egliſe grecque et latine. Nous accor- ,, derons au roi de Pruſſe, qui ne ſe ſoucie d'aucune ,, Egliſe, une ou deux provinces de plus, et allons ,, ſouper à Conſtantinople. ,,

Certainement l'auguſte *Catherine* féra un diſcours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raiſonnable et de plus plauſible? Cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de *Cyrus*? Hélas! l'idée de cette croiſade ne réuſſira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, Madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Velches, tout galans que ſont ces Velches.

Je ne ſuis donc qu'à moitié ſatisfait.

Mais ce n'eſt pas à moitié que je ſuis l'adorateur de votre Majeſté impériale, c'eſt avec la fureur de l'enthouſiaſme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond reſpect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXXI. 1773.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{15}{26}$ septembre.

MONSIEUR, je vais satisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 auguste; je répondrai aussi à celle du 12 de ce mois que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponse à vos charmantes, mais très-courtes lettres; jetez la mienne au feu si vous voulez; mais souvenez-vous que l'ennui est de mon métier, et qu'il se trouve ordinairement à la suite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de *Romanzof*, au lieu d'établir ses foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, selon vos souhaits, a jugé à propos de rebrousser chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Silistrie, et que la marmite du visir était encore à Schiumla. Cela se peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner sans compter sur son hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe; et je m'en console par la conversation de madame la landgrave de *Darmstadt* qui est douée d'une ame forte et mâle, d'un esprit élevé et cultivé. La quatrième de ses filles va épouser mon fils; la cérémonie des noces est fixée au $\frac{29}{10}$ septembre. octobre.

1773. Comme chef de l'Egliſe grecque, je ne puis vous laiſſer ignorer la converſion de cette princeſſe, opérée par les ſoins, le zèle et la perſuaſion de l'évêque *Platon*, qui l'a réunie au giron de l'Egliſe catholique-univerſelle-grecque, ſeule vraie croyante, établie en Orient. Réjouiſſez-vous de notre joie, et que cela vous ſerve de conſolation dans un temps où votre Egliſe latine eſt affligée, diviſée, et occupée de l'extinction mémorable de la compagnie de *Jéſus*.

A la ſuite du prince héréditaire de *Darmſtadt*, j'ai eu le plaiſir de voir arriver M. *Grimm*. Sa converſation eſt un délice pour moi; mais nous avons encore tant de choſes à nous dire, que juſqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de ſuite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos ouvrages m'avaient accoutumée à penſer.

J'attendais *Diderot* d'un moment à l'autre; mais je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il eſt tombé malade à Duisbourg. L'Hiſtoire politique et philoſophique du commerce des Indes me donne une très-grande averſion pour les conquérans du nouveau monde, et m'a empêché, juſqu'à ce moment, de lire l'ouvrage poſthume d'*Helvétius*. Je n'en ai pas d'idée; mais il eſt bien difficile d'imaginer que *Pierre le ſauvage*, porte-faix dans les rues de Londres, dont j'ai le tableau peint par le fils de *Phidias-Falconet*, ſoit né avec les mêmes facultés des premiers hommes de ce ſiècle.

Je n'oſerais citer le ſeigneur *Mouſtapha*, mon ennemi et le vôtre, parce que M. de *Saint-Prieſt*, qui a vécu à Paris, et qui par conſéquent a de l'eſprit comme

quatre, prétend qu'il en a prodigieuſement. Mais à propos de *Mouſtapha*, j'ai à vous dire que *Lameri*, votre protégé, a débuté dans le tragique par *Oroſmane*, et dans le comique par le rôle du fils du Père de famille, avec un égal ſuccès. 1773.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue que vous me compoſez pour inviter les cours coopérantes dans les affaires de Pologne à ſouper au ſérail. Je l'emploîrai volontiers ; mais je ſais d'avance que la dame à qui vous voulez que je l'adreſſe, a un chérubin indomptable, aſſis ſur le trépied de la politique, et qui, par ſa lenteur et l'obſcurité de ſes oracles, détruirait l'effet des plus belles harangues du monde, quelque grandes que ſuſſent les vérités qu'elles puſſent contenir. D'ailleurs, il y a des gens qui n'aiment que ce qu'ils ont inventé, et qui ſacrifient tout aux idées reçues.

Je ſouhaite ſans doute la paix, et pour y parvenir il ne me reſte qu'à faire la guerre auſſi long-temps que les choſes reſteront en cet état : vous aurez au moins l'eſpérance de voir finir la captivité des dames turques.

C'eſt avec tous les ſentimens que vous me connaiſſez, et avec la plus vive reconnaiſſance de tout ce que votre amitié vous dicte pour moi, que je ne ceſſerai de vous ſouhaiter l'âge de *Mathuſalem*, ou du moins celui de cet anglais qui ſut gai et bien portant juſqu'à cent ſoixante-ſeize ans. Imitez-le, vous qui êtes inimitable.

CATERINE.

1773.

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier novembre.

MADAME,

Je vois par la lettre du vingt-ſix ſeptembre, dont votre Majeſté impériale m'honore, que *Diderot* eſt tombé malade ſur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il eſt actuellement à vos pieds ; vous avez plus d'un français enthouſiaſte de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui ſont pour *Mouſtapha*, j'oſe croire que ceux qui ſont dévots à ſainte *Catherine* valent bien ceux qui ſe ſont faits turcs. Il eſt vrai que *Diderot* et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou comme des étourdis ; nous ne nous feſons point prendre priſonniers comme des ſots ; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien. Nous ſommes des miſſionnaires laïques qui prêchons le culte de ſainte *Catherine*, et nous pouvons nous vanter que notre Egliſe eſt aſſez univerſelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croiſade. J'aurais voulu que madame la grande ducheſſe eût été rebaptiſée dans l'égliſe de Sainte-Sophie, en préſence du prophète *Grimm ;* et que votre auguſte alliée eût établi des tribunaux de chaſteté tant qu'elle aurait voulu dans la Boſnie

et dans la Servie. *Pierre* l'hermite était pour le moins aussi chimérique que moi, et cependant il réussit; mais aussi il faut considérer qu'il était moine; la grâce de DIEU l'assistait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai pas la grâce, j'ai du moins la raison en ma faveur. 1773.

Sérieusement, Madame, il me paraît absurde qu'on ait eu un si beau coup à faire et qu'on l'ait manqué; je suis persuadé que la postérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth, un ambassadeur demandant à *Pierre I*, où il prétendait établir le siége de son empire, il répondit, à Constantinople. Sur ce pied-là, je disais, *Catherine la grande*, ayant réparé si bien le malheur de *Pierre le grand*, accomplira sans doute son dessein; et l'auguste *Marie-Thérèse*, dont la capitale a été assiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout son pouvoir à cette sainte entreprise. Je me suis trompé en tout; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne, et le roi de Prusse, roi des calvinistes, a été le seul prince qui ait protégé les jésuites, lorsque le bon homme St *Pierre* a exterminé le bon homme St *Ignace :* que peut dire à cela le prophète *Grimm ?*

Il faut que M. de *Saint-Priest* ait bien raison, et que *Moustapha* ait un esprit bien supérieur, puisqu'il a su engager les meilleurs chrétiens du monde dans ses intérêts, et réunir à la fois en sa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Prusse dit toujours que vous battrez *Moustapha* toute seule; que vous n'avez besoin de personne; je le veux croire; mais vos Etats ne

1773. ſont pas tous auſſi peuplés qu'ils ſont immenſes ; le temps, la fatigue et les combats diminuent les armées, et avant que la population ſoit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des ſiècles. C'eſt-là ce qui fait ma peine ; je vois que le temps eſt toujours trop court pour les grandes ames. Ce n'eſt pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'eſt à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle eſt encore dans la fleur de ſon âge, je voudrais que DIEU lui envoyât des lettres-patentes contre-ſignées *Mathuſalem*, pour mettre ſes Etats au point où elle les veut. On dit que des corps de turcs ont été bien battus, c'eſt une grande conſolation pour *Pierre* l'hermite.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale avec le plus profond reſpect et l'attachement le plus inviolable.

LETTRE CXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 décembre.

MADAME,

Le roi de Pruſſe me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-viſir, et que Siliſtrie eſt priſe. Il ajoute que le grand-viſir s'eſt enfui à Andrinople avec le grand étendard de *Mahomet*.

Je ſuppoſe qu'un roi n'eſt jamais trompé quand il écrit des nouvelles ; et dans cette ſuppoſition je ſuis prêt de mourir de joie, au lieu de mourir de vieilleſſe, comme on me l'annonçait tout à l'heure, avant que je reçuſſe la lettre du roi de Pruſſe. 1773.

Mort ou vif, il eſt bien fâcheux d'être ſi loin des merveilles de votre règne, et M. *Diderot* eſt un heureux homme ; mais auſſi il mérite ſon bonheur. Pour moi j'expire dans le déſeſpoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui ſera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui préſenter mon très-profond et très-inutile reſpect.

LETTRE CXXXIV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{27}{7}$ décembre. de janvier.

MONSIEUR, le philoſophe *Diderot* dont la ſanté eſt encore chancelante, reſtera avec nous juſqu'au mois de février qu'il retournera dans ſa patrie ; *Grimm* penſe auſſi partir vers ce temps-là. Je les vois très-ſouvent, et nos converſations ne finiſſent pas. Ils pourront vous dire, Monſieur, le cas que je fais de *Henri IV*, de la Henriade, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illuſtré notre ſiècle. 1774.

Je ne ſais s'ils s'ennuyent beaucoup à Pétersbourg, mais pour moi je leur parlerais toute ma vie ſans m'en laſſer. Je trouve à *Diderot* une imagination

1774. intariſſable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient exiſté. S'il n'aime pas *Mouſtapha*, comme vous me le mandez, au moins je ſuis sûre qu'il ne lui veut point de mal; la bonté de ſon cœur ne le lui permettrait pas, malgré l'énergie de ſon eſprit, et le penchant que je lui vois de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien, Monſieur, il faut ſe conſoler de ce que le projet de votre croiſade a échoué, et ſuppoſer que vous avez eu affaire à de bonnes ames auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de *Diderot*.

Comme chef de l'Egliſe grecque, je ne puis en bonne foi vous laiſſer dans l'erreur ſans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande ducheſſe eût été rebaptiſée dans Sainte-Sophie. Rebaptiſée, dites-vous? ah! Monſieur, l'Egliſe grecque ne rebaptiſe point; elle regarde comme très-bon et très-authentique tout baptême adminiſtré dans les autres communions chrétiennes. La grande ducheſſe, après avoir prononcé en langue ruſſe la profeſſion de foi orthodoxe, a été reçue dans le ſein de l'Egliſe au moyen de quelques ſignes de croix avec de l'huile odoriférante qu'on lui a adminiſtrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occaſion on impoſe un nom, mais ſur ce dernier point nous ſommes plus chiches que vous qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un ſeul, et cela nous ſuffit.

Vous ayant mis au fait de ces choſes importantes, je continue de répondre à votre lettre du premier novembre. Vous ſaurez à préſent, Monſieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir paſſé le

Danube au mois d'octobre, battit un corps de turcs très-conſidérable, et fit priſonnier un bacha à trois queues qui le commandait. 1774.

Cet événement aurait pu avoir des ſuites, mais le fait eſt (choſe dont vous ne ſerez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas; de ſorte que *Mouſtapha* et moi nous nous trouvons à peu-près dans la ſituation où nous étions il y a ſix mois, à cela près qu'il eſt attaqué d'un aſthme, et que je me porte bien. Il ſe peut que ce ſultan ſoit un eſprit ſupérieur, mais il n'en eſt pas moins battu pour cela depuis cinq ans, malgré les conſeils de M. de *Saint-Prieſt* et les inſtructions du chevalier *Tott*, qui ſe tuera à force de fondre des canons et d'exercer des canonniers. Il a beau être vêtu de caftans et d'hermines, l'artillerie turque n'en ſera pas meilleure et mieux ſervie; mais toutes ces choſes ſont des enfantillages auxquels on donne beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent. Je ne ſais où j'ai lu que ces tours d'eſprit ſont naturels aux Velches.

Adieu, Monſieur, portez-vous bien, et ſoyez aſſuré que perſonne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

1774.

LETTRE CXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ janvier.

MONSIEUR, je penſe que les nouvelles que le roi de Pruſſe vous a données de la défaite du viſir et de la priſe de Siliſtrie lui ſont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fauſſes. Je m'attends à voir les oiſifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les payſans, prend le nom de *Pierre III*, et tantôt celui de ſon employé. Cette vaſte province n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur; la partie montagneuſe eſt occupée par des tartares nommés Baſchkis, pillards depuis la création du monde. Le pays plat eſt habité par tous les vauriens dont la Ruſſie a jugé à propos de ſe défaire depuis quarante ans, ainſi que l'on a fait à peu-près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général *Bibikof* eſt allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle eſt troublée. A ſon arrivée à Caſan, qui eſt à ſept cents verſtes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la nobleſſe de ce royaume vint lui offrir de ſe joindre à ſes troupes avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta

leur

leur offre. Cette troupe ſeule eſt plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe. 1774.

Vous jugez bien que cette incartade de l'eſpèce humaine ne dérange en rien le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec *Diderot*. C'eſt une tête bien extraordinaire que la ſienne; la trempe de ſon cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout eſt au mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles, et que les choſes ne ſauraient changer, il faut les laiſſer aller leur train, et ne pas ſe garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne ſera toujours de vous témoigner ma reconnaiſſance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

CATERINE.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 février.

MADAME,

LA lettre du 19 janvier dont votre Majeſté impériale m'honore, m'a tranſporté en eſprit à Orembourg, et m'a fait connaître M. *Pugatſchef*; c'eſt apparemment le chevalier de *Tott* qui a fait jouer cette farce; mais nous ne ſommes plus aux temps des *Démétrius*, et telle pièce de théâtre qui réuſſiſſait, il y a deux cents ans, eſt ſifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu inca venait au Pérou ſe dire fils ou petit-fils du ſoleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il

1774. ferait annoncé par des jéſuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en ſa faveur.

Votre Majeſté ne paraît pas trop inquiéte de l'équipée de M. *Pugatſchef*. Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Perſans y avaient apporté tous leurs tréſors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne ſongeait qu'à s'y réjouir, et il ſe trouve que c'eſt un pays barbare, rempli de vagabonds et de ſcélérats. Vos rayons ne peuvent pas pénétrer par-tout en même temps : un empire de deux mille lieues en longitude ne ſe police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèſe, mais j'ai toujours penſé qu'il a fallu cinq ou ſix mille ans, avant que la horde juive sût lire et écrire ; et je ſoupçonne qu'*Hercule* et *Théſée* n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg ſera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéra-comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amuſerez, Madame, à battre le nouveau ſultan, ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens Romains en impoſaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immenſe de la guerre contre un vaſte empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaſte, voyant tout, feſant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converſer avec notre philoſophe *Diderot*, comme ſi vous étiez déſœuvrée.

Je n'ai jamais eu la conſolation de voir cet homme unique ; il eſt la ſeconde perſonne de ce monde avec

qui j'aurais voulu m'entretenir : il me parlerait de votre Majeſté : Majeſté ! ce n'eſt pas cela que je veux dire, c'eſt de votre ſupériorité ſur les êtres penſans ; car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, Madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas ſe détourner d'une cinquantaine de verſtes pour venir me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg. 1774.

S'il ne vient pas ſur le bord du lac de Genève, j'irai moi me faire enterrer ſur le bord du lac Ladoga ; il faut que je voye votre nouvelle création, je ſuis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

LETTRE CXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ mars.

MONSIEUR, les gazettes ſeules font beaucoup de bruit du brigand *Pugatſchef*, lequel n'eſt en relation directe ni indirecte avec M. de *Tott*. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entrepriſes de l'autre. M. *Pugatſchef* et M. de *Tott* ont cependant cela de commun, que le premier file tous les jours ſa corde de chanvre, et que l'autre s'expoſe à chaque inſtant au cordon de ſoie.

Diderot eſt parti pour retourner à Paris. Nos converſations ont été très-fréquentes, et ſa viſite m'a fait un très-grand plaiſir. On ne rencontre pas ſouvent

de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter;
1774. le ſeul attachement à ſa famille l'a ſéparé de nous. Je lui manderai le déſir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à la Haie. Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux ſtyle. Je n'ai pour le préſent rien d'intéreſſant à vous mander; mais je ne laiſſerai pas de vous répéter les ſentimens d'eſtime, d'amitié et de conſidération que vous m'avez inſpirés depuis long-temps.

CATERINE.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 auguſte.

MADAME,

Je ſuis poſitivement en diſgrâce à votre cour. Votre Majeſté impériale m'a plaint là pour *Diderot*, ou pour *Grimm*, ou pour quelque autre favori: vous n'avez eu aucun égard pour ma vieilleſſe; paſſe encore ſi votre Majeſté était une coquette françaiſe; mais comment une impératrice victorieuſe et légiſlatrice peut-elle être ſi volage?

Je me ſuis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis *Pugatſchef;* et votre oubli eſt la récompenſe que j'en reçois. Voilà qui eſt fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je ſonge cependant que j'aurais bien pu mériter ma diſgrâce. Je ſuis un petit vieillard indiſcret, qui me ſuis laiſſé toucher par les prières d'un de vos

ſujets nommé *Roſe*, livonien de nation, marchand de profeſſion, déiſte de religion, qui eſt venu apprendre la langue françaiſe à Ferney; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'oſais réclamer pour lui. 1774.

Je m'accuſe encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un français dont j'ai oublié le nom, qui ſe vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre Majeſté, et qui, ſans doute, a été fort inutile.

Enfin, je me cherche des crimes pour juſtifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de paſſion qui ne finiſſe. Cette idée me ferait mourir de dépit, ſi je n'étais tout prêt de mourir de vieilleſſe.

Que votre Majeſté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon teſtament.

Signé votre admirateur, votre délaiſſé, votre vieux ruſſe de Ferney.

LETTRE CXXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{13}{24}$ d'auguſte.

MONSIEUR, quoique très-plaiſamment vous prétendiez être en diſgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point : je ne vous ai planté là ni pour *Diderot*, ni pour *Grimm*, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le paſſé ; et quoi qu'on vous dife de moi, je ne ſuis ni volage ni inconſtante.

Le marquis de *Pugatſchef* m'a donné du fil à

1774. retordre cette année ; j'ai été obligée pendant plus de ſix ſemaines de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez, et me dites que de votre vie vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me ſemble que pour avoir fait une ſi jolie paix avec les Turcs, vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de *Roſe* le livonien, votre protégé. Son ſauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck, comme vous le déſiriez, parce que *Roſe*, outre ſes dettes, s'eſt ſauvé de priſon, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes perſonnes : il ſerait remis tout de ſuite en priſon, malgré les ſauf-conduits qui ne ſont guère en uſage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis pluſieurs mois, que celle au ſujet de ce *Roſe ;* et par conſéquent, je n'ai aucune connaiſſance du français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, Monſieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations d'extinction de paſſion que vous me faites, ſi je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inſpire encore pour moi.

Vivez, Monſieur, et raccommodons-nous ; car auſſi-bien il n'y a pas de quoi nous brouiller : j'eſpère bien que dans un codicile en ma faveur vous rétracterez ce prétendu teſtament ſi peu galant. Vous êtes bon ruſſe, et vous ne ſauriez être l'ennemi de

CATERINE.

1774.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé.

Je pardonne à votre Majeſté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand turc ni moi nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, ſi j'oſais, une condition au pardon que j'accorde ſi bénignement à votre Majeſté; ce ſerait de ſavoir ſi le marquis *Pugatſchef* eſt agent ou inſtrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous demander ſon ſecret; je ne crois pas le Marquis inſtrument d'*Achmet IV* qui choiſiſſait ſi mal les ſiens, et qui, probablement, n'avait rien de bon à choiſir. *Pugatſchef* ne ſervait pas le pape *Ganganelli*, qui eſt allé trouver St *Pierre* avec un paſſe-port de St *Ignace*. Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perſe, ni du grand mogol. Je dirais donc avec circonſpection à ce *Pugatſchef*: Monſieur, êtes-vous maître ou valet? agiſſez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais ſeulement ſi vous êtes employé: quoi qu'il en ſoit, Monſieur le marquis, j'eſtime que vous finirez par

1774. être pendu. Vous le méritez bien; car vous êtes non-seulement coupable envers mon auguſte impératrice qui vous ferait peut-être grâce, mais vous l'êtes envers tout l'empire qui ne vous pardonnera pas. Laiſſez-moi maintenant reprendre le fil de mon diſcours avec votre ſouveraine.

Madame, quoi! dans le temps que vous êtes occupée du ſultan, du grand-viſir, de ſon armée détruite, de vos triomphes, de votre paix ſi glorieuſe et ſi utile, de vos grands établiſſemens, et même de *Pugatſchef*, vous baiſſez les yeux ſur le livonien *Roſe!* Vous avez deviné que c'eſt un eſcroc, un fripon. Votre Majeſté clairvoyante a très-bien deviné, et j'étais un imbécille de m'être laiſſé ſéduire par ſa face rebondie.

Je ne puis, cette année, groſſir la foule des Européans et des Aſiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice, victorieuſe, pacificatrice, légiſlatrice. La ſaiſon eſt trop avancée; mais je demande à votre Majeſté la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurais-je pas le plaiſir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je puſſe vous voir paſſer et repaſſer ſous vos arcs de triomphe, couronnée de lauriers et d'oliviers?

En attendant, je me mets à vos pieds, de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés et un cœur toujours plein de tranſport.

Le vieux malade.

LETTRE CXLI. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

MADAME,

Mon impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre Majeſté impériale pour la large face du livonien *Roſe*, ni pour celle de l'avocat *Duménil* qui voulait vous aider à faire des lois *par le conſeil de ſon parrain*. Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentilhomme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage ; il ſe nomme de *Murnan :* ſa famille eſt de la province où je ſuis. Il eſt fortement recommandé à M. *Euler* que vous honorez de votre protection. Tous ſes maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre Majeſté ne doit point être ſurpriſe qu'il déſire paſſionnément d'entrer à votre ſervice. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'eſt que vous ayez ſitôt accordé la paix au ſultan ; car il aurait bien voulu lever le plan de Conſtantinople, et contrecarrer le chevalier de *Tott*.

Il ne m'appartient pas d'oſer vous préſenter perſonne ; mais enfin votre Majeſté ne peut m'empêcher d'être très-jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller ſur la Néva et ſur le Boſphore, qui peuvent vous ſervir de la tête et de la main, et

1774. qui ſeront prédeſtinés, ſi par haſard ils ſont tués à votre ſervice. Il eſt bien dur de vivre au coin de ſon feu en pareil cas.

Je me mets triſtement aux pieds de votre Majeſté impériale, comme un vieux fuiſſe inutile.

LETTRE CXLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{22}{2}$ octobre. novembre.

VOLONTIERS, Monſieur, je ſatisferai votre curioſité ſur le compte de *Pugatſchef:* ce me ſera d'autant plus aiſé qu'il y a un mois qu'il eſt pris, ou pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ſes propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Jaïck, où il avait été chaſſé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour ſe ravitailler, ſes compagnons, excédés d'ailleurs des cruautés qu'il commettait, et eſpérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la fortereſſe du Jaïck qui l'envoya à Sinbirsk au général comte *Panin.* Il eſt préſentement en chemin pour être conduit à Moſcou. Amené devant le comte *Panin*, il avoua naïvement dans ſon premier interrogatoire, qu'il était coſaque du Don, nomma l'endroit de ſa naiſſance, dit qu'il était marié à la fille d'un coſaque du Don, qu'il avait trois enfans, que dans ces troubles il avait épouſé une

autre femme, que ſes frères et ſes neveux ſervaient dans la première armée, que lui-même avait ſervi, les deux premières campagnes, contre la Porte, &c. &c. 1774.

Comme le général *Panin* a beaucoup de coſaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de *Pugatſchef*. Il ne ſait ni lire ni écrire, mais c'eſt un homme extrêmement hardi et déterminé. Juſqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'inſtrument de quelque puiſſance, ni qu'il ait ſuivi l'inſpiration de qui que ce ſoit. Il eſt à ſuppoſer que M. *Pugatſchef* eſt maître brigand, et non valet d'ame qui vive.

Je crois qu'après *Tamerlan*, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'eſpèce humaine. D'abord il feſait pendre ſans rémiſſion ni autre forme de procès toutes les races nobles, hommes, femmes et enfans, tous les officiers, tous les ſoldats qu'il pouvait attraper: nul endroit où il a paſſé n'a été épargné: il pillait et ſaccageait ceux-mêmes qui, pour éviter ſes cruautés, cherchaient à ſe le rendre favorable par une bonne réception: perſonne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre.

Mais ce qui montre bien juſqu'où l'homme ſe flatte, c'eſt qu'il oſe concevoir quelque eſpérance. Il s'imagine qu'à cauſe de ſon courage, je pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ſes crimes paſſés par ſes ſervices futurs. S'il n'avait offenſé que moi, ſon raiſonnement pourrait être juſte, et je lui pardonnerais; mais cette cauſe eſt celle de l'empire qui a ſes lois.

Vous voyez par là, Monſieur, que *Duménil*,

avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré
1774. les avis de ſon parrain eſt venu trop tard pour légiſlater. M. *la Rivière* même qui nous ſuppoſait, il y a ſix ans, marcher à quatre pattes, et qui très-poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dreſſer ſur nos pieds de derrière, n'était plus à temps.

Quant au baiſe-main des prêtres, ſur lequel vous me queſtionnez, je vous dirai que c'eſt un uſage de l'Egliſe grecque, établi, je penſe, preſque avec elle. Depuis dix ou douze ans les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politeſſe, les autres par humilité. Ainſi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien uſage qui s'abolit peu à peu.

Je ne ſais pas auſſi ſi vous trouveriez beaucoup à me gronder ſur ce que, dès ma quatorzième année, je me ſuis conformée à cet uſage établi. En tout cas, je ne ſerais pas la ſeule qui mériterais de l'être. Si vous venez ici, et ſi vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction; et quand vous me l'aurez donnée, je baiſerai de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choſes et tant de vérités utiles. Mais pour que vous ſachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moſcou. Adieu, portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE CXLIII. 1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

MADAME,

C'ETAIT donc un diable d'homme que ce marquis de *Pugatſchef*? et il faut que le divan ſoit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne ſavait donc pas plus écrire que *Gengis-kan* et *Tamerlan*. Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions ſans pouvoir ſeulement ſigner leur nom. Tout cela n'eſt pas à l'honneur de la nature humaine: ce qui lui fait honneur, c'eſt votre magnanimité. Votre Majeſté impériale donne de grands exemples qui ſont déjà ſuivis par le prince votre fils. Il vient de donner une penſion à un jeune homme de mes amis nommé M. de *la Harpe*, qu'il ne connaît que par ſon mérite trop méconnu en France. De tels bienfaits répandus à propos, enflent la bouche de la Renommée, et paſſent à la poſtérité.

Je crois que votre Majeſté, qui ſait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de ſa légiſlation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre *Solon* nommé *la Rivière*, qui était venu vous donner des leçons, et qu'elle n'ait pas encore pour premier miniſtre cet avocat ſans cauſe nommé *Duménil* qui vient enſeigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de ſon parrain.

1774. Vous ferez réduite à donner des lois ſans le ſecours de ces deux grands perſonnages; mais je vous conjure, Madame, d'inſérer dans votre code une loi expreſſe qui n'accorde la permiſſion de baiſer les mains des prêtres qu'à leurs maîtreſſes. Il eſt vrai que JESUS-CHRIST ſe laiſſa baiſer les jambes par *Madeleine*; mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec JESUS-CHRIST.

J'avoue qu'en Italie et en Eſpagne les dames baiſent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de libertés avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fuſſent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baiſerais que les mains de vos braves officiers qui ont fait fuir les Turcs ſur terre et ſur mer, et ils me baiſeraient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me réſoudre à baiſer la main d'un moine qui eſt ſouvent très-mal-propre. Je veux conſulter ſur cette grande queſtion le parrain de M. *Duménil.*

En attendant, Madame, permettez-moi de baiſer la ſtatue de *Pierre le grand*, et le bas de la robe de *Catherine plus grande.* Je ſais qu'elle a une main plus belle que celles de tous les prêtres de ſon empire; mais je n'oſe baiſer que ſes pieds, qui ſont auſſi blancs que les neiges de ſon pays.

Je la ſupplie de daigner conſerver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

LETTRE CXLIV. 1775.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, le $\frac{29}{9}$ décembre. janvier.

MONSIEUR, je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'eſt parvenue par le ſieur *Murnan*, que vous en aviez chargé; votre recommandation l'a fait recevoir à mon ſervice comme vous l'avez déſiré, quoique la guerre ſoit finie.

Le marquis de *Pugatſchef* dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en ſcélérat et va finir en lâche. Il a paru ſi timide et ſi faible dans ſa priſon, qu'on a été obligé de le préparer à ſa ſentence avec précaution, crainte qu'il ne mourût de peur ſur le champ.

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moſcou. C'eſt là que je reprendrai le grand ouvrage de la légiſlation, privée, à la vérité, des ſecours de *Solon la Rivière*, et de la coutume de l'avocat *Duménil* dont juſqu'ici je n'ai point entendu parler. Je ſerais bien aiſe cependant de faire la connaiſſance de ſon parrain; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'uſage du baiſe-main des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez conſulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer ſon avis: en attendant, vous permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

1775. Quatre de mes frégates ſont arrivées de l'Archipel à Conſtantinople ; l'une d'elles a paſſé dans la mer Noire pour ſe rendre dans notre port de Kerſch, ſans que ce phénomène, le premier, je penſe, depuis que le monde exiſte, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. *Duménil* fait-il cela ? et qu'en dit-il ?

Il ne ſera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politeſſe de la part de mon bon frère et ami ſultan *Abdhul-Ahmet*, qui, voyant paſſer mes frégates du fond de ſon harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y avait beaucoup de pierres ſous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils euſſent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce côté-là : cela eſt humain, cela eſt poli.

Soyez aſſuré, Monſieur, que mes ſentimens pour vous ſont toujours les mêmes, et que je ſuis très-ſenſible et très-reconnaiſſante pour tout ce que vous me dites d'agréable, &c.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE CXLV. 1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

MADAME,

PARDONNEZ, voici le fait :

Un très-bon peintre, nommé *Barrat*, arrive chez moi ; il me trouve écrivant devant votre portrait, il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaisie aux pieds de votre Majesté impériale ; il l'encadre et la fait partir. Je ne puis que vous supplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'est un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours. Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal ; il a surtout l'art de faire parfaitement ressembler. Je ne lui connais de défaut que sa témérité de prendre votre Majesté impériale pour juge de ses talens. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en passant : Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétistes adorent DIEU. Vos sujets sont plus heureux que moi, ils vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, Madame, que votre Majesté, qui s'est fait si bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-consul à Cadix, et que ce

1775. vice-conſul qui était allemand eſt mort : il y a un autre allemand nommé *Jean-Louis Pettremann*, demeurant à Cadix, qui ſervirait très-bien votre Majeſté, ſi elle n'avait point diſpoſé de cette place. Il ne m'appartient pas d'oſer vous propoſer un vice-conſul, ni un proconſul ; je crois que s'il y avait encore des conſuls romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands viſirs.

Daignez, Madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile reſpect, l'attachement inviolable, et la reconnaiſſance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

MADAME,

Je ſuis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou ſoixante provinces, victorieuſe des *Mouſtapha*. Elle pardonnera mon impertinence quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc le Fort, petit-neveu de ce *François le Fort*, qui rendit quelques ſervices aſſez importans à la Ruſſie, ſous les yeux de l'empereur *Pierre le grand*, repréſente à l'impératrice *Catherine II la très-grande*, qu'il peut la ſervir dans le commerce de ſa nation à Marſeille. Il a ſéjourné plus de vingt ans dans ce

port, et il y a été très-utile à tous les négocians du Levant. 1775.

Si l'intention de ſa Majeſté impériale eſt que les Ruſſes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, *Marc le Fort* lui offre ſes très-humbles ſervices.

Il dit que les vaiſſeaux ruſſes peuvent apporter à Marſeille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potaſſe, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois ſont ce commerce, et ont des conſuls à Marſeille: ces conſuls ſont génevois.

Le petit-neveu du général le *Fort* ſerait un très-digne conſul de ſa Majeſté impériale.

Voilà donc, Madame, en très-peu de temps un vice-conſul et un conſul que je mets à vos pieds. Cette propoſition a je ne ſais quel air de l'empire romain; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire ruſſe.

J'ignore abſolument en quels termes eſt actuellement votre empire avec le petit pays des Velches, qui prétendent toujours être français; pour moi j'ai l'honneur d'être un vieux ſuiſſe que vous avez naturaliſé votre ſujet. *Marc le Fort* eſt un meilleur ſujet que moi: nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale; il mourra en invoquant votre nom.

1775.

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

APRÈS avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de suite, je le suis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre Majesté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moscou. Je vois des vaisseaux sur cette mer, des villes sur les bords, des cocagnes pour un peuple immense, des feux d'artifice et tous les miracles de l'opéra réunis.

Je savais bien que la très-grande *Catherine II* était la première personne du monde entier; mais je ne savais pas qu'elle fût magicienne.

Puisqu'elle a tant de pouvoir sur tous les élémens, que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'*Abaris*, ou le carrosse du bon homme *Elie*, afin que je fusse témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaisirs.

On croit dans mon pays que tout cela est un songe. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais dit à mes petits compatriotes qui sont les entendus : Messieurs, les fêtes sur la mer Noire sont encore fort peu de chose en comparaison des établissemens pour les orphelins, et pour les maisons d'éducation; ces fêtes

paſſent en un jour, mais ces maiſons durent tous les ſiècles. 1775.

Je me jette aux pieds de votre Majeſté impériale pour lui demander bien humblement pardon d'avoir oſé l'interrompre par toutes mes importunités miſérables.

Je demande pardon d'avoir laiſſé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-conſul de Cadix, nommé *Widellin*, et d'un autre qui ſe préſente pour exercer la ſuprême dignité du vice-conſulat.

Je demande pardon d'avoir propoſé une autre dignité de conſul à Marſeille.

J'ai honte de dire qu'il ſe préſentait encore un autre conſul à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux conſulats à la fois; mais tout le monde veut être conſul de Ruſſie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait, s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me diſent: Faites-nous conſuls de cette impératrice qui devrait être ſouveraine de tout ce globe, mais qui en poſsède environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition.

Je ferais mieux, Madame, de réprimer ma bavarderie. Je ſens que j'ennuie la conquérante, la légiſlatrice, la bienfaitrice: il m'eſt permis de l'adorer, mais il ne m'eſt pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut ſe borner malgré ſoi au profond reſpect.

1776.

LETTRE CXLVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, $\frac{14}{25}$ juin.

MONSIEUR, plus on vit dans ce monde, et plus on s'accoutume à voir alternativement les événemens heureux céder la place aux plus triſtes ſpectacles, et ceux-ci à leur tour ſuivis de ſcènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez, Monſieur, m'ont touchée ſenſiblement en leur temps, par toutes les circonſtances malheureuſes qui les ont accompagnées, aucun ſecours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réuſſir à ſauver tous les deux, ou au moins l'un des deux. La part que vous y prenez, Monſieur, m'eſt une nouvelle preuve des ſentimens que vous m'avez toujours témoignés, et pour leſquels je vous ai mille obligations. Nous ſommes préſentement très-occupés à réparer nos pertes. Les règlemens que vous me demandez, ne ſont encore traduits et imprimés qu'en allemand; rien n'eſt plus difficile que d'avoir une bonne traduction françaiſe de quoi que ce ſoit écrit en ruſſe : cette dernière langue eſt ſi riche, ſi énergique, et ſouffre tant d'inverſions et de compoſitions de termes, qu'on la manie comme l'on veut; la vôtre eſt ſi ſage et ſi pauvre qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'uſage que vous en avez ſu faire.

Dès que j'aurai une traduction paſſable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage eſt très-ſec, très-ennuyeux, et que qui y cherchera autre choſe que de l'ordre et du ſens commun, ſera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni eſprit ni génie, mais ſeulement beaucoup d'utilité. 1776.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien et ſoyez aſſuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penſer à votre égard.

CATERINE.

1777.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

VOTRE ſujet moitié ſuiſſe, moitié gaulois, nommé *Voltaire*, était prêt de mourir, il y a quelques jours: ſon confeſſeur catholique-apoſtolique-romain, c'eſt-à-dire, univerſel, coureur de Rome, vint pour me préparer au voyage; le malade lui dit: Mon révérend père, DIEU pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bon homme, me dit le prêtre? Hélas! lui répondis-je, c'eſt qu'on m'a accuſé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui eſt une de ſes plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'eſt-ce qu'une autocratrice? me dit mon vilain. Eh, pardieu! lui dis-je, c'eſt une impératrice. Vous êtes un grand ignorant; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamshatka juſqu'en Afrique. Oh! ſi cela eſt, repartit le prêtre, vous avez bien fait; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer une autocratrice-impératrice bienfaitrice, occupée du ſoir au matin, tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaiſſeaux la mer Noire, et qui s'amuſe à faire fleurir onze cents mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'abſolution,

1777.

LETTRE CL.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{28}{8}$ janvier. fevrier.

MONSIEUR, j'ai lu cet hiver deux traductions ruſſes nouvellement faites, l'une du *Taſſe* et l'autre d'*Homère*. On les dit très-bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaiſir que *le Taſſe* et *Homère*. La gaieté et la vivacité qui y règnent, me font eſpérer que votre maladie n'aura aucune ſuite, et que vous paſſerez très-leſtement au-delà des cent ans.

Votre ſouvenir m'eſt toujours auſſi flatteur qu'agréable; mes ſentimens pour vous ſont toujours invariables.

1777.

LETTRE CLI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{1}$ septembre. octobre.

MONSIEUR, pour répondre à vos lettres, il faut que je vous dise premièrement que si vous êtes content du prince *Jousoupof*, je dois lui rendre le témoignage qu'il est enchanté de l'accueil que vous avez bien voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaisir de vous voir.

Secondement, Monsieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parce qu'il n'existe pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des règlemens pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne sont traduits qu'en allemand. La pièce qui est à la tête, rend raison du pourquoi de ces arrangemens; c'est une pièce estimée à cause de la manière concise dont y sont décrits les faits historiques des différentes époques. Je ne crois pas que ces règlemens puissent servir aux Treize-Cantons: j'en envoie un exemplaire pour la bibliothèque du château de Ferney.

Notre édifice législatif s'élève peu à peu: l'instruction pour le code en est le fondement: je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces règlemens ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent: bientôt ils seront suivis de ceux de finances, de commerce, de police, &c. lesquels nous occupent

depuis deux ans; après quoi le code ne ſera qu'un ouvrage aiſé et facile à rédiger. 1777.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne ſauraient être en grand nombre; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexion. Je penſe que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très-méthodique, très-ſimple, qui éclaircirait le fait. Je ſuis perſuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre, eſt celle qui fait paſſer ces ſortes de matières par trois inſtances dans un temps fixé; ſans quoi la ſureté perſonnelle des accuſés pourrait être à la merci des paſſions, de l'ignorance, des balourdiſes involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au ſoi-diſant ſaint-office; mais la raiſon a ſes droits contre leſquels il faut que tôt ou tard la ſottiſe et les préjugés viennent échouer.

Je me flatte que la ſociété de Berne approuvera cette façon de penſer. Soyez perſuadé, Monſieur, que la mienne à votre égard, n'eſt ſoumiſe à aucune variation.

CATERINE.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établie par mes règlemens, devient le tombeau de la chicane.

1777.

LETTRE CLII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{23}{4}$ novembre. décembre.

MONSIEUR, j'ai reçu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le ſujet que vous propoſez, eſt digne de vous : il eſt à déſirer qu'il ſoit entièrement rempli. Les inquiſitions d'Etat et d'Egliſe n'auraient pas beſoin du grand fatras de règles et de formes, ſi les princes étaient inſtruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez ; je vous avoue que ceux de vos écrits me ſeraient les plus précieux : ils me délaſſeraient de certains règlemens de finances dont la baſe porte ſur ces mots : *Vivre et laiſſer écrire.* On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, Monſieur, portez-vous bien et ſouvenez-vous quelquefois de moi.

M. de *Schouvalof* eſt revenu plus enchanté de vous que jamais.

1777.

LETTRE CLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 décembre.

MADAME,

Je reçus hier au ſoir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre Majeſté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Velches; il le ſera en chinois; il le ſera dans toutes les langues : ce ſera l'évangile de l'univers.

J'avais bien raiſon de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du Nord.

J'ai pris la liberté d'adreſſer, il y a quinze jours, à votre Majeſté, par les charriots de poſte d'Allemagne, le Prix de la juſtice et de l'humanité. C'eſt un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre-humain. Nous ſommes deux membres de la ſociété de Berne, qui avons dépoſé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois, et le plus convenable au pays où nous vivons.

Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans les pays d'où ils ſont

venus; mais je crois toujours que ce ſecret n'eſt
1777. réſervé qu'à la première perſonne du genre-humain qui s'appelle *Catherine II.* Je me proſterne à ſes pieds, et je crie dans mon agonie, *allah, allah, Catherine rezoul, allah.*

Fin des Lettres de l'impératrice et de M. de Voltaire.

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE S. M. STANISLAS,

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai.

J'AI cru, mon cher *Voltaire*, juſqu'à préſent que rien n'était plus fécond que votre eſprit ſupérieur; mais je vois que votre cœur l'eſt encore plus. J'en reçois des marques bien ſenſibles; j'aime ſon ſtyle au-delà du ſtyle le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en répondant à vos ſentimens par ceux que votre incomparable mérite m'a inſpirés, et par leſquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur, 1748.

STANISLAS, *roi.*

1749.

LETTRE II.

DU MEME.

Le 9 de janvier.

PEUT-ON s'attendre, mon cher *Voltaire*, qu'une ſi maudite cauſe produiſe un ſi bon effet? Je vous fais ſavoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me dites tout ce qui eſt de plus flatteur pour moi! Il eſt certain qu'à juger de ce livre (1) par ſa noirceur, il doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'attaquant que le mérite. Je ne ſaurais cependant, malgré le mépris qu'on doit en avoir, qu'être touché ſur tout ce qui regarde votre réputation. Elle m'eſt chère par l'amitié et la haute eſtime avec leſquelles je vous ſuis affectionné.

STANISLAS, *roi.*

(1) Le libelle intitulé, *Volteriana.*

LETTRE III.

1749.

DU MEME.

Le 19 janvier.

J'AI reçu, mon cher *Voltaire*, votre lettre avec le manuſcrit des Menſonges imprimés. Rien de ſi vrai que ce que vous dites; mais il eſt trop bon pour ſervir de réponſe au livre imprimé, je crois, au ſond de l'enſer. Ainſi, je crois qu'il ſaudrait ſe ſervir de l'uſage ordinaire de mépriſer la noirceur des malhonnêtes gens, et ſe contenter d'être eſtimé des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire votre ſatisfaction. La mienne ſera toujours de vous marquer combien je ſuis,

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

J'embraſſe la chère madame *du Châtelet.*

1749.

LETTRE IV.

DU MEME.

A Lunéville, le 31 de janvier.

Je vous ſuis redevable, mon cher *Voltaire*, des complimens du roi de Pruſſe, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent eſt d'accord ſur votre ſujet, et je ſuis bien flatté d'avoir les mêmes ſentimens qu'un prince que j'aime et eſtime beaucoup. C'eſt à vous à partager les vôtres entre nous, ſans exciter notre jalouſie.

Je voudrais, à tel prix que ce ſoit, que la malheureuſe comète vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuye à Lunéville. Ma troupe de qualité de la comédie, qui ſurpaſſe celle de profeſſion, y ſuppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman, ne ſoit romaneſque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en ſa faveur eſt une fiction, rien de ſi réel qu'il eſt bien ſenſible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, ſans que je puiſſe encore dire quand j'y ſerai. C'eſt le ſéjour de madame l'Infante qui me réglera. Je vous renvoie vos deux pièces. *Memnon* m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond ſommeil, que la ſageſſe n'eſt qu'un ſonge. Je ſuis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE V. 1749.

DU MEME.

Le 5 février.

Ce n'eſt pas *Memnon* qui m'ennuie, mon cher *Voltaire*, c'eſt votre ſciatique. Je déſire avec impatience d'apprendre que vous en ſoyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre ſoûl. Vos ſoins à nous les envoyer en ſont la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie le *Philoſophe chrétien*, qui a été continué depuis votre départ. *Memnon* dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être ſage; mais du moins il eſt permis de ſe l'imaginer. Ce Philoſophe ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour ſe préſenter devant vous. Faites-lui donc grâce en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui procurerez, ſi vous le jugez digne de vous occuper un moment.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

1749.

LETTRE VI.

DU MEME,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

JE vous rends mille grâces, ma chère Marquiſe, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur de tous les lieux où vous vous trouvez. J'eſpère avoir le plaiſir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'Infante m'en donnera le temps. Juſqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi ſur ce que M. d'*Argenſon* vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y ſerai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploîrai tous mes ſoins, et tout l'empreſſement que vous me connaiſſez pour tout ce qui vous intéreſſe. Soyez-en, je vous conjure, perſuadée; car, en vérité, je ſuis de tout mon cœur votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

A M. de Voltaire.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher *Voltaire*, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apoſtille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez

demandé au philoſophe par ſa bonne amie, et de vous embraſſer cordialement. 1749.

A madame du Châtelet.

Oſerais-je vous prier de pouvoir me ſervir de vous pour témoigner à M. de *Richelieu* combien j'ai pris part à ſon expédition de Gènes, et à ſon avancement. Cela me vaudra plus dans ſon amitié que tous les complimens que je lui aurais pu faire à cette occaſion.

LETTRE VII.

DU MEME.

Le 13 mars.

Je ſerais, mon cher *Voltaire*, au déſeſpoir, ſi je me trouvais auſſi embarraſſé à répondre à vos ſentimens pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie ; car il n'y a ni vers ni proſe qui ſoit capable de vous exprimer combien je ſuis ſenſible à tout ce que vous me dites. Toute mon éloquence eſt au fond de mon cœur. C'eſt par ſon langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaiſſance de la part que vous avez priſe à ma légère incommodité, et pour vous aſſurer combien je ſuis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, *roi.*

1749.

LETTRE VIII.

DU MEME.

A Commerci.

MADAME de *Boufflers*, mon cher *Voltaire*, en partant précipitamment pour aller voir monſieur ſon père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je ſacrifie l'empreſſement que j'ai eu de le parcourir à la néceſſité que vous avez de le ravoir, eſpérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaiſſez comme je ſuis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà ſeul. Les agrémens de Commerci ne rempliſſent pas le plaiſir d'être avec ſes amis. Auſſi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame *du Châtelet*, que j'embraſſe tendrement, employât le temps de l'abſence à faire ſes couches, et la retrouver ſur pied. Je vous embraſſe, mon cher *Voltaire*, de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE IX. 1751.

DE MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST. (1)

A Zerbſt, ce 25 mai.

MONSIEUR,

Je ſuis trop ſenſible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commiſſion hardie dont j'avais oſé charger madame la comteſſe de *Bentinck*, et trop véritablement reconnaiſſante, pour ne pas me porter avec autant d'empreſſement que de plaiſir à vous faire mes remercîmens au ſujet de la belle inſcription et du précieux don que vous avez eu la politeſſe d'y ajouter ; mais vous n'avez peut-être pas ſenti, Monſieur, ce que vous m'allez impoſer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothéque pour ſoutenir la réputation de femme lettrée, que vôtre préſent me donne; il y attirera les ſavans et les perſonnes de goût, pour conſulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuſcrit de *Virgile* ou de *Cicéron*.

Comptez cependant, Monſieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothéque d'un ſavant, n'en eſt pas moins entre

(1) Mère de l'impératrice de Ruſſie, *Catherine II.*

1751. les mains d'une perſonne qui a toujours ſu admirer les productions de votre plume, et qui ſaura conſerver ce morceau ineſtimable comme un monument auſſi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre ſiècle. Si l'eſtime, Monſieur, qui vous eſt due à ce titre eſt un tribut que votre mérite exige, celle que je conſerverai pour vous très-particulièrement eſt propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante.

ELISABETH.

LETTRE X.

DE S. M. LA REINE DE SUEDE. (1)

Droningholm, ce $\frac{12}{23}$ juillet.

JE m'étais réſervé, Monſieur, le plaiſir de vous témoigner moi-même combien j'ai été ſatisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remercîment aurait dû être plus prompt, et je ſerais fâchée ſi le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui ſeraient déſavantageuſes à ma façon de penſer pour vous. Vous me rendrez toujours juſtice quand vous ſerez perſuadé de l'eſtime infinie que j'ai pour votre eſprit

(1) La princeſſe *Ulrique* de Pruſſe.

et vos talens, et je me ferai toujours un plaiſir de vous la témoigner quand les occaſions s'en préſenteront. En attendant, je vous envoie une bagatelle qui ſervira de ſouvenir de ces mêmes aſſurances. Vous m'obligerez infiniment ſi vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne ſaurais aſſez vous dire la ſatisfaction que je trouve en les liſant. Vous y raſſemblez l'utile et l'agréable, choſe ſi rare dans tous les écrits de nos jours. La comparaiſon flatteuſe que vous faites de la reine *Chriſtine* et de moi, ne peut que me faire rougir. Je me trouve ſi inférieure en tout point à cette princeſſe dont le génie était infiniment au-deſſus de celui de notre ſexe! Je déſirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux eſprits à ma cour; mais la mort de *Deſcartes* ſert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que *Maupertuis* a été en Suède, et même en Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite ſanté, qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a ſi bien opéré ſur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver ſaura reſpecter des jours conſacrés par *Apollon* et par *Minerve*, à l'honneur de notre ſiècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en ſureté que la vôtre. J'eſpère qu'à préſent vous ſerez détrompé ſur tous ces préjugés déſavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous aſſurer de bouche de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis votre affectionnée,

1751.

ULRIQUE.

1754.

LETTRE XI.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN,

CHARLES-THEODORE.

Manheim, ce 1 mai.

Le manuſcrit corrigé de votre main, Monſieur, joint au ſecond tome des Annales de l'Empire m'ont occupé ſi utilement et ſi agréablement ces jours paſſés, que je n'ai pu vous en témoigner plutôt ma reconnaiſſance. Vos ouvrages ne ſont pas faits pour être lus à la hâte. Chaque année, pour ainſi dire, dans vos Annales mérite quelque attention particulière par les réflexions judicieuſes que vous y placez ſi à propos; l'Eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle, dont vous avez tiré une grande partie pour vos Annales, ne leur cède en rien, quoique le ſujet en ſoit beaucoup plus vaſte; et ces deux ouvrages ne ſont pas faits pour les gens qui reſſemblent au nouvel automate de Paris. Il y a, il eſt vrai, ſi peu de gens qui penſent, et moins encore qui penſent juſte, qu'il ne ſerait pas étonnant ſi quelque ſombre miſanthrope ne regrettait pas qu'on ait trouvé le moyen de diminuer l'eſpèce humaine à moins de frais.

Vous me ferez plaiſir, Monſieur, de m'informer ſi cette opération avec le ſel ſe fait avec ſuccès. Je ſerai d'ailleurs charmé de pouvoir vous faire plaiſir, et de vous témoigner l'eſtime qui vous eſt due,

Monſieur,

votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XII. 1754.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 27 juillet.

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre pendant que j'étais aux bains de Schlangenbadt, et, peu de jours après mon retour ici, le volume que vous m'avez envoyé. Je vous en ſuis bien obligé; et quoique vous ayez outré quelques expreſſions flatteuſes à mon égard, je ſuis bien aiſe de concourir à la juſtice que le public vous doit ſur les mauvaiſes éditions de votre Eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle. Vous rendrez ſurement un grand ſervice à ce même public, ſi vous donnez bientôt le reſte de cet ouvrage. Il intéreſſe, il amuſe et inſtruit ſolidement. Rien d'eſſentiel n'y eſt oublié, et les faits de moindre conſéquence qui s'y trouvent paraiſſent preſque néceſſaires pour nous bien faire entrer dans l'eſprit des ſiècles paſſés.

J'ai entendu dire par pluſieurs perſonnes que vous travaillez préſentement à une Hiſtoire d'Eſpagne. Quoiqu'elles ne me l'aient pas aſſuré pour certain, j'eſpère que votre ſanté vous permettra toujours de donner quelque ouvrage nouveau.

Comme je crois le vin de Hongrie fort ſain, et que vous n'êtes peut-être pas à portée d'en avoir du bon, j'ai fait faire les diſpoſitions pour vous en

envoyer dès que les chaleurs le permettront. Je vou-
1754. drais avoir des occaſions plus réelles de pouvoir vous faire plaiſir.

Je ſuis avec bien de l'eſtime,
Monſieur,

votre affectionné,
CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 28 auguſte.

Je ſuis charmé d'apprendre par votre lettre, Monſieur, que vous continuez de travailler à un ouvrage que le public doit déſirer avec empreſſement, et que, malgré les peines et les ſoins que vous vous donnez dans les profondes recherches que vous faites dans l'hiſtoire, vous vous occupiez encore à orner le théâtre français d'une nouvelle tragédie. Je ſuis bien impatient de la voir: *You're in the right to think that j don't diſlike the english taſte, and j have borrow'd this way of thinking from the obſervations on this nation.* Les trop grandes libertés de la tragédie anglaiſe étant réduites à de juſtes bornes par quelqu'un qui ſait ſi bien les compaſſer que vous, Monſieur, ne pourront que plaire à tous ceux qui jugent ſans prévention; je tombe moi-même un peu dans le défaut d'être prévenu, puiſque je le ſuis déjà pour ce nouvel

enfant légitime, dont je ferai charmé de revoir le père, qui en fait tant et de ſi beaux. J'eſpère que votre ſanté ſe remet. Soyez sûr de l'eſtime avec laquelle je ſuis, 1754.

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIV.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 17 ſeptembre.

J'AI relu juſqu'à trois fois, Monſieur, la tragédie que vous m'avez fait le plaiſir de m'envoyer. J'y ai toujours trouvé de nouvelles beautés. Enfin, j'en ſuis enchanté, et ſuis bien empreſſé de la faire jouer. Pourtant, ſi je ſavais que votre ſanté vous permît bientôt de vous donner la peine de recorder les acteurs, j'attendrais encore pour avoir le plaiſir complet, d'autant plus que, bien que je n'y aye rien trouvé de trop allégorique aux affaires du temps, je ne voudrais pas la faire donner ſans votre aveu, dont je ne doute pourtant pas, croyant que vous ne voudriez pas priver le public de la ſatisfaction de voir et d'admirer une ſi belle pièce. Trois ou quatre perſonnes de goût, qui l'ont lue, n'ont pu en faire aſſez l'éloge, et elles en ont été touchées juſqu'aux larmes. Je vous aſſure, Monſieur, que l'eſtime qu'on

—— doit avoir pour des talens ſi ſupérieurs ne peut
1754. qu'augmenter ; et c'eſt avec ces ſentimens que je ſuis,

Monſieur,

votre affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XV.

DU MEME.

Manheim, 20 octobre.

J'AI été bien charmé, Monſieur, d'apprendre, par vos deux lettres, que vous aviez pris la réſolution de venir paſſer l'hiver ici. Je me réjouis d'avance des momens que je paſſerai ſi agréablement et ſi utilement avec vous. On profite toujours de vos entretiens, comme on ne ſe laſſe jamais de relire vos ouvrages. J'aurai ſoin que votre nièce puiſſe jouir des ſpectacles qu'elle déſirera de voir. J'en ai donné la commiſſion à *Pieron.*

J'attends, avec impatience, le plaiſir de vous revoir, et ſuis,

Monſieur,

votre affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE

LETTRE XVI. 1754.

DU MEME.

Manheim, le 29 décembre.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur, de la part que vous avez priſe à la maladie que j'ai eſſuyée, et qui m'a empêché de répondre à vos dernières lettres. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pu qu'à peine ſigner ma dernière volonté. Dans cette triſte ſituation, je me feſais lire Zadig; et ſi les chapitres de *Mizouf*, du nez coupé, et des mages corrompus par une femme qui voulait ſauver *Zadig*, m'ont égayé, celui de l'hermite, et les réflexions de *Zadig* avec le vendeur de fromages à la crême, m'ont fait ſupporter, avec moins d'impatience, une fièvre chaude continue, qui a duré vingt-ſix jours.

L'article de *Pic de la Mirandole* me paraît très-bien traité, et les réflexions ſont auſſi juſtes qu'elles puiſſent l'être. Je ne ſais ſi vous n'excuſez pas trop les uſurpations, ainſi dites, ſous les premiers empereurs. Il eſt sûr qu'ils confiaient la direction de quelques provinces à ceux qui poſſédaient les premières charges de leur cour, et que leur intention n'était certainement pas de laiſſer ces pays à ceux qui les gouvernaient, et encore moins de les rendre héréditaires dans leurs familles. Vous avez très raiſon de dire que les Allemands avaient des princes avant que d'avoir des empereurs; mais ce ne ſont, autant

qu'il m'en ſouvient, ni ces princes, ni leurs ſucceſ-
1754. ſeurs qui ſe ſont remis en poſſeſſion de leurs anciennes dominations. Je plaide contre ma propre cauſe, mais par bonheur *beati poſſidentes*.

J'attends, avec bien de l'empreſſement, le nouvel ouvrage d'hiſtoire qui doit être conduit juſqu'à nos jours; mais j'ai bien plus d'impatience d'en revoir l'auteur, et de l'aſſurer de la parfaite eſtime qui lui eſt due.

Je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XVII.

1755.

DU MEME.

Manheim, ce 20 février.

J'AI reçu, un peu tard, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait le plaiſir de m'écrire. Un voyage que j'ai fait à Munich en a été la cauſe. Je ſerais aiſe de voir les changemens que vous avez faits à vos Chinois, et le ſerai bien davantage quand j'aurai la ſatisfaction de vous revoir à Schwetzingen ce printemps. Je m'en fais une fête d'avance; ſoyez-en bien perſuadé, de même que de l'eſtime que j'aurai toujours pour vous.

Je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

1755.

LETTRE XVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 17 auguſte.

S'IL était auſſi facile, Monſieur, de faire un bel édifice, qu'il vous eſt aiſé de faire une belle tragédie; je ne ſerais pas en peine de la réuſſite des bâtimens que j'ai commencés. Les deux ailes que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornemens à votre ouvrage. Par le plaiſir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me ſuis beaucoup entretenu de vous, il y a peu de temps, avec un anglais nommé *Garden*, qui m'a paru un homme d'eſprit et de ſavoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté pendant ſon ſéjour à Lauſanne.

J'eſpère que votre médecin ſuiſſe rétablira bientôt votre ſanté, pour que l'Europe jouiſſeplus long-temps de vos écrits, et moi du plaiſir de vous revoir. Vous me feriez entre-temps un vrai plaiſir de me mander quelle ſorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une mouſtache chinoiſe pour *Zamti*, ni de petites pantoufles de métal pour ſa femme, quoique ce ne ſoit pas ce à quoi l'on prendrait garde en écoutant de ſi beaux vers.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

Monſieur,

votre affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1756.

LETTRE XIX.

DE S. M. STANISLAS, ROI DE POLOGNE, &c.

A Lunéville, le 27 janvier.

J'AI reçu, Monſieur, avec un plaiſir ſenſible votre lettre, que M. le comte de *Treſſan* m'a rendue. Je ſuis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amorces du monde, vous vous ſouveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne ſaurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouiſſent par votre préſence, et plaindre ceux qui en ſont privés. Si vous m'attribuez le déſir de rendre mes ſujets heureux, ſoyez perſuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaiſirs que je reſſens, eſt de vous ſavoir par-tout où vous êtes auſſi parfaitement content que vous le méritez, et auſſi conſtamment que je ſuis avec toute eſtime et conſidération.

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi*.

1756.

LETTRE XX.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Duſſeldorff, ce 8 mai.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaiſir et de la ſatisfaction. Ces deux morceaux de poëſie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, deſquels on peut dire, à bien juſte titre, l'axiome de *Pope: Tout ce qui eſt, eſt bien.* En effet, cela convient mieux à vos ouvrages en particulier, qu'à l'eſpèce humaine en général.

Je ſerais bien charmé ſi la belle ſaiſon où nous allons entrer me procurait le plaiſir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte d'y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre ſanté. Surement je ſerai bien charmé de pouvoir paſſer bien des heures ſi utilement et ſi agréablement avec une perſonne de votre mérite. Soyez perſuadé de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXI. 1757.

DU MEME.

Manheim, ce 12 janvier.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, de l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à ſi juſte titre. On ne peut s'inſtruire plus ſolidement et plus agréablement que par des faits hiſtoriques choiſis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raiſon de dire que les ſiècles paſſés n'ont pas produit d'événemens plus ſinguliers que ceux que nous voyons ſous nos yeux. Ce ſiècle poli, qui devait même paſſer pour un ſiècle d'or, à peine eſt-il au-delà de ſa moitié, qu'il eſt ſouillé par l'aſſaſſinat d'un grand roi. Il me paraît que notre ſiècle reſſemble aſſez à ces ſirènes, dont une moitié était une belle nymphe, et l'autre une affreuſe queue de poiſſon. Ce ſerait pour moi une vraie ſatisfaction de pouvoir m'entretenir avec vous ſur de pareilles matières, et j'eſpère même que votre ſanté vous le permettant, les ſentimens que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaiſir. Si, en tout cas, vous en êtes empêché, faites-moi le plaiſir de me confier vos idées ſur la ſituation préſente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je ſuis auſſi diſcret et auſſi honnête homme qu'aucun de vos républicains.

1757. Je vous prie d'être perſuadé de l'eſtime toute particulière avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 auguſte.

Ce n'eſt que la quantité d'affaires dont j'ai été occupé, Monſieur, qui m'a fait retarder ſi long-temps à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. Je ſuis très-obligé au petit ſuiſſe de ſes juſtes réflexions ſur *Rominagrobis*, dont les affaires vont préſentement très-mal. Il faut eſpérer que cela l'obligera de ſouſcrire à des conditions de paix qui rendront le calme à l'Europe.

Je ſuis bien charmé que l'affaire de la rente viagère ait été terminée à votre ſatisfaction. Comptez qu'en toute occaſion je ſerai fort aiſe de contribuer à tout ce qui vous pourra être agréable.

Vous me feriez plaiſir, Monſieur, de me dire votre ſentiment ſur la nouvelle tragédie d'Iphigénie en Tauride, qui a eu un ſi brillant ſuccès à Paris; je n'en ai vu juſqu'à préſent qu'un extrait. On en dit la verſification un peu dure, et qu'elle ſera moins goûtée à la lecture qu'à la repréſentation. Il eſt ſi difficile de

vous reſſembler, et même d'approcher de vos talens! Je regrette infiniment que votre ſanté me prive du bonheur d'en pouvoir profiter. 1757.

Je ſuis avec une parfaite eſtime,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXIII.

DU MEME.

Manheim, ce 25 octobre.

J'AI reçu, Monſieur, avec bien de la reconnaiſſance, l'importante nouvelle que vous m'avez communiquée; vous pouvez être perſuadé du ſecret inviolable que je vous garderai. Vous me donnez, dans cette occaſion, une preuve bien réelle des ſentimens que vous voulez bien avoir pour moi. Je ſerai très-charmé d'être à portée de pouvoir vous faire plaiſir, et vous témoigner la reconnaiſſance et la parfaite eſtime avec leſquelles je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1757.

LETTRE XXIV.

DU MEME.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, des ſouhaits que vous me faites pour la nouvelle année, que je vous ſouhaite auſſi très-heureuſe. Celle que nous avons finie ne l'a guère été pour bien du monde. Jamais tant de ſang n'a été répandu. Je ne crois pas qu'on trouve un exemple dans l'hiſtoire, que, dans une ſeule campagne, on ait donné dix batailles. Il n'y a guère d'apparence que l'hiver nous ramène la paix. Votre ſanté ne vous permettra-t-elle plus de me donner le plaiſir de vous revoir, et de vous aſſurer de toute l'eſtime que vous méritez, et que j'aurai toujours pour vous?

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXV. 1758.

DU MEME.

Manheim, le 23 mai.

JE ne pouvais rien apprendre de plus agréable, Monſieur, que le projet que vous avez fait de venir ici. J'irai le 27 de ce mois à Schwetzingen, où je vous attendrai avec la plus grande impatience. Quel bonheur en effet de jouir de votre compagnie, et de converſer avec un homme tel que vous! Je m'en fais un tel plaiſir d'avance, que j'eſpère bien que votre ſanté ni les houſards ne me tromperont pas dans mon attente. C'eſt alors que je pourrai raiſonner bien plus librement avec le petit ſuiſſe ſur les grandes révolutions que nous voyons préſentement. Vous connaiſſez les ſentimens de la parfaite eſtime que j'aurai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1758.

LETTRE XXVI.

DU MEME.

Manheim, ce 23 octobre.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur, de la pièce que vous m'avez communiquée. Vous avez bien raiſon de dire que dans ce ſiècle il y a des choſes qui ne reſſemblent à rien, et beaucoup de riens qu'on voudrait faire reſſembler à des choſes. La ſeconde bataille des Ruſſes eſt de ce nombre, et quantité d'autres. On a enfin ſurpris ce grand-homme dans ſon camp; mais ſes belles manœuvres ont tout rétabli. Il faut eſpérer que tant de ſang verſé ſera penſer à une paix qui eſt tant à déſirer.

J'eſpère que votre ſanté ſera entièrement rétablie, et que j'aurai l'été qui vient la même ſatisfaction dont j'ai ſi peu joui cette année. Soyez bien perſuadé de la parfaite eſtime que j'aurai toute ma vie pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1759.

LETTRE XXVII.

DU MEME.

Manheim, le 23 février.

J'AI reçu, Monſieur, vos lettres avec bien du plaiſir, et vous ſuis très-obligé des bons ſouhaits que vous me faites. Ce ſerait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accompliſſaient en tout point. L'optimiſme eſt banni depuis long-temps de notre globe; et ſi *Pope* vivait encore, je doute qu'il ſoutînt, en voyant tout ce qui ſe paſſe depuis peu d'années, que *all what is, is right.*

Vous me ferez un ſenſible plaiſir de venir cet été. Ne craignez plus le froid : j'y porterai grand ſoin; et plutôt que d'être privé de la ſatisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange; car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne ſoit diſpoſé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien perſuadé de la parfaite eſtime que j'aurai toujours pour le vieux ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE.

1759.

LETTRE XXVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 29 avril.

L'ORAISON funèbre d'un cordonnier (1) que vous m'avez envoyée, Monſieur, m'a paru auſſi ſingulière par la façon dont elle eſt écrite, et à cauſe de celui qui l'a écrite, que l'ode ſur la mort de madame la margrave m'a paru ſublime, et portant preſque à chaque ſtrophe quelque vérité frappante avec elle.

J'eſpère, quand j'aurai le plaiſir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez compoſé. Vous ſavez le cas que je fais de votre perſonne, de vos ouvrages, l'empreſſement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie eſtime que j'ai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Par le roi de Pruſſe.

LETTRE XXIX. 1759.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 22 juillet.

JE ſuis bien mortifié, Monſieur, de n'avoir pu jouir de la ſatisfaction de vous voir ici cet été; j'eſpère que ce plaiſir n'eſt qu'un peu reculé. Je vous ſuis très-obligé de votre nouvelle tragédie. (1) Je l'ai lue avec bien du plaiſir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers; vous y peignez au mieux cet eſprit de chevalerie qui, par bonheur, ne ſubſiſte plus. Chaque ſiècle a ſes ridicules, et peut-être le nôtre ſurpaſſe ceux des précédens.

J'ai lu dans le Journal encyclopédique un Précis de l'Eccléſiaſte en vers, qui vous eſt attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aiſément. Faites-moi le plaiſir de me le mander, et ſoyez toujours perſuadé de mon eſtime particulière pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Tancrède.

1760.

LETTRE XXX.

DU MEME.

Manheim, ce 12 mars.

DÈS que j'ai reçu, Monſieur, votre lettre du 9 du mois paſſé, j'ai tâché de me procurer les œuvres de poëſie du philoſophe de Sans-ſouci, que j'ai lues avec un grand plaiſir. La première épître à ſon frère, la ſuivante à *Hermotime*, la dixième au général *Bredow*, et la dix-neuvième à d'*Arget*, ſont celles qui m'ont le plus frappé. L'Art de la guerre eſt un poëme unique et de toute beauté. Ce grand auteur eſt bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous ſouviendrez, Monſieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poëſie. J'ai trouvé, dans la ſixième épître au comte de *Gotter*, les deſcriptions de pluſieurs arts et métiers, admirables, entre autres celle ſur le pain, qui commence ainſi :

Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs.

Je crois avoir reconnu le petit ſuiſſe en pluſieurs endroits : entre nous ſoit dit ; faites-moi le plaiſir de me mander ſi j'ai rencontré votre goût en quelque choſe, dans les articles que je vous ai cités. Je ſuis toujours charmé de profiter de vos lumières ; j'eſpère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen ; vous me le faites eſpérer. Vous devez être perſuadé du plaiſir que j'aurai de revoir le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE

LETTRE XXXI. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI STANISLAS.

Aux Délices, le 15 auguſte.

SIRE,

Je n'ai jamais que des grâces à rendre à votre Majeſté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous inſtruiſez le monde, vous l'embelliſſez, vous le ſoulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans ſa chaumière faſſe à proportion autant de bien que votre Majeſté en fait dans ſes Etats : elle a bâti de belles égliſes royales; j'édifie des égliſes de village. *Diogène* remuait ſon tonneau, quand les Athéniens conſtruiſaient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers eſt de faire chacun dans ſon état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre Majeſté, que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice que votre Majeſté rend au genre-humain : ſi jamais il ſe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible abſurdité de cet homme.

1760. Les philoſophes de ce ſiècle ont heureuſement prévenu les ſoins de votre Majeſté. Elle bénit DIEU, ſans doute, de ce que, depuis *Deſcartes* et *Newton*, il ne s'eſt pas trouvé un ſeul athée en Europe. Votre Majeſté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le haſard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit ſans doute avec un plaiſir extrême qu'il n'y a aucun philoſophe de nos jours, qui ne regarde le haſard comme un mot vide de ſens. Plus la phyſique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puiſſant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés de reſpect pour la Divinité que les philoſophes de nos jours. La philoſophie ne s'en tient pas à une adoration ſtérile, elle influe ſur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philoſophes; ils aiment l'Etat et le monarque; ils ſont ſoumis aux lois ; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéiſſance; ils condamnent et ils couvrent d'opprobres ces factions pédanteſques et furieuſes, également ennemies de l'autorité royale et du repos des ſujets; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de ſon revenu au ſoutien du royaume. Continuez, Sire, à les ſeconder de votre autorité et de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philoſophes ſont rois, et qu'ils ont beaucoup de ſujets philoſophes. Encouragez de votre voix puiſſante, la voix de ces citoyens qui n'enſeignent dans leurs écrits et dans leurs diſcours que l'amour de DIEU, du monarque et de l'Etat; confondez ces hommes inſenſés,

livrés à la faction, ceux qui commencent à accuſer d'athéiſme quiconque n'eſt pas de leur avis ſur des choſes indifférentes. 1760.

Le docteur *Lange* dit que les jéſuites ſont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin*, jéſuite, dit que les *Paſcal*, les *Arnauld*, les *Nicole* ſont athées, parce qu'ils n'étaient pas moliniſtes. Frère *Berthier* ſoupçonne d'athéiſme l'auteur de l'Hiſtoire générale, parce que l'auteur de cette hiſtoire ne convient pas que des neſtoriens, conduits par des nuées bleues, ſont venus du pays de Tacin, dans le ſeptième ſiècle, faire bâtir des égliſes neſtoriennes à la Chine. Frère *Berthier* devrait ſavoir que des nuées bleues ne conduiſent perſonne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités ſacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches ſur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme ſi les autres journaux étaient faits par des turcs, l'ont accuſé d'irréligion au ſujet de la rue Tireboudin et de la rue Trouſſevache; et le breton a été obligé de faire aſſigner ſes accuſateurs au châtelet.

Les rois mépriſent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs ſujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un grand roi, tel que vous, Sire, n'eſt ni janſéniſte, ni moliniſte, ni anti-encyclopédiſte, il n'eſt d'aucune faction; il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire; il rend la raiſon reſpectable et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jéſuites utiles en Lorraine, quand ils ſont chaſſés du Portugal; il donne

1760. douze mille livres de rente, une belle maiſon, une bonne cave à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il faſſe du bien; il ſait que la vertu et la religion conſiſtent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les diſputes; il ſe fait bénir, et les calomniateurs ſe font déteſter.

Je me ſouviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans vos palais; je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la ſociété, comme vous feſiez la félicité de vos peuples; et que ſi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je ſouhaite à votre Majeſté que votre vie utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley-Iſmaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans. Si DIEU accorde de ſi longs jours à des princes infidelles, que ne fera-t-il point pour *Staniſlas le bienfeſant*?

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

1761.

LETTRE XXXII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, de la belle tragédie de Tancrède que vous m'avez envoyée, avec la très-édifiante lettre qui la ſuit. On vous lit toujours avec un nouveau plaiſir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jéruſalem céleſte. Vous êtes ſi admiré ſur la terre! reſtez-y tant que vous pourrez; et s'il vous eſt poſſible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'eſt que je n'ai pu le faire plutôt. J'ai été accablé d'affaires, ſans les ſoins que l'électrice me donne dans ſa groſſeſſe. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaiſir avec ſon cher fuiſſe, pour qui j'aurai toujours une vraie eſtime.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1761.

LETTRE XXXIII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a cauſé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font reſſentir. C'eſt une affaire faite, il faut ſe ſoumettre à la Providence. Je ne vous ſuis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je ſerai très-aiſe de contribuer à l'édition de Corneille; j'y ſouſcrirai pour dix exemplaires.

Votre Henriade va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé *Schwartz*, très-médiocre conſeiller que j'ai, mais très-bon poëte, et qui a déjà traduit toute l'Enéide en vers, à la parfaite ſatisfaction des amateurs de la poëſie allemande. S'il réuſſit également dans la Henriade, il pourra ſe vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poëmes épiques qui exiſtent. Soyez perſuadé de l'eſtime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1761.

LETTRE XXXIV.

DU MEME.

J'AI été bien charmé, Monſieur, de recevoir la lettre que *Colini* m'a apportée. J'ai été bien aiſe de faire ſa connaiſſance. Il paraît avoir beaucoup d'eſprit et de mérite.

J'eſpère bien avoir la ſatisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je ſuis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'auſſi beaux poëmes qu'*Homère*, mais ne devenez pas aveugle comme lui. Tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop. Comme vous donnez préſentement dans le vieux Teſtament, ne croiriez-vous pas le livre de *Job* ſuſceptible d'une belle poëſie? Je vous l'ai entendu louer bien ſouvent. C'eſt un temps actuellement où l'on a beſoin d'être excité à la patience. Bien des gens ſont aujourd'hui auſſi mal à leur aiſe que *Job* l'était ſur ſon fumier. Vous vivez dans la tranquillité, mais j'eſpère qu'on en jouira bientôt par-tout, et que j'aurai le plaiſir de vous aſſurer ici de la vraie eſtime que j'aurai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1762.

LETTRE XXXV.

DE S. A. S. MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril.

MONSIEUR,

Ne craignez-vous pas de m'énorgueillir, ou bien eſt-ce pour eſſayer ſi le cœur d'une allemande ſaura ſentir la valeur d'une approbation auſſi flatteuſe que l'eſt la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs auſſi propres à ſervir de modèles qu'à vous attirer la reconnaiſſance des ſiècles à venir, par conſéquent, à vous immortaliſer? Je ne ſuis pas aſſez philoſophe pour réſiſter à l'une (1); et pour l'autre, j'ai ſu vous lire, vous préférer, vous eſtimer: ce ſont-là les titres des remercîmens dont je m'acquitte, qui me font oſer vous demander votre amitié, et vous aſſurer que j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante,

ELISABETH.

(1) Le Poëme de *Jeanne d'Arc.*

LETTRE XXXVI. 1762.

DE M DE VOLTAIRE,

A S. A. E. LE PRINCE PALATIN.

Aux Délices, le 5 juillet.

MONSEIGNEUR,

Je voudrais bien que mon bon hiérophante trouvât grâce devant votre Alteſſe électorale. Il n'eſt ni janſéniſte ni moliniſte ; c'eſt le meilleur prêtre que je connaiſſe. Si les jéſuites lui avaient reſſemblé, ils ſeraient encore en Portugal, et ne ſeraient point honnis en France. Toute la famille d'*Alexandre* que j'ai miſe à vos pieds, il y a un mois, attend ce que vous penſez d'elle pour ſavoir ſi elle doit ſe montrer.

Me ſera-t-il permis d'avoir recours à votre protection pour le temporel (1), après avoir ſoumis le ſpirituel à vos lumières ? Votre Alteſſe électorale voit que l'ame et le corps du petit ſuiſſe dépendent d'elle. La petite-fille de *Corneille* et ſon édition languiſſent. J'eſpère que M. de *Bekers* nous ranimera. C'eſt auprès de M. de *Bekers* que je vous implore ; je crois qu'il n'y a point auprès de lui de meilleure protection que la vôtre. Daignez donc ſouffrir, Monſeigneur, que j'adreſſe à votre Alteſſe électorale le triſte et diſcourtois placet que je préſente à votre contrôleur général.

(1) Il s'agiſſait d'une rente viagère que lui devait l'électeur.

1762. Il y a de fins courtiſans italiens qui prétendent qu'il faut toujours aller au prince par les miniſtres, et moi, Monſeigneur, je tiens que dans votre cour il faut aller au miniſtre par le prince, et que c'eſt toujours à votre belle ame qu'il faut avoir recours.

Que votre Alteſſe électorale daigne agréer, avec ſa bonté ordinaire, l'attachement, la reconnaiſſance et le profond reſpect, &c.

1762.

LETTRE XXXVII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 28 juillet.

Je ne puis vous exprimer combien votre famille d'*Alexandre* m'a fait plaiſir; Monſieur; j'aurais voulu attendre la repréſentation pour vous marquer les éloges qu'elle mérite; mais la pareſſe des comédiens qui, d'ailleurs, étaient déjà occupés à l'étude de Tancrède, m'en a empêché. *Le Noble*, que vous avez vu ici dans le rôle de *Luſignan*, fera cet honnête homme de prêtre qui a ſi peû d'imitateurs: *Olympie* ſera repréſentée par la *Deneſle*, jeune actrice qui tâche d'imiter la *Clairon*, et qui a étudié deux ans avec elle. *Le Kain* la connaît. La pièce, telle qu'elle eſt, me paraît de toute beauté, et reſſemble à vos autres productions.

Je crois que vous aurez été content de la réponſe du baron de *Bekers*. Je ſais fort bien qu'après avoir penſé au ſpirituel, il ne faut pas oublier le temporel. Je vous prie de ne pas oublier tout-à-fait Schwetzingen, malgré votre faible ſanté, et ſoyez perſuadé de la ſincère eſtime que j'aurai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

1762.

LETTRE XXXVIII.

DU MEME.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, de m'avoir envoyé les deux chants de la Pucelle, que j'ai lus avec bien de l'empreſſement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien ſenſible plaiſir de m'apprendre que votre ſanté et le fameux *Tronchin* vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une perſonne d'un mérite tel que le poſsède le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXIX. 1764.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 1 octobre.

Un œil poché et une cuiſſe en compote, m'ont empêché de répondre à votre dernière lettre au ſujet du curé, et avec laquelle vous m'avez envoyé le ſupplément au diſcours aux Velches. Je reçois à ce moment votre ſeconde lettre touchant votre aſſociation à mon académie. Quoique je lui aye abandonné le choix de ſes membres, je ſais ſurement que les académiciens ſont trop éclairés pour ne pas ſentir le prix de vous voir de leur nombre. Je ne peux que vous témoigner ma reconnaiſſance de vouloir bien mêler votre nom avec le leur.

Soyez perſuadé, mon cher vieux ſuiſſe, que tous les *Frérons* du monde ne pourront jamais diminuer la vraie eſtime que j'ai toujours eue pour la perſonne et le génie d'un homme tel que vous. Le critique âpre et amer n'atteignit jamais *Virgile*, *Salluſte* et *Newton*; et tel qui critiqua l'égliſe de Saint-Pierre à Rome, n'eût peut-être pas été en état de deſſiner une égliſe de village.

C'eſt avec ces ſentimens et l'eſpoir de vous revoir encore, que je ſerai toujours votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1767.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 février.

SIRE,

MA reſpectueuſe reconnaiſſance n'a oſé paſſer les bornes de deux lignes, quand j'ai remercié votre Majeſté de ſes bienfaits envers la famille des *Sirven*, qui lui devra bientôt ſon honneur et ſa fortune; mais le bien que vous faites à l'humanité entière en établiſſant une ſage tolérance en Pologne, me donne un peu plus de hardieſſe. Il s'agit ici du genre-humain : vous en êtes le bienfaiteur, Sire. Vous pardonnerez donc au bon vieillard *Siméon* de s'écrier : *Je mourrai en paix, puiſque j'ai vu les jours du ſalut.* Le vrai ſalut eſt la bienfeſance.

J'ai lu deux diſcours de votre Majeſté à la diète, qui ſont de cette éloquence qui n'appartient qu'aux grandes ames. Madame de *Geoffrin* eſt bien heureuſe. Les vieillards de Saba en feraient autant que leur reine, s'ils n'avaient que leur vieilleſſe à ſurmonter; mais la caducité, jointe à la maladie, ne laiſſe de libre que le cœur. Permettez, Sire, que ce cœur, pénétré de vos vertus et de votre ſageſſe, ſe mette à vos pieds pour ſa conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XLI. 1767.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varſovie, le 21 février.

MONSIEUR de *Voltaire*, tout contemporain d'un homme tel que vous, qui ſait lire, qui a voyagé, et ne vous a pas connu, doit ſe trouver malheureux. Si le roi mon prédéceſſeur eût vécu un an de plus, j'aurais vu Rome et vous. J'allais partir pour l'Italie lorſqu'il eſt mort, et je comptais revenir par chez vous. C'eſt un des plaiſirs que me coûte ma couronne, et dont elle ne m'ôtera jamais le regret. Vous l'augmentez par votre lettre du 3 de ce mois; vous m'y tenez compte de faits qui ne ſont malheureuſement que des intentions. Pluſieurs des miennes ont leur ſource dans vos écrits. Il vous ſerait ſouvent permis de dire : *Les nations feront des vœux pour que les rois me liſent.*

Continuez, Monſieur, à jouir de votre gloire et à prouver au monde qu'il eſt des eſprits qui ne s'épuiſent point. Je ſuis bien véritablement,

Monſieur de *Voltaire*,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

1767.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

6 décembre.

SIRE,

On m'apprend que votre Majeſté ſemble déſirer que je lui écrive. Je n'ai oſé prendre cette liberté. Un certain *Bourdillon* (1), qui profeſſe ſecrétement le droit public à Baſle, prétend que vous êtes accablé d'affaires, et qu'il faut *captare mollia fandi tempora.* Je ſais bien, Sire, que vous avez beaucoup d'affaires; mais je ſuis très-sûr que vous n'en êtes pas accablé, et j'ai répondu au ſieur *Bourdillon : Rex ille ſuperior eſt negotiis.*

Ce *Bourdillon* s'imagine que la Pologne ſerait beaucoup plus riche, plus peuplée, plus heureuſe, ſi les chefs étaient affranchis, s'ils avaient la liberté du corps et de l'ame, ſi les reſtes du gouvernement gothico-ſclavonico-romano-ſarmatique étaient abolis un jour par un prince qui ne prendrait pas le titre de fils aîné de l'Egliſe, mais celui de fils aîné de la raiſon. J'ai répondu au grave *Bourdillon* que je ne me mêlais pas d'affaires d'Etat, que je me bornais

(1) C'eſt le nom ſous lequel M. de *Voltaire* avait publié l'Eſſai ſur les diſſentions des Egliſes de Pologne. Mél. hiſt. Tome II.

à

à admirer, à chérir les salutaires intentions de votre Majesté, votre génie, votre humanité, et que je laissais les *Grotius* et les *Puffendorf* ennuyer leurs lecteurs par les citations des anciens qui n'ont pas fait le moindre bien aux modernes. Je fais, disais-je à mon ami *Bourdillon*, que les Polonais seraient cent fois plus heureux, si le roi était absolument le maître; et que rien n'est plus doux que de remettre ses intérêts entre les mains d'un souverain qui a justesse dans l'esprit et justice dans le cœur; mais je me garde bien d'aller plus loin. Vous n'ignorez pas, M. *Bourdillon*, qu'un roi est comme un tisserand continuellement occupé à reprendre les fils de sa toile qui se cassent; ou, si vous l'aimez mieux, comme *Sisiphe* qui portait toujours son rocher au haut de la montagne, et qui le voyait retomber; ou enfin comme *Hercule* avec les têtes renaissantes de l'hydre. 1767.

M. *Bourdillon* me répondit: Il finira sa toile, il fixera son rocher, il abattra les têtes de l'hydre.

Je le souhaite, mon cher *Bourdillon*, et je fais des vœux au ciel avec vous pour qu'il réussisse en tout, et pour que les hommes soient moins asservis à leurs préjugés et plus dignes d'être heureux. Je ne doute pas qu'un grand jurisconsulte comme vous, ne soit en commerce de lettre avec un grand législateur. La première fois que vous l'ennuierez de votre fatras, dites-lui, je vous en prie, que

Je suis avec un profond respect, avec admiration, avec dévouement,

de sa Majesté, &c.

1770.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Novembre.

SIRE,

M. d'*Alembert* m'a inſtruit des bontés de votre Majeſté pour moi. Tant de généroſité de votre part ne m'étonne point ; mais l'objet m'en étonne : ce n'était pas ſans doute à un ſimple citoyen comme moi qu'il fallait une ſtatue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modeſtie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent, qui emportent les vœux de tous les peuples chez leſquels ils ont été, qui ne reçoivent leurs ſujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je ſuis près de finir ma carrière lorſque votre Majeſté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire, répand ſur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je ſens combien il eſt flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, &c.

1770.

LETTRE XLIV.

DU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Friederichsberg, ce 15 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, toujours poli et plein d'eſprit, je ſais bien à quoi je dois ce que ſa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à ſa politeſſe ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue ſuite de ſes actions. Vous réuſſiſſez à faire des heureux en éclairant les hommes, et leur apprenant à penſer librement. Je ſuis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un ſouverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obſtacles qui s'oppoſent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes ſujets. Vous vous occupez préſentement à délivrer un nombre conſidérable des hommes du joug des eccléſiaſtiques, le plus dur de tous, parce que les devoirs de la ſociété ne ſont connus que de la tête de ces Meſſieurs, et jamais ſentis de leur cœur. Ceci vaut bien ſe venger des barbares.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

votre affectionné,

CHRISTIAN.

1771.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK.

A Ferney, 15 janvier.

SIRE,

RIEN n'eſt ſi ennuyeux que trop de vers: je demande pardon à votre Majeſté de lui en préſenter une ſi énorme quantité; mais en récompenſe je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de proſe. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa Majeſté me permettra-t-elle de la féliciter ſur le bien qu'elle fait à ſes ſujets? La liberté qu'elle veut donner aux hommes eſt aſſurément plus précieuſe que la liberté des livres.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus ſincère reconnaiſſance,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE XLVI. 1771.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

12 novembre.

SIRE,

C'EST avec ces larmes qu'arrachent l'attendriſſement et l'admiration, que j'ai lu l'éloge du roi votre père, compoſé par votre Majeſté. L'Europe prononce le vôtre; permettez à un étranger de joindre ſa voix à toutes celles qui font mille vœux pour vous. Si je ne ſuis pas né votre ſujet, je le ſuis par le cœur, et les ſentimens de ce cœur que vous avez pénétré ſont l'excuſe de la liberté que je prends.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

1771.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 décembre.

SIRE,

VOTRE Majeſté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre confervation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'eſt que celle qui crie dans le déſert, mais elle eſt ſincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être ſenſible à tout ce qui intéreſſe votre perſonne! Il faut être barbare pour ne pas vous aimer: il faut entendre bien mal ſes intérêts pour ne vous pas ſervir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus ſincères pour votre félicité dont vous êtes ſi digne.

Je ſuis avec la plus parfaite reconnaiſſance et le plus profond reſpect, &c.

1771.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 6 décembre.

SIRE,

PERMETTEZ à mon ſincère attachement pour votre perſonne, pour votre cauſe, pour vos vertus, de dire encore un mot à votre Majeſté.

Tous les papiers publics diſent que *Kozinski* avait fait ſerment à la *ſainte Vierge*, ainſi que les autres conjurés, de conſommer leur attentat ſacrilége. Je reſpecte fort la *ſainte Vierge;* je ſuis ſeulement fâché que *Poltrot*, *Jean-Châtel*, *Ravaillac*, *Damiens*, le révérend père *Malagrida*, &c. &c. &c. aient eu tant de religion.

Oſerai-je demander à votre Majeſté s'il n'eſt pas vrai que votre aſpect, vos diſcours, le ſouvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'aſſaſſin les ſentimens naturels que la dévotion à la *ſainte Vierge* avait un peu endormis? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

Au reſte, on eſt perſuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien ſort du mal, comme

——— les moiſſons viennent de la fange. Il ſera déſormais
1771. trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-mêmes vous aimeront comme tous les eſprits bien faits de l'Europe vous aiment.

Si votre Majeſté daigne répondre en deux lignes à ma queſtion, je la ſupplie d'adreſſer ſa lettre à Genève.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et avec un attachement qui redouble tous les jours,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE XLIX. 1771.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varſovie, ce 28 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, c'eſt avec le plus grand plaiſir que je réponds à votre lettre du 3 du courant. Votre voix doit être aſſurément diſtinguée entre toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre dernier. Vous trouverez bon cependant que je ne convienne pas de la comparaiſon que vous vous donnez. Celui dont la voix criait dans le déſert, annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'eſt ce que vous ne ſauriez faire. Mais ſi l'intérêt le plus conſtant de ma part à votre conſervation et à votre gloire, mérite de la reconnaiſſance, il eſt vrai que vous m'en devez. Je ſuis bien véritablement,

Monſieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

1772.

LETTRE L.

DU MEME.

Varſovie, le 1 de janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, j'ai répondu par Paris, il y a cinq jours, à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre ſeconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conſervé à tout ce ſiècle que vous avez éclairé.

C'eſt avec la plus véritable reconnaiſſance que je reçois les témoignages ſi affectueux de vos ſentimens pour moi, et que je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

LETTRE LI.

1772.

DU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

A Stockholm, ce 10 janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, vous jetez donc auſſi quelquefois un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſe dans notre Nord ! Soyez perſuadé que du moins nous y connaiſſons le prix de votre ſuffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Etre des êtres qu'il prolonge vos jours ſi précieux à l'humanité entière, et ſi utiles aux progrès de la raiſon et de la vraie philoſophie.

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait, Monſieur de *Voltaire*, en ſa ſainte garde, étant

votre très-affectionné,

GUSTAVE.

1774.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A SA MAJESTÉ LA REINE DE SUEDE.

MADAME,

L'HONNEUR que me fait votre Majeſté redouble le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être ſur le bord du lac de Genève, au lieu d'être venu faire ma cour au lac Meller. Je ne pourrais mourir content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux du roi votre digne fils; et je ne peux être conſolé de cette privation que par la bonté avec laquelle votre Majeſté a daigné ſe ſouvenir de moi. L'académie que vous protégez ſera employée à célébrer le plus beau règne de la Suède. Que ne puis-je venir joindre ma faible voix à toutes celles qui ſont inſpirées par l'admiration et par l'amour!

Je ſuis avec un profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance,

Madame,

de votre Majeſté, &c.

Fin du volume des Lettres de l'impératrice de Ruſſie et de M. de Voltaire, &c.

540329

Digitized by Google